NUMÉRO SPÉCIAL

L'EXPRESS

Le journal de la Nouvelle Vague

24 JUILLET 1958. — N° 371. 100 FR.

(Rapho)

M. NIKITA KROUTCHEV

— Je proteste que je n'ai pas cherché ce jour de discorde.
— Vous ne l'avez pas cherché ? Comment est-il venu ?
— La rébellion était sur mon chemin, je l'ai rencontrée.

(Shakespeare - Henry IV).

★ ★ ★ ★ ★

SPÉCIAL

Les envoyés spéciaux de "L'Express" dans le monde vous expliquent la crise vue :

- **DE LONDRES : Le câble de Paul Johnson.** *(p. 10 et 11)*
- **DE PÉKIN : L'entretien de Claude Lanzmann avec le Vice-Président du Conseil chinois.** *(p. 13 et 14)*
- **DU CAIRE : L'entretien de Jean Daniel avec le confident de Nasser.** *(p. 16 et 17)*
- **DE WASHINGTON : Le câble de Sydney G. Cooper.** *(p. 8)*

Et deux documents indispensables :

- **GUERRE : Ce que pensent les généraux russes.** *(p. 8 et 9)*
- **PÉTROLE : Le plus puissant cartel du monde.** *(p. 15)*

Courrier

Exceptionnellement, la « Lettre de « L'Express »: « Heureux comme un prince », par Françoise Giroud, est en page 23.

Une tribune libre...

Pourquoi dire que *tous* les quotidiens français se taisent et s'inclinent sans protester ? En m'excusant, pour cette unique fois, de vous transmettre ma prose, je vous adresse ci-joint un exemplaire de la « Tribune de Saint-Etienne ».

ROGER PRIOURET.

[*Quelques quotidiens de province — rares — ont en effet réagi, en contraste avec le silence de la presse parisienne. Dans l'éditorial de la « Tribune de Saint-Etienne » on relève notamment :*

« Les socialistes étaient entrés dans le gouvernement de Gaulle à la condition que M. Soustelle n'y fût point. Et le lendemain du jour où M. Guy Mollet a été applaudi par les militants socialistes, M. Soustelle devient ministre de l'Information. Mais les ministres S.F.I.O. gardent leurs portefeuilles... Et l'on nous expliquera sans doute qu'il vaut mieux avoir M. Soustelle dans le gouvernement que dehors, comme sans doute il vaut mieux avoir le général Massu préfet d'Alger plutôt que parachuté sur la métropole.

« Non, nous ne compliquerons pas la tâche du général de Gaulle. Nous soulignons volontiers ce qu'il y a de positif dans son bilan. Mais que l'on ne nous demande point de prendre pour un triomphe ce qui est la démarche incertaine d'une autorité mal assurée, malgré le prestige et la bonne volonté d'un homme. »]

Le discours d'André Malraux

« L'Express » se devait, sinon de donner intégralement le texte du discours d'André Malraux, prononcé à l'hôtel de ville, tout au moins d'en reproduire les principaux passages, ne serait-ce que par souci d'information pure. Rarement, en politique, nous avons pu entendre ou lire de beaux textes ; celui de Malraux est magnifique, plein de courage et d'espoir, il brille de mille feux.

Mais puisque le « gaullisme » de Malraux choquait votre journal et que vous décidiez de réduire ce discours à trois phrases, quel curieux choix ! (...)

Après cette brève présentation du discours de Malraux, suit un long commentaire d'un journal étranger, commentaire foncièrement francophobe. S'il est intéressant de lire ce texte, sa présence comme unique récit des événements de ce 14 juillet lui donne l'importance d'une sorte d'éditorial : il devient alors franchement choquant. (...)

S'il est courageux d'avoir une opinion peu opportuniste, il est, par contre, lâche et hypocrite de combattre un idéal politique avec les armes dont vous usez.

JEAN CHAVAILLON, Saint-Cloud.

Nous subissons passivement

Depuis que Soustelle a pris en main la « Propagande », nous pouvons penser que nous avons, en France, ressuscité Gœbbels.

« L'Express » demeure actuellement notre meilleure source d'informations. Déjà le Journal parlé est devenu inaudible. « Le Monde » aurait-il pris lui aussi un virage crypto-gaulliste ? Les journaux italiens et des amis « libéraux » espagnols nous disent leur stupéfaction de voir la France, terre de la liberté et de la démocratie, subir *passivement* cet attentat néo-fasciste.

Les Français sont passifs parce qu'ils ne sont plus, ou mal informés. De l'étranger on a mieux observé qu'en France, depuis deux ans environ, l'« Anschluss » de la presse par les « lobbies » réactionnaires.

PAUL DE NOIRMONT, Lyon.

Dans tous les pays du monde

Nous sommes profondément bouleversés par la lecture de « L'esprit para » dans un de vos derniers numéros. Il montre si bien comment, dans tous les pays du monde, on peut former des SS.

Allez-vous abandonner votre liberté et nous perdre notre journal ? Et, anticommunistes, n'aurons-nous plus que « l'Humanité » pour défendre nos idées ?

R. DROFFET, Paris.

Pilier de la vie sociale...

Je suis américain, et dites-vous, dans votre article sur les hommes en vacances, un de « ceux qui ne se sont pas regardés ». (...)

A mon avis, les vêtements de vacances doivent être pratiques et confortables. C'est pourquoi je porte un pagne, admirable invention tropicale, qui remplace à la ville le costume de bain de la plage. Etant ici représentant des Etats-Unis et un pilier de la vie sociale de Saint-Tropez, il est très embarrassant d'être ridiculisé par votre journal.

La situation que vous avez ainsi créée ne peut être finalement que préjudiciable aux bons rapports entre nos deux grandes démocraties.

RONALD HANNAH, Saint-Tropez.

Le vent révolutionnaire

Les gaullistes d'Alger connaissent très mal l'Algérien. Cent trente années de colonialisme ne furent pas inutiles, elles l'ont marqué du « sceau occidental », et bien qu'il soit musulman, il pense « occidental ».

Le vent révolutionnaire qui a soufflé en Europe après 1789 devrait fatalement tourner en tornade au Maghreb où nous nous sommes abreuvés des mêmes livres et de la même culture que vos Robespierre, Saint-Just, Clemenceau, bref, vos hommes des Droits de l'Homme.

Votre 1789 vous a coûté peut-être moins cher que notre 1954 qui se solde déjà par un million de cadavres, des milliers d'orphelins et de veuves. Un million de morts pour la liberté et que nous ne pouvons et ne devons ni renier, ni trahir, dussions-nous mourir jusqu'au dernier.

BELLAHCEN MAHIEDDINE, *instituteur*, Maroc.

Les vrais paras

Ancien parachutiste (trois ans en A.F.N.), il me semble que quelques erreurs se sont glissées dans l'article de M. Thieuloy intitulé : « L'esprit para ».

1) Je ne suis pas d'accord avec lui sur les larmes versées par les paras avant le premier saut, un vrai para sait se dominer.

2) La photo du stick est inexacte. En effet, où sont les parachutes, les legs bags et les gaines pour les M.A.S. 49 ?

3) Les vrais paras sont les bérets rouges, successeurs des glorieux S.A.S. d'Angleterre, reconnaissables à l'ancre marine et au dragon qu'ils portent sur leur uniforme.

4) Je n'ai jamais connu d'homosexuels parmi les paras. Ce sont des gars trop mâles et trop sains pour de pareilles mœurs.

5) Le vrai para est fier, mais modeste, j'ai connu des gars dont les décorations ne se comptaient plus et qui ne les portaient jamais.

YVON GUEGAN, Marseille.

Malgré les instructions formelles du général de Gaulle concernant la presse métropolitaine, tous les exemplaires de « L'Express » envoyés en Algérie ont été saisis de nouveau la semaine dernière, comme chaque semaine, sur ordre du général Salan.

« L'EXPRESS »

Mots croisés n° 145

HORIZONTALEMENT. — 1. Quand nous relevons, grâce à elle, nous ne pensons guère à l'antique Ascalon, auquel nous la devons. — 2. Sur la chevelure ou sous les pieds. En épelant, égaliser et briser les mottes. — 3. Résidence d'un fameux maire, il y a douze siècles. — 4. Menton, pour Nice. A vous, comme disait Marius. — 5. Le plus fameux se retourna mal à propos. Ont devant eux une espérance beaucoup plus grande qu'autrefois. — 6. Prennent parfois paradoxalement une apparence de cynisme. — 7. Propre à une surface vivante et sensible. — 8. L'un des deux camps. Ont chacun leur barre. — 9. Prénom qui sonne comme une unité de temps. Assise symbolique d'une attitude fière et provocante. — 10. Action peu aimable, attribuée, dans un synonyme, à un ruminant, bien innocent.

VERTICALEMENT. — I. Une collection d'effets qui peuvent être autant de déceptions. — II. Permettait de tirer à couvert. Reflète des gazelles. — III. Parfois lourde, pour des personnes dites légères. — IV. Certains lui préfèrent le Canada. Bien ouverts. — V. L'intransigeant ne veut pas le lâcher. Réponse à un léger frappement venant d'un familier. — VI. Soutient dans la cave. Plus en évidence chez Gros René que chez Sganarelle. — VII. Toge qui allie la majesté à la couleur. Pronom qui sonne comme une couverture. — VIII. Pièce qui paraît (au profane) tout indiquée pour les chemins de fer à voie étroite.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	B	R	E	T	A	G	N	E
2	R	A	T	U	R	E	■	D
3	A	T	A	L	A	N	T	E
4	C	O	L	I	■	E	O	N
5	O	N	■	P	A	R	U	T
6	N	■	M	E	G	A	R	A
7	N	E	E	■	A	L	E	T
8	A	C	N	E	■	I	L	I
9	G	R	E	■	O	S	L	O
10	E	U	R	O	P	E	E	N

Solution du n° 144

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS

29, rue de Marignan - PARIS (8e)

Minimum 5 lignes encadrées. Chaque ligne compte un maximum de 42 lettres, signes ou espaces

Chaque ligne en caractères gras compte pour deux lignes (maximum 20 lettres, signes ou espaces)

Tarif : 700 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

OFFRES D'EMPLOIS

Recherchons ETUDIANTS ou autres personnes désireux de recueillir des abonnements pour « L'EXPRESS » **COMMISSION 30 %** Ecr. au journal L'Express 29, rue de Marignan, Paris

L'Express cherche pour trois semaines étudiant très bon conducteur tous véhicules pour remplacement. Téléph. à l'administration du journal (BAL. 19-68)

Pr fabriq. meubles pet. séries rech. pr 1er Sept. **COMPTABLE** qual. conn. compt. gle et établ. px rev. Sér. réf. ex. Remet. candid. av le 5 AOUT à Sté C.A.D. 12, av. des Champarons - COLOMBES

LOCATIONS

QUATRE APPARTEMENTS meublés à louer pour septembre, dans agréable village Var à 20 km. de St-Raphael. S'adresser REY notaire, LE LUC (Var)

A LOUER dans appartement (16e) chambre meublée avec Cabinet de Travail. Ecrire l'Express 29, rue de Marignan, Paris. N° 2011

GANTS TETINES OLLA CHEZ VOTRE PHARMACIEN

Tirage des I.P.R. Raymond Séguin 10, r. du Faub.-Montmartre. PARIS

Composition de TYPO-ELYSEES 91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

S.A. « L'EXPRESS »

Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

MUNICH 1958

La crise diplomatique et militaire déclenchée par la révolution irakienne est la plus grave épreuve pour les républiques occidentales depuis celle qui, face à Hitler et Mussolini, aboutit en 1938 à Munich, puis à la guerre. Et l'une n'est pas étrangère à l'autre.

Ce qui est en jeu, ce n'est pas seulement le Moyen-Orient et le monde arabe, mais autre chose d'une bien plus grande ampleur : l'ensemble de tous les pays dont la vie politique naît tumultueusement à notre époque, ces peuples innombrables qui, de l'Asie à l'Afrique, vont déterminer le destin du monde — et le nôtre.

Derrière les révolutionnaires irakiens, il n'y a pas seulement le mouvement nassérien, mais, solidaires, tous les Etats qui ont réalisé leur émancipation raciale et politique depuis la guerre et tous les peuples qui luttent encore pour l'obtenir. Il y a Mao Tsé-toung et Kwamé N'Krumah, Ho Chi-Minh et Mohamed V, Nehru, Bourguiba et tous ceux qui ont incarné, dirigé et canalisé les mouvements populaires contre l'ordre colonial. Aussi différents qu'ils soient dans leurs origines politiques, aussi diverses que soient les orientations actuelles de leurs expériences au gouvernement, ils ont en commun la volonté déterminée d'aider tous les autres à briser les anciennes chaînes, et ils ont ensemble entre leurs mains la clé de la survie ou de l'asphyxie des démocraties occidentales.

Si la réponse à l'émancipation nationaliste prend la forme d'une volonté de « présence » militaire pour « garder » ce que l'Ouest considère — à juste titre — comme des intérêts vitaux, le mouvement de bascule de tous les peuples du monde de Bandoeng — la grande majorité de l'univers — vers Moscou deviendra irrésistible, et les républiques « blanches » seront condamnées à court terme.

Un souvenir paralysant

Si nous transformons de nos mains les révolutionnaires nationalistes des peuples « de couleur » en alliés du Kremlin et en ennemis de Washington, la partie est perdue. Celle de la coexistence — car il y aura rupture dramatique d'équilibre. Celle de la démocratie — car dans notre forteresse assiégée, soumise à une formidable pression économique, militaire et démographique, il n'y aura plus de place pour ce luxe des sociétés riches et protégées que sont les libertés publiques.

La crise du Moyen-Orient met tout cela en jeu. Et M. Kroutchev, qui joue son jeu comme c'est son devoir, n'a pas eu tort de souligner cette occasion comme « l'une des heures décisives de l'humanité ». L'Occident s'est engagé dans cette heure décisive de la manière la plus regrettable. Mais l'heure n'est pas écoulée.

Munich aura été, pour nos républiques, un nom doublement maudit. Car l'erreur historique de jugement commise en 1938 par les responsables qui crurent pouvoir apaiser Hitler sans lui opposer la force militaire a marqué si profondément l'esprit des ministres occidentaux que leurs successeurs en ont fait une obsession permanente qui leur tient lieu, depuis, de politique. Et cette paralysie dans l'appréciation des réalités nouvelles peut avoir des conséquences aussi funestes qu'en eut la faute d'il y a vingt ans.

Vingt ans après, les chefs occidentaux continuent à ne pas vouloir « céder », à refuser « d'abandonner » — ce en quoi ils retiennent justement la leçon de Munich — mais ils continuent de traduire ces principes en termes militaires, ce qui est un contresens et les expose de nouveau à la défaite.

Parce qu'on préfère, aux yeux de l'Histoire, être Churchill que Chamberlain, on tente à tout prix de s'opposer par les armes à l'avance révolutionnaire d'un Mao Tsé-toung et d'un Ho Chi-Minh en Asie, à l'entreprise d'unification arabe d'un Nasser au Moyen-Orient, à la soif d'émancipation politique des peuples d'Afrique du Nord. Les quelques sénateurs américains qui refusèrent de « perdre » la Chine, les gouvernants français qui ne voulurent pas « abandonner » l'Indochine, et les inventeurs de l'expédition pour « sauver » Suez, voient aujourd'hui leur politique — chaque fois perdante — reprise avec éclat, et avec les mêmes perspectives, face à l'Irak.

Pourtant, il n'était pas fatal que l'Occident aboutit à cette impasse. Il n'est pas nécessaire qu'il s'y résigne. L'Amérique, animée par sa tradition et éveillée par le fiasco chinois, avait résolu de refuser son soutien à la permanence du colonialisme et de devenir l'alliée des révolutionnaires nationalistes. L'Angleterre elle-même, première puissance coloniale, avait choisi la voie du libéralisme et de la réussite : l'indépendance volontairement accordée à l'Inde, et à bien d'autres territoires, inaugura une politique pleine de promesses pour l'Occident...

Comment les successeurs de Roosevelt et de Stafford Cripps sont-ils aujourd'hui en train de tourner le dos à l'Histoire, de présenter les baïonnettes contre l'esprit révolutionnaire, comment en sont-ils revenus à la politique des canonnières qui les condamne, et l'Occident tout entier, à déchirer les chances d'une coopération avec les peuples qui vont faire l'univers, qui détiennent les richesses, le nombre et l'avenir ?

On distingue deux raisons : l'une est fondamentale et exigera pour s'atténuer une reconversion de nos sociétés démocratiques ; l'autre est un accident historique qui nous concerne, nous, Français, plus directement et qui a précipité la crise.

(U. P.)

LE GÉNÉRAL ABDEL KERIM KASSEL
CHEF DE LA RÉVOLUTION IRAKIENNE
Munich, nom doublement maudit.

L'accident français

La structure des républiques d'Occident est telle que les gouvernements respectent la propriété privée, mais que les intérêts privés respectent mal l'intérêt de l'Etat. Il n'est pas inévitable et constant qu'ils soient contradictoires, mais il arrive qu'ils le soient et c'est alors, pour la formule démocratique, l'heure de l'épreuve. Le déclin des empires coloniaux a provoqué une telle épreuve. Les luttes qui ont opposé en France, par exemple, de grands établissements bancaires et des Congrégations — disposant les uns et les autres de puissants capitaux — au gouvernement républicain sur la politique à suivre en Indochine ; et plus récemment les grands milliardaires algériens (dits, depuis, ultras) à la volonté de Paris pour la décision en Afrique du Nord ; ces luttes sont de même nature que le conflit entre la plus grande puissance capitaliste privée du monde — le Cartel des pétroliers — et les gouvernements anglo-saxons, qui vient d'aboutir à ce « 6 février » au Moyen-Orient qu'a été le débarquement militaire (1).

Les établissements d'Indochine, les marchands de vins d'Alger et les Compagnies pétrolières ont joué leur jeu : aucun de ces grands intérêts ne prétend avoir la charge de l'intérêt général. Il appartenait aux pouvoirs publics, qui ont cette charge, de dominer, de maîtriser — au besoin en les dénonçant à l'opinion pour leur livrer bataille — les féodalités dont la pression les entraînait, et les conduit aujourd'hui, contre leur volonté et contre l'intérêt public à la tentative de préserver par la force les sources de revenus de ces puissances financières. Tentatives désespérées et condamnées. Que les dépositaires élus de la souveraineté populaire n'aient pas encore eu la force politique — ni souvent même le désir profond — de dominer dans cette épreuve est un signe impressionnant qui donne à réfléchir sur la transformation nécessaire des sociétés occidentales.

L'accident historique, qui était moins inévitable et qui est plus humiliant, c'est l'accident français. La République française, en suivant Thierry d'Argenlieu et non pas Leclerc au Viet-Nam, a fini par entraîner les Etats-Unis dans une politique de raidissement fatal en Asie ; en suivant Mollet et non pas Mendès France en Afrique du Nord, elle a infléchi la politique britannique au Moyen-Orient, amené l'expédition de Suez et l'épreuve d'aujourd'hui.

Le rôle que l'Histoire paraissait tout naturellement réserver à la France d'après guerre était déterminant : notre pays était, par son rapport très particulier avec des peuples répartis sur plusieurs régions du globe, placé pour être l'agent d'une conversion des liens entre l'Occident industriel et les hommes neufs qui naissent à la vie politique. Par sa tradition humaine, par sa structure économique, la France était — mieux que tout autre — en mesure d'engager cette entreprise et, par sa réussite, d'entraîner l'Occident.

Elle l'a entraîné en sens inverse. Elle est devenue, en Asie puis en Afrique, le moteur d'une politique archaïque de conservatisme militaire. En s'éloignant de sa vocation, elle a guidé les grandes républiques alliées vers l'impasse.

La révolution nécessaire

Et pourtant, aujourd'hui encore, c'est à la France que les peuples en lutte pensent quand ils ne veulent pas renoncer encore à s'entendre avec l'Ouest, c'est à elle que les révolutionnaires — même les communistes — souhaitent s'adresser pour éviter les ruptures (2). Le général de Gaulle, qui l'avait pressenti au plein milieu de la dernière guerre, se trouve aux affaires et peut constater, dans des circonstances assez dramatiques, quel rôle déterminant pourrait être celui de notre pays pour desserrer l'étreinte qu'un cercle hostile referme autour de l'Atlantique et que la riposte militaire ne fait que précipiter. Mais quelles sont sa liberté d'action et son autorité ? Elles sont commandées avant tout par la politique française en Afrique du Nord : tant que cette politique elle-même sera la guerre, la France assistera, paralysée, ou participera, impuissante, aux erreurs et aux aventures.

La conférence avec M. Kroutchev ne résoudra aucun des problèmes de l'Ouest, si les Occidentaux y arrivent en militaires. Ils risquent de souligner seulement aux yeux du monde, par cette attitude « antimunichoise » débouchant sur le néant, leur impuissance à s'adapter aux réalités politiques du monde nouveau. Un accord avec Moscou sur le Moyen-Orient sera la consécration souhaitable, nécessaire, de la reconversion de la politique occidentale envers le nationalisme arabe ; il n'en est pas le moyen. Obsédés par le « Munich » militaire d'autrefois, les dirigeants de l'Ouest s'enfoncent dans le « Munich » politique d'aujourd'hui qui précipite, par de vaines et archaïques tentatives de répression, les révolutionnaires nationalistes vers l'alliance avec le Kremlin — et le monde dans la voie du duel atomique.

Ce Munich-là déroulera sans doute ses conséquences aussi longtemps que la France d'abord n'aura pas accompli sa propre révolution en rétablissant, de Paris à Alger, sa vocation libératrice.

L'EXPRESS

(1) Voir page 15 l'article de Michel Bosquet : « Pétrole ».

(2) Voir les déclarations de M. Saroit Okacha, ambassadeur d'Egypte (p. 16-17), et de M. Chen Yi, vice-président du Conseil de la Chine (p. 13-14).

Well
21 RUE ROYALE
TAILLEUR CHEMISIER SOLDES
PRET A PORTER ET CHEMISERIE DE LUXE
RABAIS jusqu'à 50 %
Ouvert de 9 h. 30 à 12 h. 30 et de 14 h. à 19 h. du lundi au samedi

CORRESPONDANCES EXPRESS

LA CRISE VUE DE PARIS

● La révolution d'Irak a été la première grande épreuve de politique étrangère du gouvernement de Gaulle.

Voici dans quelles conditions elle s'est déroulée, vue de France :

— Au cours des entretiens qu'il eut successivement avec M. Macmillan, Premier ministre de Grande-Bretagne, et M. Foster Dulles, secrétaire d'Etat aux Etats-Unis, au lendemain de la constitution de son gouvernement, le général de Gaulle avait obtenu de nos alliés anglo-saxons qu'ils respectent totalement la solidarité entre les trois pays et que la France soit consultée avant toute décision de politique étrangère et, tout particulièrement, celles pouvant concerner le Moyen-Orient.

Le général de Gaulle tenait d'autant plus à cette précision qu'il avait trouvé à son arrivée au pouvoir, dans les dossiers du Quai d'Orsay, un engagement formel pris par M. Christian Pineau, dont ce fut le dernier acte ministériel, d'apporter l'aide de la France au président du Liban, M. Camille Chamoun, si celui-ci la requérait.

— Le général entra dans une vive colère lorsqu'il apprit successivement :

1) que les Américains avaient décidé d'intervenir seuls et sans consultation préalable au Liban ;

2) que les Anglais avaient opéré de même en Jordanie.

— Tous les services du Quai d'Orsay, et le général de Gaulle lui-même, étaient opposés à une intervention militaire occidentale. Mais, tandis que le ministre des Affaires étrangères, M. Couve de Murville, se félicitait de la décision américaine, « qui évitait à la France de faire une bêtise », le général de Gaulle décidait que la parole de la France devait être tenue et ordonnait au « De Grasse », qui se trouvait avec une flottille française en Méditerranée orientale, de se présenter devant Beyrouth pour y affirmer la présence française.

— Le gouvernement américain fut averti de la décision française et il fut entendu que la VI^e Flotte rendrait à l'amiral Jozan, dont le « De Grasse » porte la marque, les honneurs traditionnels. Mais le « De Grasse » se présenta devant Beyrouth avec vingt-quatre heures d'avance sur l'horaire, soit qu'il se soit agi d'une initiative personnelle de l'amiral Jozan, soit qu'il ait reçu des ordres de quelques-uns de ces organismes paragouvernementaux qui poursuivent leurs activités marginales.

— Résultat : le salut ne fut pas donné par la VI^e Flotte et le « De Grasse », devant cet affront, rejoignit la haute mer pour ne se représenter devant Beyrouth que le lendemain, dans les conditions prévues.

— Nouveau sujet de vif mécontentement pour le général de Gaulle : malgré les consultations quasi permanentes qui se poursuivaient à Washington entre les représentants alliés, la réponse anglo-américaine à la proposition Kroutchev, qui constituait un revirement brutal de la position des Anglo-Saxons, fut communiquée à la France trop tard pour que celle-ci puisse en tenir compte dans sa propre réponse.

— Enfin, dernier sujet d'irritation : le général n'apprit que par les agences de presse la convocation à Londres d'une réunion sur le Moyen-Orient en présence de M. Foster Dulles et à laquelle la France n'est pas conviée.

LA PREMIERE CONSIGNE DE M. TERRENOIRE

● Le jour de l'entrée en fonction de M. Louis Terrenoire, vendredi dernier, à la direction des Informations de la R.T.F., France I a retransmis le spectacle de la Comédie-Française. On donnait « Le Maître de Santiago », de Montherlant.

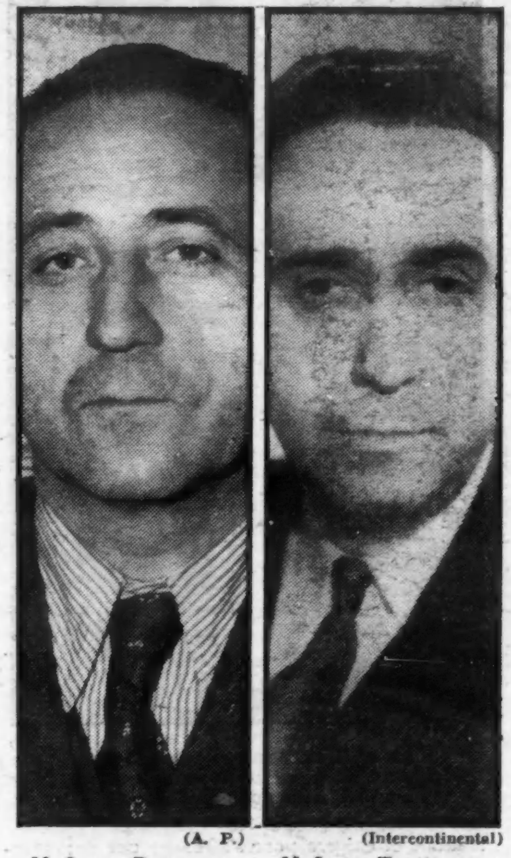
Au début du troisième acte, une longue réplique de Don Alvaro a été amputée de cinq ou six phrases. Voici le texte que les auditeurs n'ont pu entendre vendredi soir : « Alors il y avait une armée pure ; les larmes me viennent aux yeux quand j'y pense. Mais tout est trouble dans l'armée d'aujourd'hui. Aujourd'hui, si je rencontre un militaire, j'ai envie de hausser les épaules. »

LA RECOMPENSE DE M. PERILLIER

● Dans une lettre adressée à un quotidien parisien, M. Perillier, IGAME de Toulouse, qui a été remis à la disposition de son administration d'origine (les Finances) en même temps que les chefs militaires du 13 mai étaient promus ou récompensés, explique les raisons de sa conduite au lendemain des événements d'Alger :

« La question était de savoir si, après l'affaire de Corse, il fallait laisser réussir un coup de force sur la métropole. (...) Je suis de ceux qui ont pensé qu'il fallait empêcher cette grave éventualité. (...) C'eût été rendre un bien mauvais service au général de Gaulle, qui porte aujourd'hui tant de nos espoirs, que de faciliter son arrivée au pouvoir par la chute d'un bastion métropolitain.

« Quant à moi, je me suis opposé de toutes mes forces à cette tentative et j'en revendique la responsabilité. »



(A. P.) (Intercontinental)

M. Louis Perillier *Quelques mots à ajouter* — M. Louis Terrenoire *Quelques mots à couper*

NOUVELLE COMMISSION D'ENQUETE EN ALGERIE

● M. André Malraux, dans les premiers jours du gouvernement de Gaulle, pouvait annoncer que l'on ne torturait plus en Algérie depuis la venue au pouvoir du général. Mais de nouveaux cas d'exactions viennent d'être signalés.

Voici les faits les plus graves rapportés pendant ces derniers jours :

— Toute la rive gauche de l'Oued-Soummam, en amont de Sidi-Aïch (centres municipaux d'El-Flaye et de Tiban) continue d'être soumise, depuis septembre 1957, au blocus alimentaire. Interdiction est faite aux habitants des douars de descendre se ravitailler au chef-lieu d'arrondissement. Motif : la population, limitrophe des forêts occupées par l'A.L.N., prise entre deux feux, refuse de désigner les délégations spéciales et de constituer des groupes d'autodéfense. Les femmes, enfants et vieillards qui occupent ces douars en sont réduits à se nourrir d'herbe et de son.

— Entre le 1^er^ et le 7 juin, une opération de bouclage et de ratissage a eu lieu dans les trois villages de Taourirt, Aït-Chetla et Tizi. Bilan : une vingtaine de civils exécutés, sept à Taourirt, une dizaine à Tizi, huit à Aït-Chetla. A Taourirt, Brakchi-Mohand, fellah, 48 ans, père de dix enfants, a été exécuté. Les nommés Hammache, Idirf, Saïdoun et Kébaïli sont morts après avoir été « interrogés » au poste de Tibane.

— Deux jeunes filles musulmanes de la région d'Aïn-Témouchent ont été enlevées par les paras, vers la mi-juin. Leurs corps ont été retrouvés dans un puits.

— Mazrou Ameziane, ancien combattant, a été exécuté le 10 juillet au poste de Tinerdar pour refus de défiler le 14 juillet à Paris.

Le général de Gaulle a décidé l'envoi sur place, avec des ordres très stricts, d'une commission chargée d'enquêter.

LE QUAI D'ORSAY ET M. SOUSTELLE

● Le fait que M. Soustelle ait reçu pouvoir de contrôler et de coordonner les informations de tous les départements ministériels a causé un vif mécontentement au Quai d'Orsay, où les services d'information sont traditionnellement confiés à des diplomates de premier plan.

Les cadres de la carrière ont refusé purement et simplement de se plier à un contrôle extérieur. Finalement, le modus vivendi suivant a été arrêté : le service de presse du Quai d'Orsay reste sous le contrôle absolu des diplomates. Seules les informations pouvant intéresser d'autres départements ministériels seront communiquées pour avis à M. Soustelle avant d'être diffusées.

LE COUP D'IRAK A TUNIS ET A RABAT

● Les événements d'Irak ont eu en Tunisie et au Maroc d'immédiates répercussions :

1) M. Bourguiba a fait parvenir au colonel Nasser un message laissant entendre que si le gouvernement égyptien « lâche » Salah ben Youssef (ex-secrétaire général du Néo-Destour, éliminé par Bourguiba et réfugié au Caire), la Tunisie pourrait envisager un rapprochement réel entre les deux pays, qui se traduirait immédiatement par le retour au Caire de l'ambassadeur de Tunisie ;

2) Au Maroc, l'Istiqlal a demandé au roi d'écarter son fils, le prince Moulay Hassan, du poste de chef d'état-major des Forces royales, qu'il occupe actuellement, et lui a fait observer que le «mauvais entourage » du roi Fayçal, en Irak, avait causé sa perte. Mais le roi du Maroc estime que la présence de son fils — en qui il a toute confiance — à la tête de l'armée lui est au contraire une garantie de ne pas subir le sort du souverain irakien. Aussi bien a-t-on remarqué ces derniers jours que le prince Moulay Hassan a multiplié ses visites aux garnisons et ses contacts avec les chefs de l'armée royale, afin d'assurer — plus encore que par le passé — son autorité.

L'EMPRUNT JUGE PAR LES FINANCIERS

● Clos la semaine dernière, l'emprunt de Gaulle-Pinay a rapporté 290 milliards de francs. Pendant la période de souscription, 140 tonnes d'or ont pu être achetées par la Banque de France sur le marché libre.

Tous les professionnels sont d'accord : seule l'équipe de Gaulle-Pinay pouvait atteindre d'aussi remarquables résultats. Les mêmes professionnels évaluent actuellement la portée réelle de ces résultats :

1) L'or thésaurisé en France étant de l'ordre de 3.000 à 4.000 tonnes, les 140 tonnes « dégelées » n'en représentent qu'environ 5 % ;

2) Ces 140 tonnes « valent » environ 160 millions de dollars, soit à peu près la couverture d'un mois et demi de notre déficit commercial actuel avec l'étranger ;

3) Les professionnels craignent que, comme ce fut le cas de l'emprunt Ramadier, les crédits bancaires à court terme n'aient augmenté pendant la période de souscription, les conditions de l'emprunt ayant paru suffisamment attrayantes à un grand nombre d'entreprises pour que celles-ci n'hésitent pas à s'endetter en banque pour souscrire. Ce qui aboutirait à une création monétaire dangereuse dans une période inflationniste où il est impératif de maintenir coûte que coûte les restrictions de crédits, décidées en février.

LES JOURNAUX DES MINISTRES

● Deux ministres du gouvernement de Gaulle — M. Michel Debré, ministre de la Justice, et M. Jacques Soustelle, ministre de l'Information — étaient chacun directeurs-gérants d'un journal avant leur arrivée au pouvoir. Le journal de M. Debré était un modeste bimensuel gaulliste, de petit format : « Le Courrier de la Colère ». Celui de M. Soustelle était également un bimensuel, plus luxueusement imprimé : « Voici pourquoi ».

Depuis la semaine dernière, le journal de M. Debré est devenu un hebdomadaire sur vingt pages du format de « L'Express ». Il s'appelle maintenant « Le Courrier de la Nation ».

Mis en page, illustré, fabriqué et imprimé sur le modèle de « L'Express », « Le Courrier de la Nation » tire environ à 30.000 exemplaires, ce qui entraîne approximativement, par semaine, les frais suivants :

— Papier	150.000 F
— Composition	250.000 F
— Tirage	100.000 F
— Photos	60.000 F
— Rédaction	100.000 F
— Salaires	200.000 F
— Frais généraux	100.000 F
	960.000 F

Ses recettes publicitaires sont, jusqu'à présent, négligeables. Ses recettes de vente peuvent être estimées d'après sa vente à Paris, qui est connue, et qui est de 800 exemplaires. Il faut multiplier ce chiffre — comme pour tous les périodiques nationaux — par cinq pour avoir la diffusion totale maximum en métropole, soit : 4.000 exemplaires.

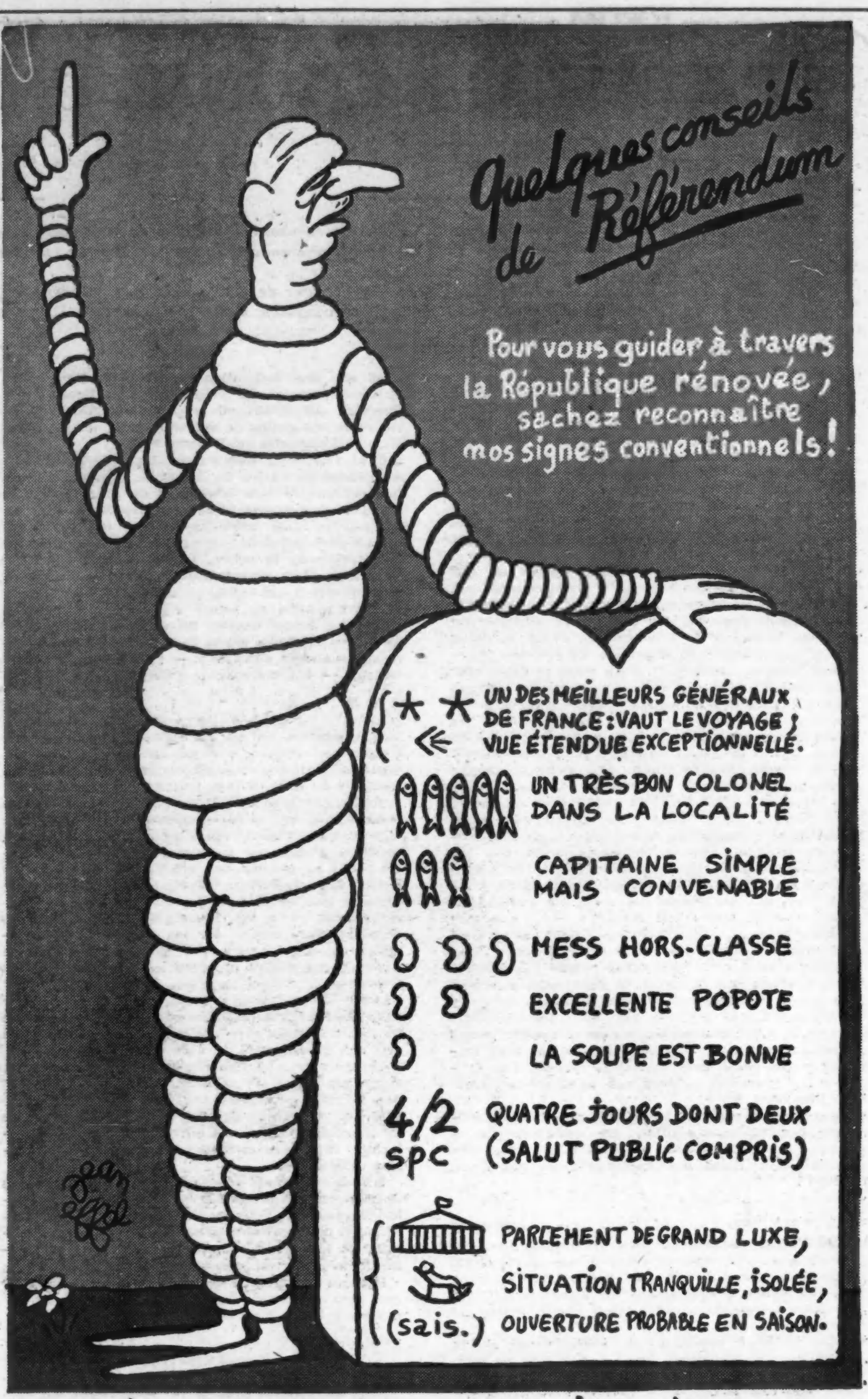
La recette totale par numéro est de 4.000×60 = 240.000 F.

Le déficit du journal est donc d'au moins 720.000 F par semaine, soit près de trois millions par mois.

Le journal d'un autre ministre, M. Jacques Soustelle, annonce une transformation analogue de « formule ».

Par ailleurs, il est intéressant de comparer la diffusion de ces deux journaux de droite avec leurs concurrents. Voici les chiffres les plus récents pour la diffusion en métropole :

— « Rivarol »	22.000	exemplaires
— « Carrefour »	20.000	—
— « Aspects de la France »	12.500	—
— « L'Heure de Paris » (M. Lafay) (1)	6.000	—
— « La Nation Française »	4.000	—
— « Le Courrier de la Colère » (devenu « Le Courrier de la Nation ») (M. Debré)	5.000	—
— « Voici pourquoi » (M. Soustelle)	3.500	—
— « Nouveaux Jours »	3.500	—



Communiqué par les services de tourisme du GUIDE MICHELET, 1958.

UNE CAMPAGNE CONTRE M. SPAAK

● Le secrétaire général de l'O.T.A.N., M. Paul-Henri Spaak, est actuellement en butte à une violente campagne de plusieurs journaux allemands, qui l'accusent d'avoir joué un rôle prépondérant dans la décision de doter la nouvelle armée allemande d'armes atomiques.

Cette campagne vient d'être relayée par un hebdomadaire autrichien « Rundblick » qui, dans son dernier numéro, publie notamment le fac-similé d'une lettre adressée le 24 juin 1940 par M. Spaak, alors qu'il se trouvait à Londres, au ministre des Affaires étrangères de Vichy, M. Baudouin, pour lui demander de ménager à deux plénipotentiaires belges une entrevue avec des représentants du gouvernement nazi en vue de la conclusion d'un armistice.

Une autre lettre datée du 22 février 1941 et adressée à un banquier est également publiée par « Rundblick ». Dans cette lettre, M. Spaak recommande l'établissement de rapports commerciaux étroits avec les Allemands.

Cette campagne de presse vise à discréditer le secrétaire général de l'O.T.A.N. au moment où le problème de l'armement atomique de l'Allemagne entre dans sa phase décisive. M. Spaak n'a pas encore répondu.

(1) « L'Heure de Paris » vient de disparaître sous sa forme hebdomadaire et ne sera plus publié désormais qu'une fois par mois.

L'AFFAIRE BELLOUNIS (FIN)

● Le corps du « Général » Bellounis, abattu le 14 juillet par les troupes françaises, lié à une planche attachée à un véhicule militaire, a été montré — pour les rassurer — aux populations de Djelfa et de Bou-Saada. Le chef des commandos du Sud Algérien avait massacré dans le courant du mois de juin cinq cents de ses hommes et avait multiplié les charniers dans la région qu'il était chargé de « contrôler ».

C'est en décembre 1957 que le cabinet de M. Lacoste avait annoncé qu'un « accord » avait été conclu avec les troupes du « Général » Bellounis. Aux termes de cet accord, Bellounis s'engageait à mener la lutte contre le F.L.N. et recevait de la France un équipement en armes, munitions, matériel, subsides, hommes, etc. Il ne s'agissait pas d'un ralliement au sens propre, mais, comme on le déclarait dans l'entourage de M. Lacoste, d'une « alliance ».

En 1957, on pouvait lire dans la presse : « Le Bellounisme est l'expression d'un nationalisme algérien modéré, qui constate que, hors l'amitié française, il n'y a pas de salut pour une Algérie maîtresse de ses destinées. » (« Paris-Match », 21.12.57). « Bellounis est un homme robuste et qui sent son paysan kabyle. Le regard est droit et le sourire franc. » (« L'Aurore », 5.12.57). « Plus que jamais, nous sommes en droit de penser que la guerre d'Algérie est une guerre civile et que le F.L.N. ne peut représenter valablement le peuple algérien. » (« Carrefour », 11.12.57).

M. Robert Lacoste affirmait : « La présence d'un tel homme à nos côtés signifie que la victoire n'est plus très loin ».

ACTUALITE BRULANTE
SUEZ non !
LIBAN oui !
POURQUOI ?
ANDRE KOSTOLANY
vous explique la position américaine devant le problème du Moyen-Orient dans la nouvelle édition de
LA PAIX DU DOLLAR
préface de
ROBERT SCHUMANN
Le volume 300 fr. — Tribune Libre
PLON

FORUM

"LE COMITÉ NATIONAL UNIVERSITAIRE"

par PAUL FRAISSE

Professeur à la Sorbonne

Le Comité National Universitaire de Défense de la République a adopté le 5 juillet deux appels. L'un concerne le référendum, l'autre propose un programme commun des forces républicaines.

M. Paul Fraisse, professeur de psychologie à la Sorbonne, signataire de ces deux textes, en explique ici la signification, à titre personnel.

LA politique intérieure française a une lourde échéance : le référendum. Le vote, qu'il soit positif ou négatif, sera le terme de la période transitoire actuelle, mais surtout le début d'une ère politique décisive pour notre avenir national et nos destinées personnelles. Cette double face du référendum interdit de dissocier le contenu du vote de ses conséquences.

Un non éventuel ne peut être qu'un oui implicite à autre chose. La IVe République qui s'est abandonnée ne ressuscitera pas.

Mais n'est-il pas trop tôt pour parler du oui ou du non, alors que le projet constitutionnel n'a pas franchi le seuil des cabinets ministériels ? Certes, il ne faut pas sous-estimer l'importance du contenu formel de la Constitution, et sur ce point il est raisonnable de suspendre encore son jugement. Mais ce référendum a un sens politique que l'on connait déjà. Le sens d'un vote a souvent plus d'importance que le texte adopté. De ce point de vue, il est indéniable que le référendum du 5 octobre ne sera pas une libre consultation « à la suisse » sur un point législatif bien précis, mais un plébiscite. On ne votera pas pour ou contre telle conception de l'Union française, telle relation du législatif et de l'exécutif, mais pour ou contre de Gaulle... Or, devant un plébiscite, toute conscience républicaine se regimbe sans s'embarrasser de considérations psychologiques sur les volontés profondes de l'homme plébiscité. Peut-être de Gaulle serait-il un président relativement libéral. Mais qui lui succéderait dans un poste taillé à sa mesure : Soustelle ? Massu ?

D'autre part, nous sommes déjà largement informés des conditions de ce référendum. Les électeurs ne seraient que tardivement informés de son contenu. La radio et la télévision viennent de passer sous le contrôle des hommes du coup d'Alger. Et, qui plus est, par une décision arbitraire, de Gaulle a modifié la composition du corps électoral. Certes, nul préjugé raciste ne nous inspire quand nous nous inquiétons des votes de millions de musulmans. Mais ces hommes voteront-ils librement ?

Le gaulliste le plus optimiste n'oserait pas risquer une réponse positive. La poursuite de la guerre interdit d'ailleurs au F.L.N. de brûler ses participants dans des manifestations publiques. Alors ?

LA question du contenu même de la Constitution demeure. Mais comment peut-on croire que le résultat du référendum en dépendra primordialement dans ce climat de plébiscite, alors que les urnes seront lestées de plusieurs millions de votes « inspirés » par l'action psychologique de l'armée ?

On ne peut cependant se désintéresser de la Constitution elle-même. Aussi est-il utile de définir dans quelles perspectives la République pourrait être rénovée.

Beaucoup essaient de nous persuader aujourd'hui que nos institutions souffraient d'un excès de démocratie et ils préparent à la France une direction autoritaire où le pouvoir serait concentré entre les mains de spécialistes et de notables. Mais le diagnostic est-il juste ?

C'est vrai, Guy Mollet n'avait pas décidé l'arraisonnement de l'avion de Bel Bella, Gaillard n'avait pas ordonné le bombardement de Sakiet, aucune directive gouvernementale n'a prescrit la torture. Le pouvoir était faible parce qu'il était contesté par d'autres puissances qui échappaient au contrôle démocratique : la police, l'armée, l'administration algérienne. Les responsabilités du gouvernement ont cependant été engagées chaque fois qu'il a eu peur du peuple, du peuple algérien, par exemple, quand il a laissé truquer les élections algériennes, du peuple français quand il a exclu systématiquement des cadres de l'armée — et ceci est une vieille histoire — les hommes de gauche.

AUSSI paradoxal que ce propos puisse paraître en cet été 1958, la République en France se sauvera non pas en affaiblissant la démocratie, mais en l'accroissant ; c'est-à-dire en assurant de plus en plus le contrôle du peuple sur toute l'organisation de la nation : contrôle de l'administration par la décentralisation qui rapproche le peuple des institutions, contrôle de l'information écrite et parlée par les usagers, contrôle du crédit et de la gestion des entreprises par tous les producteurs, jouissance effective de la liberté et de l'égalité par la démocratisation complète de l'enseignement et la suppression de toute mesure de discrimination fondée sur les appartenances politiques ou les croyances religieuses ; application aussi de ces règles démocratiques aux territoires d'outre-mer, ce qui implique la renonciation aux privilèges colonialistes et à la force — fût-ce celle d'une administration — pour établir le régime de nos relations avec ces nations naissantes. Et ceci est évidemment valable pour l'Algérie.

Cette recherche d'une plus grande démocratie exige enfin que les rapports entre le peuple, ses élus et ses gouvernants, soient les plus directs possible, ce qui condamne tous les systèmes où un rôle important serait dévolu à des collèges restreints, rappelant fâcheusement l'époque des scrutins censitaires.

Il faut cependant répondre à une objection. Plus de démocratie ne signifie ni anarchie ni instabilité du pouvoir. Tous les Français sont aujourd'hui d'accord pour estimer qu'un contrat doit lier l'exécutif et le législatif pour assurer aux gouvernements la durée nécessaire aux réalisations.

Mais la démocratie implique que ce contrat ne soit pas un simple artifice de procédure destiné à rejeter les communistes de la nation.

CE problème nous amène à une autre question fondamentale. La faiblesse et l'instabilité du pouvoir dans la IVe République ont surtout été la conséquence de la scission grave qui a dressé en deux blocs hostiles les forces démocratiques du pays. Sans doute le bloc communiste comme le bloc socialiste-radical ont l'un et l'autre de bonnes raisons de se suspecter. Les communistes voient que les autres démocrates ne cherchent le plus souvent qu'à les rejeter de la communauté nationale et qu'ils sont prêts pour y réussir à sacrifier la démocratie sociale, et même politique. L'histoire de ces dernières années et même des derniers jours de la IVe République ne peut que renforcer leur complexe d'exclu. Les socialistes et les radicaux savent de leur côté que les communistes refusent de se laisser enfermer dans le cadre d'une démocratie pluraliste et qu'ils cherchent à travers flux et reflux à installer ce qu'ils appellent, eux, la dictature du prolétariat, mais ce qui, dans les faits, comme le montre l'expérience de l'U.R.S.S. et des démocraties populaires, se trouve être la dictature du comité central d'un parti unique.

Ce divorce est à la base de tous nos malheurs et il nous fait courir le risque sérieux d'une dictature militaire. N'y aurait-il donc qu'à désespérer ? La conscience de l'acuité du problème nous mettra peut-être sur la voie des solutions. Nous ne pouvons, certes, pas compter sur le temps qui permet les évolutions et les rapprochements. Mais peut-être la vieille distinction du court terme et du long terme serait-elle aujourd'hui féconde.

A court terme, les deux blocs démocratiques ont des ennemis et des objectifs communs. A long terme, il est vrai, ils débouchent sur des conceptions toutes différentes de l'homme et du monde. D'où l'idée qui, dans nos comités universitaires, est venue aux communistes et aux socialistes de toute obédience d'un contrat solennel à court terme entre toutes les forces démocratiques par lequel les unes et les autres accepteraient d'offrir des garanties. « Ce contrat, dit notre appel, garantirait aux non-communistes qu'ils ne seraient pas entraînés plus loin qu'ils ne veulent aller, et assurerait du même coup les communistes qu'ils ne seraient plus, en aucun cas, rejetés des majorités républicaines. » Qui dit « garanties » dit « négociations », et dans le climat de méfiance actuel, ces négociations peuvent être difficiles. Mais l'imminence et la grandeur du péril peuvent permettre demain ce qui était impossible hier. Sommes-nous, nous universitaires de gauche, en avance sur les partis et l'opinion ? Peut-être, mais depuis même notre appel les événements semblent aller dans ce sens. La constitution de l'Union des Forces Démocratiques a créé l'interlocuteur valable qui peut et veut négocier avec le parti communiste. M. Thorez vient de se déclarer partisan d'une alliance des démocrates. Certes, il y a de part et d'autre des réserves et des arrière-pensées. Mais il y a là un espoir, sans doute le seul espoir de la République.

P. F.

INSTITUTEURS

Ni oui ni non : peut-être

● ***450 délégués représentant 80 % des maîtres posent leurs conditions.***

« *DIRE non au référendum ou poser d'avance des conditions ?* » Tel est le dilemme qui a dominé jusqu'à dimanche, à Brest, le congrès annuel du Syndicat National des Instituteurs (S.N.I.). Pendant quatre jours, 450 délégués venus de tous les coins de France se sont réunis dans la salle des fêtes de Brest, une longue crypte de béton grisâtre plus propice à leur réunion studieuse qu'aux flonflons.

Les uns et les autres représentaient 195.000 instituteurs français (80 % de leur effectif total) et de toutes tendances : malgré de violentes oppositions internes, le S.N.I. a toujours réussi à éviter la scission. Côte à côte se retrouvent une forte majorité « autonome » (socialisante) et les deux minorités, l'une pro-communiste, l'autre « l'Ecole émancipée » (anarchistes, trotskystes, Union des gauches socialistes).

Un Parlement syndical

Les débats ont largement débordé les seuls problèmes syndicaux. De tout temps les instituteurs ont refusé le « corporatisme » étroit et ont manifesté leur volonté de prendre position sur les grandes questions politiques. Au cours des dernières années, les événements de Hongrie ou d'Algérie ont par exemple fait l'objet de solides débats. Et en fait cette semaine, pour la première fois depuis les événements du 13 mai et l'avènement du général de Gaulle, c'est une sorte de « Parlement syndical » qui a tenu ses assises...

Les positions de M. Forestier, secrétaire général du S.N.I., les efforts du Bureau pour convaincre le gouvernement de ne pas céder aux « pressions » algériennes, enfin la décision d'appeler les instituteurs à la grève furent unanimement approuvés par le Congrès. Mais il s'agissait là du passé.

Pourquoi dire « non » ?

Que faire aujourd'hui où de Gaulle, appuyé par Alger, a pris le pouvoir ? Les communistes (25 % des mandats) n'avaient pour leur part qu'un seul objectif : entraîner le congrès à dire « non » au référendum. Il était certes exclu qu'ils puissent l'emporter. Mais ils n'ont guère réussi à susciter ralliements ou hésitations.

« *Pourquoi dire non alors que le projet de Constitution n'est pas encore connu?* » Telle fut la position des orateurs « majoritaires ». Mais l'on écouta davantage M. Duthel, chef de file de « l'Ecole Emancipée » quand il déclara :

> « *Il en est qui croient encore que la présence de certains ministres auprès du général de Gaulle garantit les libertés démocratiques. Croient-ils que le général de Gaulle a donné une étoile de plus au général Massu afin de nous préparer une Constitution démocratique ?* »

Les catholiques sont comme les communistes

Plusieurs instituteurs socialistes, ou proches de ce parti, jugent pourtant que la présence de Guy Mollet au gouvernement est encore une garantie. Et, disaient-ils « *il n'est pas sûr qu'avec lui la Constitution sera mauvaise* »...

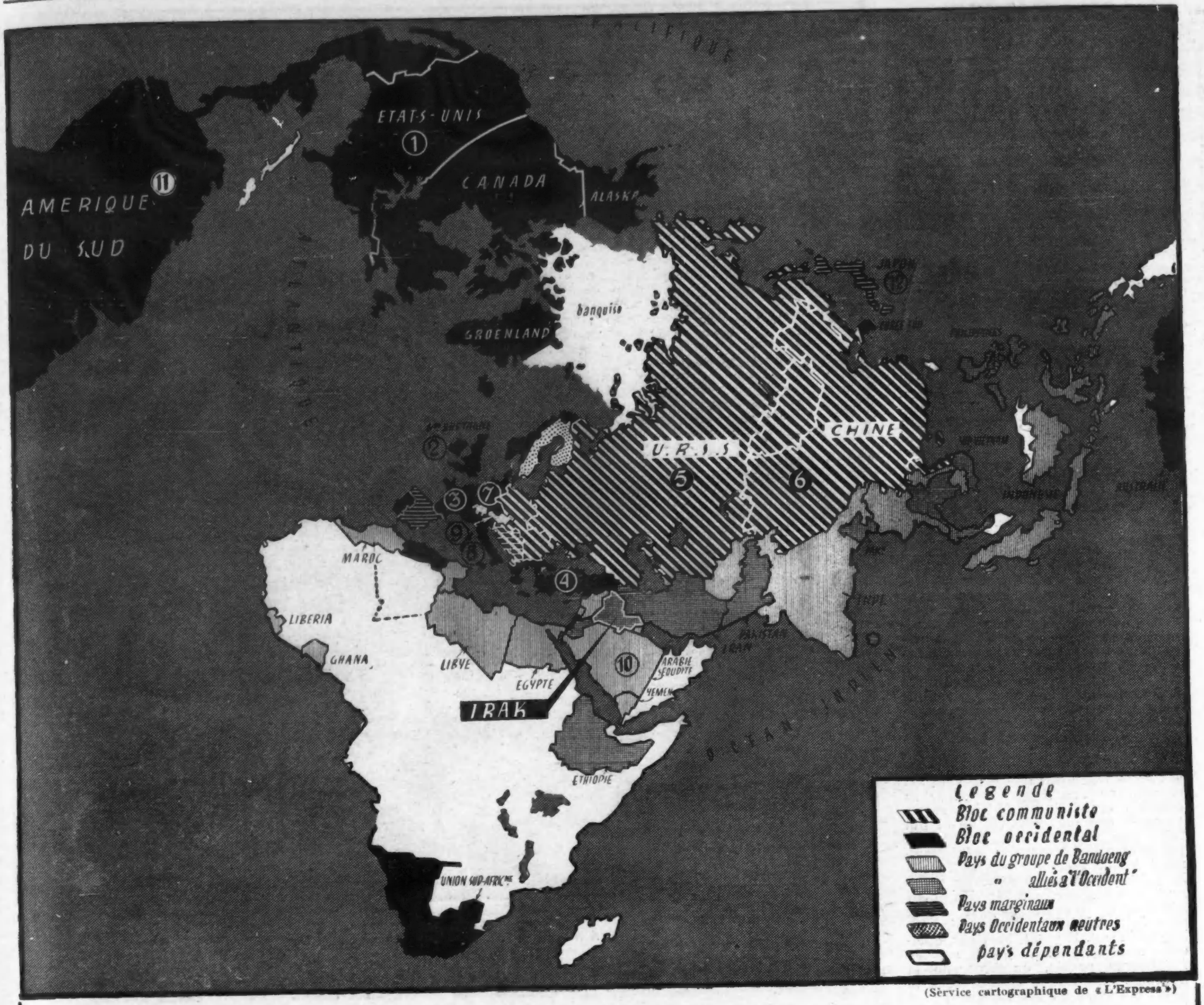
C'est que la condition de l'instituteur, en province, coincé dans son village ou sa petite ville entre le curé et le communiste, est encore assez particulière.

« *Les catholiques,* entendait-on dire, *sont comme les communistes. Dès qu'on leur donne la main, ils veulent le bras...* »

La fidélité socialiste laïque est un « tabou ».

Il demeure que les instituteurs, avant de se séparer, ont adopté, au-delà de leurs hésitations, un manifeste dénué de toute ambiguïté. Ils ont rappelé les principes qu'ils jugent « intangibles », les valeurs qu'ils défendraient par tous les moyens contre quiconque. Parmi ces principes il y a « le statut laïque de l'Etat, la liberté de l'information, l'indépendance totale de la justice, le libre exercice des libertés individuelles et syndicales » et enfin le principe que « toute souveraineté réside essentiellement dans la souveraineté populaire, dans la délégation de pouvoir faite par le suffrage universel direct à la représentation nationale, dans les prérogatives permanentes du législatif. »

Plus : les délégués du S.N.I. ont engagé 195.000 instituteurs à se « mobiliser pour la défense des libertés démocratiques » si ces principes venaient à être violés. S'ils ont refusé de s'opposer immédiatement et sans recours au gaullisme, cautionné par la présence au gouvernement de socialistes, les instituteurs ont cru bon de poser leurs conditions, et leurs exigences fondamentales...



(Sèrvice cartographique de « L'Express »)

10 JOURS DE CRISE DANS LE MONDE

1° ETATS-UNIS

ATTERRES par la révolution irakienne du 14 juillet, les Etats-Unis décident de donner un « coup d'arrêt » au nationalisme arabe. Il leur suffit de 48 heures pour rassembler devant Beyrouth une force trois fois plus puissante que celle de l'expédition franco-anglaise sur Suez. Ils entendent prouver au monde entier que l'Amérique réagit vigoureusement quand ses positions sont menacées. Pendant que M. Murphy, envoyé spécial du Département d'Etat, cherche un successeur au président Chamoun qui soit accepté par les deux camps libanais, les élections présidentielles sont ajournées « sine die ».

2° GRANDE-BRETAGNE

Sans consulter Washington, les Britanniques décident à leur tour d'intervenir, le 18 juillet, en Jordanie. Ils entendent protéger le roi Hussein de la révolte qui couve dans son pays. Ils désirent être sur place, également, pour le cas où une guerre civile en Irak rendrait possible la réoccupation de ce pays par des troupes anglaises, américaines et turques.

3° FRANCE

La France, contrairement aux promesses faites, n'a pas été consultée par ses deux partenaires. Estimant que les Occidentaux doivent venir à composition avec le nationalisme panarabe au Moyen-Orient, afin de conserver un avenir politique dans cette région, le général de Gaulle est réticent. Le gouvernement français proteste à plusieurs reprises à Londres et à Washington contre les décisions unilatérales des Anglo-Américains.

4° TURQUIE

Liée à l'Angleterre et à l'ancien régime irakien par le Pacte de Bagdad, la Turquie masse des troupes sur les frontières nord de l'Irak. Au début de juillet, l'ancien gouvernement irakien avait décidé avec la Turquie une intervention conjointe au Liban. Les Turcs sont prêts à envahir l'Irak si les Anglo-Saxons donnent leur accord.

5° U.R.S.S. et 6° CHINE

L'U.R.S.S. mobilise trente divisions sur les confins turco-iraniens. Le 18 juillet, Kroutchev promet à Nasser d'envoyer des volontaires soviétiques au cas où l'Irak serait envahi. La Chine, elle aussi, promet de porter secours aux nations arabes. Un incident de frontière turco-irakien risque de mettre le feu aux poudres.

7° ALLEMAGNE

L'Allemagne occidentale, ainsi que les pays scandinaves et le Canada, proteste avec vigueur, au sein de l'Organisation Atlantique, contre l'action unilatérale des Anglo-Américains. Cette action est contraire aux engagements pris au lendemain de l'affaire de Suez. Elle risque de mettre la Turquie en conflit armé avec l'U.R.S.S. ; la Turquie étant membre de l'O.T.A.N., tous les pays atlantiques seraient entraînés dans la guerre.

L'Allemagne proteste en outre contre l'utilisation de son territoire comme base des opérations aéroportées dirigées contre des gouvernements arabes avec lesquels Bonn entretient les meilleures relations.

8° ITALIE

L'Italie, qui est elle aussi en excellents termes avec les gouvernements arabes nationalistes, fait des représentations du même genre aux Anglo-Américains. L'Alliance atlantique se scinde : d'un côté les puissances « impériales », de l'autre les nations sans intérêts impériaux ou coloniaux et qui refusent d'être compromises dans les aventures des premières.

9° AUTRICHE

Les transports aériens américains, venant de Francfort, survolent l'Autriche occidentale en dépit des protestations réitérées du gouvernement autrichien.

10° ARABIE SEOUDITE

L'Arabie séoudite, dernier allié des Etats-Unis dans le monde arabe, refuse aux avions américains le survol de son territoire. La famille royale, en position précaire, ne désire pas passer pour complice d'une action marquée du sceau de l'impérialisme aux yeux de tout le groupe de Bandoeng.

11° L'O.N.U.

L'initiative anglo-américaine est sévèrement jugée à l'O.N.U. M. Hammarskjoeld la déplore, le Japon la juge « regrettable », et la majorité des vingts Républiques d'Amérique latine, qui votent généralement pour les Etats-Unis, refusent de soutenir une motion américaine.

12° JAPON

Les dirigeants américains comprennent qu'ils se sont mis dans une situation sans issue, et cherchent à se retirer du Liban sans perdre la face. Le Japon est chargé par les Etats-Unis de présenter une motion de compromis. Cette motion se heurte au veto soviétique. Le Conseil de Sécurité (onze membres) s'ajourne « sine die ».

BILAN

La démonstration de force anglo-américaine a tourné au fiasco politique. L'intervention américaine a atteint l'autorité morale des Etats-Unis, divisé l'Alliance atlantique et risque de donner à l'U.R.S.S. le monopole de la défense des aspirations nationales arabes. L'U.R.S.S. a pu se poser en championne de la paix, en proposant une rencontre au sommet. Les Occidentaux ont répondu en ordre dispersé à la proposition soviétique, faisant ainsi apparaître les divergences nées de décisions précipitées et mal concertées. La « révision déchirante » de la politique occidentale au Moyen-Orient est commencée.

ETATS-UNIS

Le réveil en sursaut

● ***Massés devant leurs postes de télévision qui retransmettent les débats de l'O.N.U., les Américains apprennent quelques vérités désagréables et surprenantes.***

(De notre correspondant particulier)

LA semaine dernière, quand le gouvernement américain prit la décision d'envoyer des troupes au Liban, il n'y eut pratiquement aucune réaction dans l'opinion ; ni satisfaction ou indignation, ni enthousiasme, ni désespoir. Même aux premiers jours de la crise, lorsque, au rythme menaçant des événements, les titres des journaux grossissaient sans cesse, le peuple américain conserva son calme et une étrange distance.

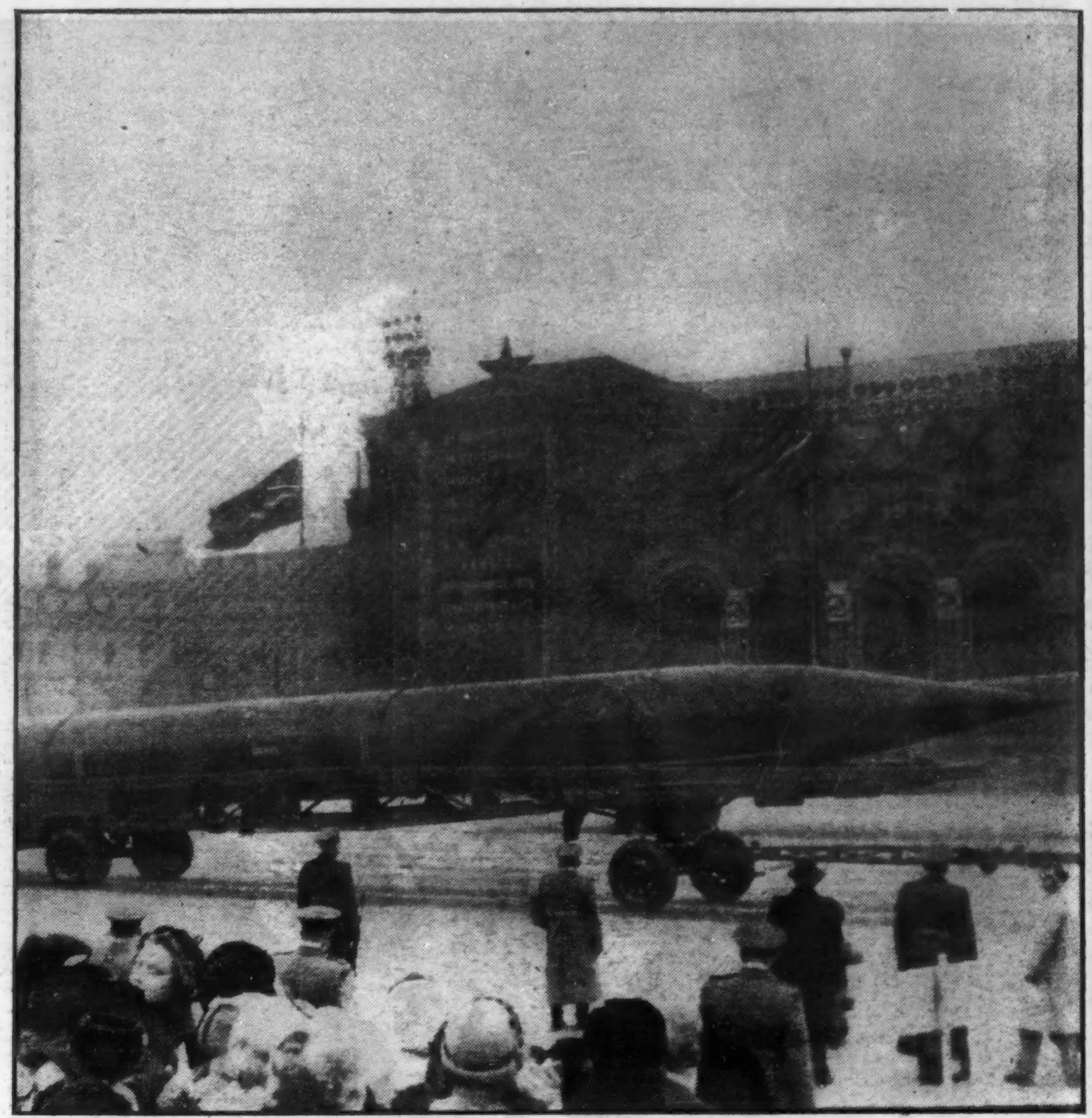
Aucune manifestation sentimentale, quand apparurent sur les écrans de la T.V. ou dans les journaux les premières images du débarquement des « marines ». Pas le moindre hymne à la gloire militaire de la nation américaine. On ne courut pas chez l'épicier, on ne fit pas de provisions ; personne ne discourut sur la guerre mondiale et, plus surprenant encore, il n'y eut pas trace de terreur quant à l'éventualité d'une guerre atomique — qui pourrait se déclencher, pourtant, dans une situation similaire à celle qui existe aujourd'hui au Moyen-Orient.

Le sentiment général fut que le gouvernement avait très justement agi et qu'il ne restait qu'à soutenir sa décision et continuer l'action entreprise — quelques réserves qu'on pût faire par ailleurs. Les Américains parurent même renoncer précipitamment à leur incompréhension face à la politique internationale. Ils parurent comprendre que le Président Eisenhower n'avait pas le choix quand il décida d'intervenir au Moyen-Orient. Il y eut, bien sûr, quelques commentaires cinglants sur les flottements passés, on brocarda la politique chimérique connue sous le nom de « Doctrine Eisenhower » ; on fit des remarques sarcastiques sur l'attitude de l'Amérique au moment de l'attaque de Suez par les Franco-Anglais. Mais on discuta rarement la nécessité d'une action énergique, destinée à prévenir l'écroulement du Moyen-Orient et la suppression, pour l'Europe et l'Amérique, du pétrole arabe. En gros, la réaction de la nation montra d'une façon exemplaire comment l'énorme et souple pouvoir présidentiel peut rassembler l'opinion derrière lui lorsqu'il est utilisé avec résolution.

Mais le soutien accordé au Président dissimulait aussi un certain trouble.

« Pourquoi l'affaire d'Irak a-t-elle éclaté comme une surprise ? Ne savait-on pas ce qui se passait ? Ne pouvait-on faire quelque chose pour empêcher cette révolte ? Comment les services de renseignements et nos diplomates, et le gouvernement, ont-ils pu tout laisser couver sans rien faire ? »

Jusqu'ici, il n'y a pas de réponse à ces questions. Il y en aura peut-être, après la crise, quand les comités d'enquête du Congrès se seront mis à l'œuvre.


(A. P.)

UNE FUSÉE ATOMIQUE SOVIÉTIQUE
A moins de frais et avec moins de risques

Sur qui tirer ?

Reste la question d'une future politique de l'Amérique au Proche-Orient. *« Sur qui faudra-t-il que je tire ? »*, a demandé un «marine». C'est le dilemme dans lequel se débat la nation tout entière.

Pour l'opinion, la situation n'est pas aussi nette qu'elle l'était au moment de la Corée. En Corée, le débarquement américain était une riposte à l'agression. Personne n'en doutait et personne ne se demandait sur qui tirer. Le cas du Proche-Orient est différent. Perdu dans une jungle de noms étrangers et de lieux exotiques, sans une idée claire de ce qui est juste et de ce qui ne l'est pas, le public américain attend qu'on lui montre nettement son intérêt au Moyen-Orient. Tant que le canal de Suez reste ouvert et que le pétrole coule à flots, une réponse d'ordre purement économique ne le satisfera pas.

Devant la T.V.

Au cours de la semaine dernière, l'Amérique eut aussi l'occasion d'apercevoir une image d'elle-même qui lui demeurait cachée. Exceptionnellement, des milliers de gens suivirent à la télévision ou à la radio les séances du Conseil de Sécurité. Ils assistèrent à l'amère dispute entre M. Cabot-Lodge et M. Sobolev, constatèrent la froideur avec laquelle beaucoup de pays accueillaient l'intervention américaine, et ils furent même surpris par la position de Dag Hammarskjoeld, le secrétaire général de l'O.N.U. Ils virent aussi l'U.R.S.S. tenter d'utiliser les Nations Unies contre l'Amérique comme l'Amérique les avait tant de fois utilisées contre l'Union soviétique. Et privé de sa couverture morale, ce pays apparut ce qu'il était en vérité : une puissante nation qui obéit à son intérêt particulier et à celui de ses alliés directs — intérêts qu'elle a jusqu'à présent réussi à camoufler derrière des fictions juridiques. Comme l'a écrit le « Washington Post » :

« L'O.N.U. est toujours utile en tant que forum, mais c'est un bien faible moyen d'action quand se posent les problèmes de la guerre froide. En dernière analyse, chacun des adversaires protège alors ce qu'il croit être ses propres intérêts sans tenir compte de la sanction ou de l'absence de sanction de l'O.N.U. »

A défaut d'autre chose, ce fut, pour les Américains, une semaine pleine d'enseignement.

Une chance pour les démocrates

Le débarquement des «marines» au Liban eut également des effets indirects :

● Détourner l'attention publique du scandale Sherman Adams-Bernard Goldfine. On assurait, il y a quelques jours, qu'Adams aurait à quitter bientôt son poste. On pense maintenant qu'il restera quelque temps encore à la Maison-Blanche.

● Face à l'éventualité d'un tarissement du pétrole du Moyen-Orient, les grandes compagnies pétrolières ont ressorti leurs plans d'approvisionnement de l'Europe en cas d'urgence.

● Le Président obtiendra ses crédits pour la Défense, mais aussi le Congrès rétablira probablement une bonne partie des fonds retranchés sur les 3.900 millions de dollars de crédits d'aide à l'étranger. Le Congrès fera de son mieux pour aider à la renaissance de la politique étrangère de l'Amérique.

● Le parti démocrate, qui a déjà gagné des voix aux élections locales, vient peut-être de trouver l'arme qui lui permettra d'écraser les républicains aux élections présidentielles. Depuis qu'Eisenhower est venu au pouvoir en 1952, les républicains se sont vantés d'être le parti de la paix. Maintenant qu'Eisenhower, comme Truman, a dû débarquer des troupes à l'étranger, l'argument ne sonne plus d'une façon très convaincante. Les démocrates en profiteront un jour ou l'autre.

SYDNEY G. COOPER.

GUERRE

Les prévisions des généraux russes

● ***Les diplomates soviétiques agissent au Moyen-Orient avec un sang-froid qui surprend leurs adversaires occidentaux. Une étude militaire publié cette semaine aux Etats-Unis explique pourquoi.***

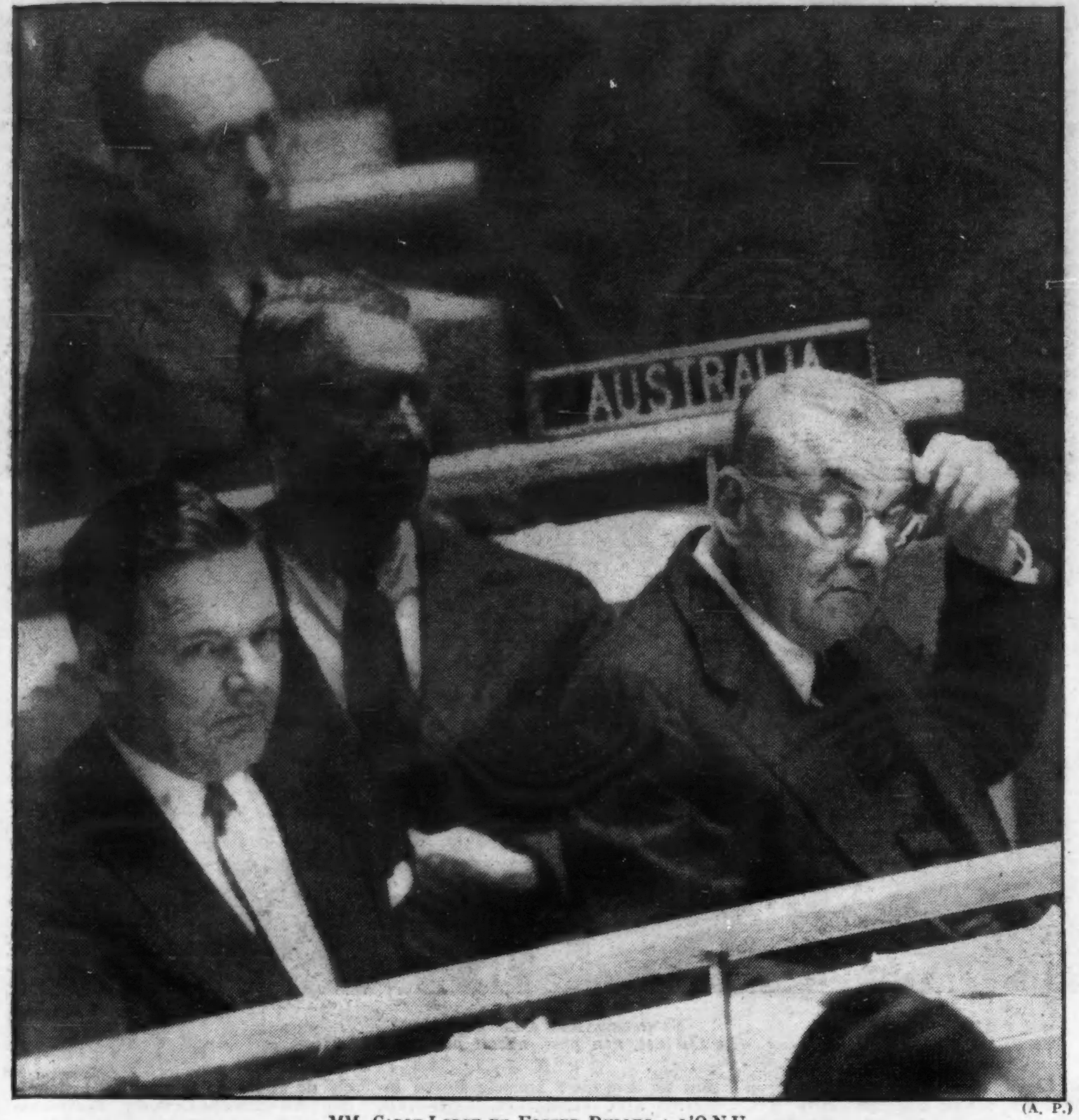
Un ouvrage militaire publié cette semaine aux Etats-Unis (1) éclaire d'un jour nouveau la pensée des généraux russes. Son auteur, M. Garthoff, qui parle parfaitement le russe, est, à 29 ans, conseiller technique au Département américain de la Défense et spécialiste des théories militaires russes.

L'ouvrage de M. Garthoff est truffé de références prises dans des publications militaires russes, étayées par le récit de conversations privées avec des officiers soviétiques.

Voici comment il résume, selon « Time magazine », la façon dont les Russes se représentent la guerre future :

« TOUT au début, les coups stratégiques portés par les bombardiers modernes à réaction, les fusées

(1) Soviet Strategy in the Nuclear Age, Praeger N.Y. $ 4,50.



(A. P.)

MM. CABOT-LODGE ET FOSTER DULLES A L'O.N.U.
Les spectateurs se posent quelques questions

intercontinentales et intermédiaires, et par les engins téléguidés portés par sous-marins, vont porter la ruine à la fois aux Etats-Unis et en Union Soviétique, ainsi que chez leurs principaux alliés.

« Mais la dévastation mutuelle implique-t-elle la défaite mutuelle ? La réponse des Soviets est : non. Les premiers coups vont détruire chez l'ennemi les bases aériennes et les bases d'engins téléguidés — dans la mesure où ces bases sont connues. En second lieu, les grandes villes et les centres industriels auront aussi beaucoup à souffrir. Mais cette énorme destruction mutuelle va probablement épuiser, dans les deux camps, la plus grande partie des forces aériennes et téléguidées. Ainsi les efforts des uns et des autres s'annuleraient-ils en quelque sorte.

« C'est une phase cruciale de la guerre, qu'une nation faible ou mal préparée pourrait perdre. Mais ce n'est pas là l'étape décisive d'une guerre entre grandes puissances bien préparées ; cela ne détermine pas l'issue finale du combat.

« Les forces aériennes et les fusées « tactiques », destinées à attaquer les forces militaires ennemies jusqu'à 1.500 km environ de leur base de départ s'engageraient également dans des combats nucléaires. Mais là, les Soviétiques ne voient pas une impasse. En effet, le nœud de la situation serait alors entre les mains de l'infanterie — entraînée pour la guerre atomique, munie d'armes atomiques — et là la guerre s'engagerait avec un déséquilibre considérable : déséquilibre en faveur des forces soviétiques.

« De plus, aux yeux des Soviétiques, la mobilisation et le mouvement de leurs forces d'infanterie seraient bien moins sévèrement gênés que du côté américain par cet échange d'attaques nucléaires, grâce à la supériorité numérique des Russes et à l'étalement de leurs forces. Les armées de terre soviétiques qui auraient survécu seraient donc en mesure d'infliger une défaite aux forces d'infanterie ennemies, proportionnellement plus affaiblies.

« Ainsi les Soviets s'efforceraient-ils de réussir au moins un « coup » heureux, en occupant le continent eurasien, et en exploitant les ressources qui y subsisteraient pour réparer une partie des pertes de l'Union Soviétique. Le « monde libre » rétréci, dévasté, serait entièrement relégué à l'hémisphère occidental. »

La première haie

En général, l'imagination des stratèges américains tend à s'arrêter à la perspective d'une hécatombe atomique réciproque. Pourquoi l'imagination soviétique franchit-elle cette barrière ? Par ignorance invétérée des effets des armes thermo-nucléaires ? Cela semble difficile à croire, d'autant que les Russes ont eu des années pour expérimenter et étudier leurs propres armes.

M. Garthoff propose deux autres explications :

1° Plus qu'aucun autre désastre subi à notre époque par une grande puissance, les pertes militaires massives subies par l'Union Soviétique en 1941, en un temps relativement court, peuvent se comparer aux pertes dues à une attaque nucléaire.

Les Soviets ont vu leur échapper 40 % de leur population, 40 % de leur production de céréales, environ 60 % de leur production de charbon, de fer, d'acier et d'aluminium, et 95 % au moins de certaines industries militaires, comme celle des roulements à billes.

Ils ont perdu 4 millions de combattants, tués, blessés ou prisonniers, et plus des deux tiers de leurs tanks et de leur aviation.

Une hécatombe nucléaire pourrait être pire, mais la Russie a survécu à un désastre militaire du même ordre de grandeur, survécu et remporté la victoire.

2° La définition américaine du but poursuivi par les forces armées est « d'empêcher et d'écraser une attaque ». Les objectifs militaires russes sont, eux, déterminés par un objectif fondamental : « Augmenter le pouvoir de l'Union Soviétique par les moyens les plus efficaces, pourvu que la survie de la puissance soviétique elle-même ne soit pas menacée. »

« Les Soviets ne voient pas la possibilité d'occuper *et* de contrôler — ni d'occuper *ou* de contrôler — les Etats-Unis. Mais ils savent bien que la conquête de toute l'Eurasie les mettrait à la fin de la guerre dans une meilleure situation face aux Etats-Unis qu'ils ne le sont actuellement. C'est cette conviction qui donne de l'assurance aux porte-parole russes, et de l'audace à leurs diplomates. »

La base de flexibilité

Du fait que les Russes voient la possibilité de mener une guerre totale, il ne s'ensuit pas qu'ils la désirent. Il y a d'autres types de guerre dans lesquelles ils pourraient remporter la victoire, en mettant beaucoup moins en péril leur propre existence. Ils n'ont pas, du fait des armes nucléaires, réduit la production des armes conventionnelles, et ont ainsi conservé leur énorme supériorité pour des guerres non nucléaires, petites ou grandes. Ils proclament officiellement que les guerres nucléaires limitées sont impossibles, mais M. Garthoff pense qu'ils sont capables en théorie et en pratique de mener aussi ce type de guerre.

La flexibilité de la théorie russe peut être illustrée par cette différence : beaucoup de militaires occidentaux estiment que, lorsque l'infanterie a en main des armes atomiques, le nombre des effectifs peut être réduit, parce que chaque homme a un pouvoir de destruction accru. Cette opinion conduit à entretenir des forces d'infanterie en nombre si restreint, — quand elles sont munies d'armes nucléaires — qu'elles ne peuvent mener *que* la guerre nucléaire.

Les généraux russes au contraire estiment que l'usage des armes atomiques dans l'infanterie doit entraîner une augmentation des effectifs parce qu'on aura besoin de plus de soldats, vu que les pertes subies seront plus lourdes. Les Russes maintiennent donc sous les drapeaux des effectifs importants qui sont en mesure de mener soit une guerre atomique soit une guerre traditionnelle.

Une autre différence marquante est la défense du territoire. Les Etats-Unis n'ont pas même encore commencé à se préoccuper sérieusement d'un programme d'abris contre la guerre atomique. M. Garthoff est convaincu que les Russes sont en train de prendre des mesures bien plus radicales, c'est-à-dire de décentraliser leur industrie pour minimiser les dégâts causés par une attaque nucléaire. Il pense que le programme de M. Kroutchev de décentralisation de l'organisation industrielle s'accompagne d'une décentralisation physique à but militaire.

La théorie militaire soviétique peut, à l'usage, ne pas se vérifier. Mais, M. Garthoff l'a bien montré, elle n'est nullement rétrograde. Les généraux soviétiques ont soigneusement examiné les nouvelles armes à la lumière des buts politiques définis par leurs chefs. Ils croient savoir comment survivre. Cela donne de l'assurance à leurs diplomates qui s'emploient à l'heure actuelle à étendre la puissance soviétique à moins de frais et avec moins de risques que dans une guerre proprement dite.

(Reprinted from « Time », the weekly news magazine. Copyright « Time Inc. » 1958.)

ABONNEMENTS DE VACANCES

Pendant la durée de l'été, « L'EXPRESS » sera naturellement mis en vente dans toutes les stations touristiques

Cependant, si vous voulez être certain de trouver « L'EXPRESS » chaque semaine, vous pourrez souscrire des abonnements spéciaux de vacances au prix de :

100 francs par numéro

Règlement à « L'EXPRESS », 29, rue de Marignan soit par chèque bancaire, soit par virement postal au C.C.P. 7378-19 Paris

PAR TOUS LES TEMPS
FILM
VERICHROME
PAN

Kodak

ANGLETERRE

L'impasse au Roi

● ***Moins de dix jours se sont écoulés depuis le débarquement de Jordanie. Et déjà les Anglais ne se posent plus qu'une question : comment en sortir ?***

(De notre correspondant particulier)

CE fut comme à la veille de Munich, quand Hitler déferlait sur l'Europe : la crise prit les dirigeants britanniques au dépourvu ; ils se reposaient dans leurs maisons de campagne.

Le Comité anti-subversif du pacte de Bagdad, financé par l'Angleterre à raison de 600 millions par an, et qui comptait des centaines d'experts et d'agents, se révéla complètement et désastreusement incapable de sonner l'alarme la veille du coup irakien. Au Foreign Office, l'opinion la plus répandue était que la crise libanaise approchait de son dénouement pacifique. George Middleton, l'ambassadeur britannique au Liban, était en congé, de même que sir Bernard Burroughs, chef du réseau diplomatique anglais dans le golfe Persique, de même encore que Charles Johnson, l'envoyé britannique en Jordanie.

Un mauvais souvenir

Le lundi 14 juillet, à 8 h. 30, Johnson, qui prolongeait un week-end tranquille à la campagne, fut réveillé par un appel téléphonique de Londres. Au bout du fil se trouvait un député conservateur qui avait été mis en alerte par un homme d'affaires de Bagdad.

— *Quelle est la situation politique à Amman ?* demanda-t-il.

— *Quelle heure bizarre pour téléphoner aux gens !* répondit Johnson, irrité. *La situation en Jordanie est parfaitement stable, évidemment !*

— *Vraiment ?* dit le député, ironique. *A votre place, j'écouterais le bulletin de 9 heures de la B.B.C.*

Et le député raccrocha.

Avant la fin de la matinée, gouvernement et Parlement étaient en pleine panique. Des diplomates réservaient en toute hâte des places d'avion pour rejoindre leurs postes. M. Macmillan restait suspendu à sa ligne directe avec Washington. Au ministère de la Défense, M. Duncan Sandys conférait avec les chefs d'état-major. Deux brigades d'infanterie — les dernières unités de la réserve stratégique qui se trouvaient encore en Angleterre — reçurent l'ordre de s'embarquer immédiatement, par air, à destination de Chypre. Un officier supérieur déclara jovialement aux journalistes qui assiégeaient le ministère :

« *Suez nous a pris à contre-pied. Mais, cette fois, nous avons à Chypre une puissante force d'intervention prête à l'action.* »

Le cabinet était beaucoup moins rassuré. Dix jours auparavant, quand Noury Es Saïd, le premier irakien, était venu à Londres pour obtenir une intervention britannique en faveur du président libanais, M. Chamoun, M. Selwyn Lloyd lui avait tristement avoué que le président Eisenhower — à la suite du rapport de l'O.N.U. — avait décidé d'annuler ses plans d'intervention et de disperser la VI[e] Flotte. La Grande-Bretagne, ajouta M. Lloyd, n'avait pas oublié la leçon de Suez : elle n'agirait, cette fois, qu'en plein accord avec les Etats-Unis.

Noury, désespéré, s'était envolé pour Ankara, afin de persuader les Turcs de l'urgence d'une action militaire turco-irakienne en faveur du président Chamoun. Ce fut ce plan d'intervention, dont Noury ne se cachait pas, qui déclencha finalement la révolte de Bagdad.

(Camera Press)

MANIFESTATIONS A LONDRES (1)
Le Cabinet, non plus, n'était pas rassuré

Division travailliste

Aussi, dans l'après-midi de lundi, le cabinet ne prit aucune décision d'intervenir, bien que la nouvelle de l'incendie de l'ambassade britannique à Bagdad eût provoqué l'indignation de la droite conservatrice. Mardi matin, de bonne heure, toutefois, un revirement dramatique se produisit. Le président Eisenhower appela M. Macmillan et lui annonça sa décision de débarquer 5.400 fusiliers-marins à Beyrouth. Mais, ajouta M. Eisenhower, que les Britanniques ne bougent à aucun prix ! Macmillan promit sa pleine coopération avec les plans américains, mais se réserva le droit d'agir de son côté si la situation le requérait.

Dans la matinée de mardi, la nouvelle de l'intervention américaine s'était déjà ébruitée dans tout Londres. Le « cabinet fantôme » travailliste se réunit d'urgence. Avait-on affaire à un nouveau Suez ? Les travaillistes devaient-ils s'y opposer par tous les moyens ? Aneurin Bevan intervint avec véhémence. Cette fois, dit-il, c'était pis qu'un Suez : car à Suez, l'Amérique et la Russie s'accordaient sur la nécessité de mettre fin à l'aventure franco-britannique. Cette fois, au contraire, Russes et Américains étaient divisés, d'où le danger réel d'une guerre mondiale. Les travaillistes, ajoutait Bevan, devaient exiger du Parlement un vote condamnant l'intervention américaine.

Les membres les plus jeunes du « cabinet fantôme » — Wilson, Callaghan, Greenwood — soutinrent Bevan. Mais la majorité, conduite par Hugh Gaitskell — qui est aujourd'hui le leader politique le plus pro-américain de Grande-Bretagne — s'opposa à un vote. Nous devons voir venir, dit Gaitskell ; si la Grande-Bretagne intervenait à son tour en Jordanie, il serait encore temps pour les travaillistes de changer d'attitude.

George Brown, ministre de la Défense dans le « cabinet fantôme » et adversaire le plus acharné de Bevan au sein du parti, fut plus catégorique encore :

« *Si nous votons contre l'intervention*, dit-il, *nous perdrons au moins le tiers des voix ouvrières dans le pays. Supposez que nous réussissions à renverser Macmillan : il organisera des élections immédiates et reviendra à Westminster avec une majorité de deux cents sièges.* »

9 voix contre 6

Le « cabinet fantôme » vota à 9 contre 6 en faveur de Gaitskell ; et à une réunion ultérieure du groupe travailliste, à laquelle Bevan n'eut pas droit à la parole, les députés approuvèrent la ligne de Gaitskell par 112 voix contre 46.

« *Nous assistons à la mollettisation du parti travailliste britannique* », déclara avec amertume un député de l'aile gauche.

Mais les choses n'en vinrent pas là. Au cours du débat de mercredi, M. Macmillan félicita Gaitskell de sa « sage décision ». Mais au sein du parti conservateur, la pression montait en faveur d'une intervention britannique en Jordanie. Bagdad était la clé de voûte de la position britannique au Proche-Orient ; l'écrasante majorité des députés conservateurs refusait de laisser Bagdad glisser dans le camp de Nasser sans même que l'Angleterre réagit. Au sein du cabinet conservateur, les « pacifiques » — Butler, Macleod, Heathcoat-Amory — souhaitaient laisser toutes les responsabilités aux seuls Américains.

« *Si nous ne bougeons pas*, argumentait Butler, *la direction travailliste sera forcée de nous soutenir et le parti travailliste se scindera en deux camps irréconciliables. Si, au contraire, nous entrons en Jordanie, nous ferons l'unité des travaillistes contre nous.* »

Mais la majorité des ministres se prononça en faveur d'une intervention. La décision d'agir fut prise. L'Ambassade britannique en Jordanie reçut l'ordre télégraphique d'annoncer au roi Hussein que la Grande-Bretagne répondrait à son appel s'il lui demandait secours.

M. Selwyn Lloyd, entre temps, était arrivé à Washington. Sitôt débarqué, il téléphona à Londres, apprit que le cabinet avait ordonné une intervention militaire et que la première vague de parachutistes avait déjà décollé. Lorsque le Président Eisenhower apprit cette nouvelle, il fut pris d'une colère violente et appela aussitôt M. Macmillan. Ses paroles eurent un effet immédiat. Pris de panique, Macmillan annula le départ des troupes aéroportées. Les 250 soldats britanniques qui avaient déjà atterri en Jordanie furent confinés sur l'aérodrome. Le reste des appareils fut immobilisé à Chypre.

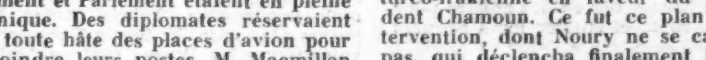
Contre-ordre

Au ministère de la Défense, M. Duncan Sandys, entouré d'une meute furieuse d'officiers supérieurs qui criaient à la « trahison de l'armée », menaça de démissionner. Macmillan céda devant la menace, annula l'annulation de ses ordres : les opérations aéroportées reprirent.

Eisenhower, confronté avec un fait accompli et terrifié à la pensée d'une scission au sein du monde occidental en ce moment de crise aiguë, fut contraint de s'incliner. Un communiqué conjoint fut préparé en toute hâte à Washington ; sous la signature de

(1) Sur les pancartes on peut lire : « Les Travaillistes à l'action ! Arrêtez cette guerre ».

VACANCES
A TOUS PRIX
Le nouveau DANINOS
hachette



Selwyn Lloyd et de Foster Dulles, il affirmait « l'accord complet » des gouvernements britannique et américain.

Mais comment expliquer l'interruption des opérations aéroportées ? A Chypre, trop de correspondants étaient au courant ; ils avaient observé la confusion et l'indignation violente que cette interruption avait provoquées au Q.G. britannique d'Episcopi. Tout d'abord, les autorités militaires avaient publié un communiqué affirmant que la première vague de parachutistes se livrait uniquement à un « exercice d'entraînement ». Puis le gouvernement trouva une autre échappatoire : la première vague, affirma-t-il, avait atterri en Jordanie après survol du territoire israélien ; mais Israël n'avait pas autorisé le survol de son territoire. C'est pourquoi l'opération aéroportée dut être interrompue en attendant la permission israélienne.

En fait, l'autorisation israélienne avait été accordée dès lundi ; mais, pour accréditer les explications de Londres, le gouvernement israélien protesta pour la forme, mercredi, après que la seconde vague eut déjà atterri, puis accorda promptement la permission de survol demandée. Une nouvelle fois, comme au moment de Suez, un tissu de mensonges gouvernementaux commençait à voiler les faits.

Un débat féroce

Jeudi matin, quand le « cabinet fantôme » travailliste se réunit de nouveau, aucun doute ne pouvait subsister sur son verdict : opposition à outrance contre l'intervention. George Brown ne comptait plus cette fois qu'un seul supporter ; et lorsque le groupe parlementaire se réunit, il vota à l'unanimité en faveur d'une épreuve de force à la Chambre, le soir même. Le débat fut féroce, passionné, dominé par l'exclamation éloquente d'Aneurin Bevan :

— *Vous risquez la vie de soldats britanniques pour protéger un roi contre son peuple !*

A quoi Macmillan répondit par ce coup de boutoir contre la direction travailliste :

— *Si vous n'aviez pas de raisons, hier, de voter contre l'Amérique, pourquoi en avez-vous, aujourd'hui, pour voter contre la Grande-Bretagne ?*

Au cours du scrutin, tous les députés conservateurs — certains non sans répugnance — votèrent pour le gouvernement. Les libéraux soutinrent les travaillistes ; mais dix-neuf députés travaillistes — parmi lesquels George Brown — s'abstinrent.

Ainsi, une fois de plus, la Grande-Bretagne, profondément divisée, se laisse glisser dans une aventure au Moyen-Orient. Le gouvernement avoue qu'il ignore les conséquences qu'aura son expédition à Amman.

— *Je ne sais ce qui se produira ensuite,* déclarait Selwyn Lloyd aux correspondants diplomatiques.

Macmillan lui fit écho durant le débat de jeudi dernier :

— *Ce que sera l'avenir, je ne le sais pas.*

Deux jours auparavant, à une réception, il avait imprudemment révélé ses doutes sur toute l'entreprise. Parlant de l'accord anglo-américain pour intervenir, Macmillan avait déclaré :

— *Mieux vaut avoir tort ensemble que raison tout seul.*

Raisons militaires

Ces doutes sont profondément ressentis par tous ceux qui connaissent la complexité de la politique au Moyen-Orient et les terribles dangers que courent des expéditions militaires de ce genre. Le Foreign Office est nettement opposé à l'intervention. A Beyrouth, trois fonctionnaires de l'ambassade britannique refusèrent même d'exécuter un ordre direct, leur enjoignant de former une garde armée. Ils furent renvoyés en Grande-Bretagne et se trouvent pratiquement aux arrêts.

A Londres, certains commandants d'armes éprouvent des craintes sérieuses. Le corps expéditionnaire britannique en Jordanie ne peut être ravitaillé que par air : le gouvernement jordanien refuserait en effet l'entrée du territoire à des troupes britanniques qui auraient traversé Israël, et le seul port jordanien, Akaba, ne peut être utilisé parce que, pour l'atteindre, les transports de troupes devraient traverser le canal de Suez, dont l'Egypte leur interdirait certainement le passage.

Nombre d'officiers supérieurs britanniques estiment qu'il est impératif d'étendre l'occupation à l'Irak, *pour des raisons purement militaires,* afin d'assurer le ravitaillement du corps expéditionnaire par Basra, sur le golfe Persique.

Mais Macmillan a déjà donné une double assurance :

1° Les troupes britanniques n'entreront pas en Irak ;

2° Elles ne seront pas utilisées en Jordanie, de manière à permettre aux forces jordaniennes d'envahir l'Irak.

Mais pouvons-nous constituer et ravitailler par air, en Jordanie, un corps expéditionnaire de quelque importance ? Il a fallu trois jours et la totalité des cargos aériens britanniques pour transporter une brigade (2.000 hommes) à Amman — et encore cette brigade n'a-t-elle pas reçu tout son équipement lourd. La capacité de transport aérien américaine, de son côté, est engagée tout entière dans la concentration de forces au Liban.

LES PARACHUTISTES ANGLAIS A AMMAN (U. P.)
Glubb Pacha était contre

D'autres questions encore se posent. Comment pouvons-nous assurer l'ordre dans les émirats du golfe Persique — et avant tout à Koweit, le plus grand producteur de pétrole du Moyen-Orient (57 millions de tonnes par an) et qui fournit à la Grande-Bretagne les trois cinquièmes de son essence ? Et qu'en est-il de l'Arabie Séoudite, dont la dynastie pro-américaine peut être balayée d'un jour à l'autre par le nationalisme arabe ? Dans toute cette région, les seules forces dont disposent les Anglo-Américains sont les deux bataillons d'infanterie britanniques de Bahrein. Des efforts désespérés sont faits pour leur amener des renforts d'Afrique orientale britannique ; mais, même là, les effectifs disponibles sont limités et, surtout, l'appui aérien fait défaut. Les Américains ne possèdent pas d'effectifs terrestres dans un rayon de 1.600 km.

L'U.R.S.S. en scène

Pendant que les chefs militaires et le cabinet britanniques discutaient ces sombres perspectives, l'U.R.S.S. décidait une entrée en scène spectaculaire. Vendredi matin, on apprenait à Londres que le colonel Nasser — que la crise avait surpris dans l'Adriatique, sur le yacht qui devait le ramener à Alexandrie de Brioni, où il s'était entretenu avec Tito — était précipitamment retourné auprès du chef de l'Etat yougoslave, qui lui avait prêté son avion personnel pour se rendre à Moscou. Là, Nasser et Kroutchev prirent conjointement deux décisions :

1° L'U.R.S.S. n'interviendrait pas — pas même avec des volontaires — sauf requête directe de la part de Nasser ;

2° Pareille requête ne serait adressée au Kremlin que si les Anglo-Américains intervenaient en Irak ou si la République Arabe Unie était elle-même attaquée.

Nasser se rendit ensuite à Damas, où il conclut en toute hâte un traité d'assistance mutuelle avec le nouveau gouvernement irakien, puis rencontra l'émir de Koweit, qui passait à Damas ses vacances d'été. Un nouvel accord fut conclu entre les deux hommes : Nasser ne ferait rien pour renverser l'émir, mais celui-ci devait s'engager en contrepartie à interdire aux troupes britanniques l'entrée de son territoire. Nasser se mit ensuite en contact téléphonique avec Ali Sabri, son ministre d'Etat au Caire, et lui demanda de révéler les deux accords conclus au correspondant du « New York Times ». Aucun doute ne devait subsister en Occident sur les positions de l'Egypte et de l'U.R.S.S.

De fait, les fuites organisées par Ali Sabri réduisirent à néant le projet d'envahir l'Irak. A Washington, Eisenhower et Dulles avertirent Selwyn Lloyd que si les Etats-Unis avaient avalé le fait accompli de l'intervention britannique en Jordanie, ils se verraient contraints de protester publiquement contre toute action isolée des Britanniques en Irak. Il était déjà patent, à ce moment, que le nouveau gouvernement irakien était solidement en selle et contrôlait tout le pays. Il venait d'envoyer un délégué aux Nations Unies, à New York, et son premier geste fut de donner une triple assurance :

1° L'Irak continuera à vendre son pétrole aux Occidentaux « dans le cadre des accords en vigueur » ;

2° L'Irak ne demanderait ni n'accepterait des armes soviétiques ;

3° L'Irak honorerait toutes ses obligations économiques et diplomatiques — y compris celles découlant du Pacte de Bagdad.

A l'O.N.U., le ton modéré de cette déclaration ne tarda pas à attirer au nouveau régime les sympathies de l'opinion mondiale. L'U.R.S.S. et le bloc communiste avaient déjà reconnu le nouveau gouvernement ; la Yougoslavie, l'Indonésie, l'Inde et Ceylan suivirent. Les diplomates irakiens, de leur côté, commencèrent à se rallier : samedi, l'ambassade irakienne à Washington vota à l'unanimité pour le nouveau régime ; le lendemain, l'ambassade de Londres fit de même. La reconnaissance diplomatique par l'Occident ne pouvait plus, dès lors, être refusée au gouvernement révolutionnaire. Dès samedi, le Foreign Office laissait entendre que les nouveaux dirigeants irakiens étaient des « gens responsables » avec lesquels l'Occident pourrait s'entendre.

Tard dans la nuit de samedi, toutefois, les Soviétiques frappèrent leur coup de maître : ils demandaient la convocation immédiate d'une conférence au sommet, à Genève. La manœuvre était évidente, mais si évidente que le Foreign Office, aussi bien que le Département d'Etat, fut pris au dépourvu. Si forte que fût la répugnance anglo-américaine à rencontrer les Russes en ce moment, la proposition soviétique ne pouvait être carrément rejetée ; de fait, lundi matin, tous les journaux britanniques se prononçaient, avec diverses nuances, en faveur de la conférence au sommet. Toutefois, il se révéla rapidement que l'acceptation des Occidentaux serait conditionnelle. Le temps jouait en faveur de la Russie — en faveur de Nasser.

Les Américains cherchaient un prétexte honorable pour retirer leurs troupes du Liban. Leur intervention avait eu pour résultat immédiat d'isoler le président Chamoun ; son successeur, qui sera élu jeudi, sera une personnalité « neutre », dont le premier geste sera de faire sortir le Liban du camp occidental.

Le pire

En Jordanie, c'était pire encore. Quand les Américains auraient évacué le Liban, les Britanniques pourraient-ils rester en Jordanie, sans lignes de ravitaillement sûres, et au défi de l'opinion mondiale ? Ou seraient-ils contraints à une retraite humiliante, qui abandonnerait le roi Hussein à son sort ? Les deux termes de l'alternative paraissaient également désastreux.

Au milieu de la semaine, les Britanniques — et, à moindre degré, les Américains — semblaient donc aller au-devant d'une défaite diplomatique. Si les têtes avaient été un peu plus froides, à Londres et à Washington, rien de pareil ne se serait produit. Les gouvernement alliés n'avaient eu aucune raison de s'affoler. La crainte que le coup d'Etat irakien ne mît fin aux livraisons de pétrole, cette crainte était injustifiée. Quand Nasser a nationalisé le canal de Suez, la demande de pétrole était à son apogée. Les pays arabes producteurs de pétrole se trouvaient alors dans une position extrêmement forte pour faire chanter les Occidentaux. Aujourd'hui, la situation s'est inversée. La récession mondiale provoque une baisse de la demande de pétrole. Les stocks britanniques sont les plus élevés de l'après-guerre. En outre, le marché occidental est le seul grand débouché du pétrole arabe.

Un sage

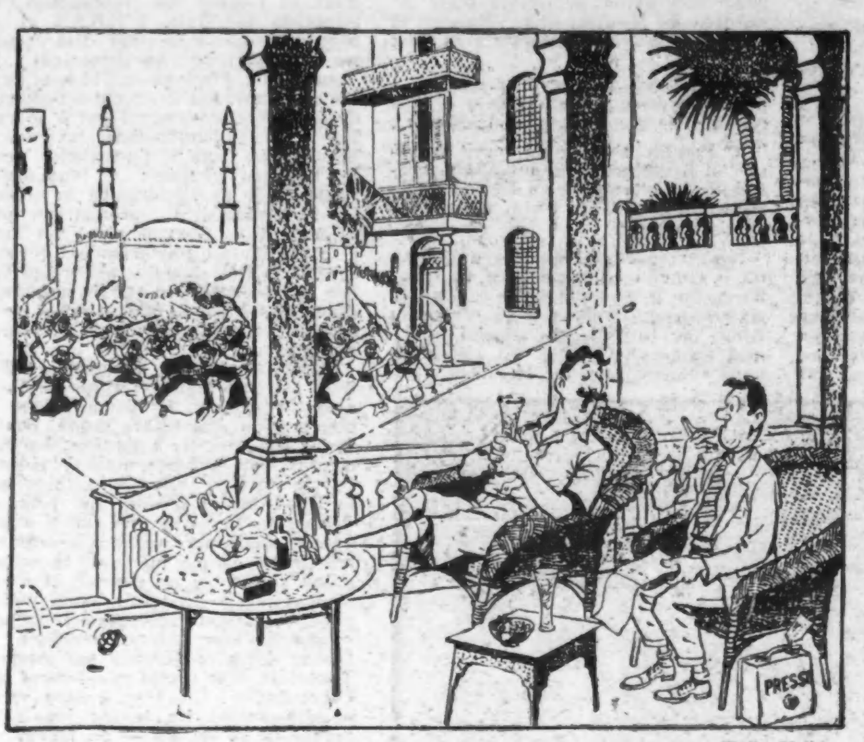
C'est pourquoi, au lendemain du coup d'Etat irakien, Glubb Pacha — l'homme qui créa la Jordanie moderne et qui a de bonnes raisons de détester Nasser — écrivait :

« *Il n'y a aucune raison valable à ce que les intérêts commerciaux britanniques entrent en conflit ouvert avec le nationalisme arabe... Si le succès du coup d'Etat irakien se confirme, il sera de la plus haute importance pour la Grande-Bretagne et les Etats-Unis d'éviter les erreurs commises dans leurs relations avec l'Egypte de Nasser. Un gouvernement révolutionnaire irakien sera sans doute, au début, antioccidental. Mais, à longue échéance, il est aussi important pour l'Irak de vendre son pétrole à l'Occident que pour l'Occident de pouvoir l'acheter. Les Arabes, après tout, sont libres de se donner les gouvernements de leur choix. Leurs intérêts économiques, toutefois, les lient à l'Occident.* »

Sages paroles, ignorées, hélas ! par la passion chauvine qui s'est emparée des gouvernements alliés la semaine dernière.

PAUL JOHNSON.

LA SEMAINE EN DESSINS



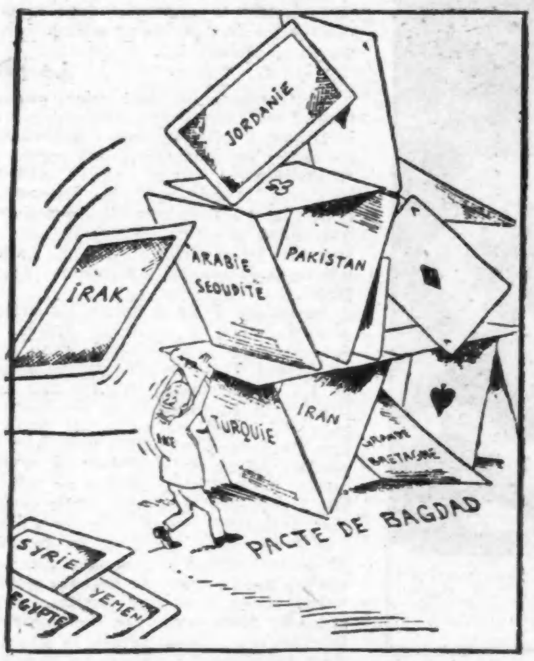
(Daily Mail.)

— Mais non, mon cher, ne soyez pas alarmiste ; ces gens-là nous sont tout dévoués.

(Ras el Youssef, Le Caire.)

M. FOSTER DULLES VU PAR LES EGYPTIENS

Le dernier des pirates.



(Bernie, Paris.)

Le château de cartes.

(Daily Herald.)

— Mais voyons, ma chère, s'ils ne pouvaient plus vendre leur pétrole, comment entretiendraient-ils leurs Cadillac ?

(News Chronicle.)

— Vous êtes le portrait d'une fille que j'ai bien connue à Suez, il y a deux ans.

(Daily Express.)

— A part le fait qu'ils ont débarqué au mauvais endroit, au mauvais moment, je trouve ça magnifique !

L'intervention anglo-américaine vue d'Allemagne. (Frankfurter Rundschau.)

CHINE

Les Arabes à Pékin

● *Claude Lanzmann a vu à Pékin 500.000 Chinois proclamer dans la rue leur solidarité avec les Arabes. Le même jour, le N° 2 chinois le recevait pendant cinq heures et lui confiait un message.*

Pékin, le 19 juillet

JE viens d'être reçu pendant cinq heures par M. Chen Yi, ministre des Affaires étrangères et vice-premier ministre de la République Populaire de Chine.

J'avais sollicité cet entretien avant-hier au cours de la manifestation géante organisée devant Tien An Men, à Pékin, pour protester contre le débarquement des « marines » américains au Liban. Du haut du célèbre balcon de Tien An Men, où je me trouvais, le spectacle était fantastique. Entre Tien An Men et Chien Men, et débordant à perte de vue de chaque côté de l'immense avenue qui sépare la ville tartare de la ville chinoise, cinq cent mille Pékinois, un caviar de têtes noires et de poings brandis, acclamaient follement Peng Chen, le maire de Pékin, entouré des délégués de la République Arabe Unie. De toutes les tailles et levées haut au-dessus de la foule, des milliers de banderoles et d'oriflammes, rouges à caractères blancs, rouges à caractères jaunes, bleues à caractères rouges, blanches ou vertes, stigmatisaient l'intervention américaine. Et de minuscules drapeaux triangulaires, vert pâle et rose tendre, couverts eux aussi de caractères manuscrits, surgissaient en rafales au bout de cinq cent mille bras, chaque fois que Peng Chen s'interrompait pour laisser la parole au traducteur arabe. Son discours fut, en effet, intégralement retraduit en arabe, à l'intention des Egyptiens, des Syriens, des Libanais et des Irakiens qui se trouvaient à la tribune.

Au premier étage de Tien An Men, pendant que les orateurs des partis démocratiques de la République Populaire, des ouvriers des industries textiles, des femmes chinoises, des paysans des coopératives de la banlieue pékinoise et des étudiants de l'université se relayaient au micro, des garçons en blouse blanche circulaient dans le grand salon d'apparat et servaient des boissons fraîches sur des tables basses. Les épouses des représentants égyptiens de la R.A.U. papotaient pendant la partie chinoise des discours et, en robe de Dior et parfum de Paris, sortaient sur le balcon applaudir à leur tour, à l'instant de la traduction.

(U. F. P.)

UN GROUPE DE VOLONTAIRES CHINOIS EN CORÉE
« Les Américains oublient qu'ils ne sont pas les plus nombreux »

Théâtre de rue

La partie oratoire de la manifestation prit fin au bout de deux heures. En bas, devant Tien An Men, les délégations d'ouvriers et d'étudiants, en attendant que vienne leur tour de quitter la place, improvisaient de brèves et violentes représentations en plein air sur le thème du débarquement américain. J'ai assisté à l'une d'elles : précédé par la Mort (un Chinois long et maigre, cape noire sur les épaules, corps et visage maquillés en squelette de planche anatomique), le peuple arabe enchaîné s'avance à l'intérieur du cercle formé par les spectateurs. Le peuple arabe : c'est-à-dire deux femmes vêtues de robes de gitanes, maquillées comme ne le sont jamais les Chinoises et deux hommes en haillons, basanés, pattes noires sur les tempes. De lourdes chaînes leur lient les bras.

Un Américain en uniforme — lunettes noires, bouche veule — et un cheik arabe à turban les suivent, fouet en main. Coup de gong d'opéra de Pékin, tambours. Le cheik au fouet, mimant la haine et la peur, s'avance sur le peuple, cravache brandie. Le peuple ne recule pas et par deux fois, d'un coup d'épaule, jette le cheik à terre. L'Américain ordonne alors au cheik de se relever et de frapper. Celui-ci, avec un rictus de terreur, frappe à tour de bras un des hommes enchaînés, jusqu'à ce qu'il tombe. Rafale de cymbales : le peuple, d'un seul mouvement, se libère de ses chaînes et s'empare de fusils — des vrais fusils — qu'on lui tend par-dessus les spectateurs.

Le cheik et l'Américain, blêmes de peur, se jettent à terre en suppliant tandis que le peuple marche sur eux, farouche et décidé. Hurlement rauque de l'Américain. Bruit d'avions très bien imité au tambour : deux Chinois, avec des faux nez et des bérets de marins, fendent la foule en poussant devant eux des étraves de navires U.S. en carton-pâte. Le peuple recule sur deux tours de piste. Un des deux Arabes crie alors en chinois :

> *« Américains, quittez le Liban, quittez la Corée, quittez Taïwan, quittez les Philippines, quittez le Japon. »*

Les spectateurs, poings haut levés, reprennent en chœur et il suffit au peuple arabe d'avancer pour que les « marines » tournent le dos et s'enfuient honteusement à quatre pattes.

Pékin en fièvre

Pékin, tard dans la nuit, est resté en fièvre. La ville ne s'est apaisée qu'à l'aube et les manifestations ont repris hier à quatre heures de l'après-midi. Ce matin, à sept heures, un secrétaire de l'Association des Journalistes chinois est entré dans ma chambre de l'hôtel de Pékin et m'a annoncé que le ministre des Affaires étrangères me recevrait deux heures plus tard, au siège du gouvernement, dans un des quartiers de l'ancienne ville interdite. J'avais passé une nuit à peu près blanche. Toute la nuit, sur l'immense avenue illuminée, des centaines de milliers de Pékinois ont continué à défiler sans interruption. Tous, formés en délégations par professions, entreprises et quartiers, convergeaient vers la résidence du chargé d'affaires de Grande-Bretagne, située à deux cents mètres de Tien An Men. Les délégations de protestataires se succèdent de cinq minutes en cinq minutes devant la villa du chargé d'affaires. Il est actuellement cinq heures de l'après-midi à Pékin, le 19 juillet. Le mouvement dure donc depuis exactement vingt-cinq heures et on prévoit qu'il va se poursuivre toute la nuit prochaine. Les organisateurs de cette manifestation comptent que deux millions de personnes, soit les deux tiers de la population de Pékin, auront ainsi crié leur indignation au chargé d'affaires et à ses secrétaires.

Le siège de l'ambassade

Je suis passé, tout à l'heure, après mon entretien avec M. Chen Yi, devant la villa des Anglais. Les traits tirés, mais flegmatiques comme à Fontenoy, deux secrétaires se tenaient derrière les grilles du jardin, tandis que les Tibétains, les Miaos, les Ouighours et les Mongols de l'Institut des minorités nationales déferlaient vers eux. Ici encore, d'immenses pancartes dessinées illustrent la vilenie anglo-américaine. Il y a le thème du loup impérialiste coiffé d'un bonnet de police de G.I., qui, langue pendante, bavante de sang, vient s'empaler sur la baïonnette d'un géant arabe au turban blanc ; celui du loup impérialiste qui défonce un cerceau de papier et montre ainsi, selon le mot du président Mao Tsé Toung, qu'il n'est qu'un « tigre de papier mâché », celui du soldat U.S., maigre comme un canard, auquel un poing géant tord le coup sur fond de mosquées et de minarets, etc.

Dans toutes les grandes villes de Chine, à Changhaï, à Tientsin, à Canton, à Nankin, des manifestations identiques ont lieu actuellement.

Entre la fièvre de Pékin et la sérénité de l'ancien pavillon impérial, sur les bords du lac Tchonghai (le lac du centre) où m'a reçu M. Chen Yi, la sérénité et la gravité du ministre des Affaires étrangères lui-même, le contraste était étonnant. Avec Mao Tsé Toung, Chou En Lai, Chu Teh et Liu Shao Shi, Chen Yi est un des cinq grands du communisme chinois. Héros de la « Longue Marche », compagnon de Mao Tsé Toung à Yeman, il a fait environ trente années de guerre à la tête des armées de la révolution chinoise. Commissaire politique et commandant en chef de la III[e] Division de la 8[e] Armée de route, il a pénétré le premier dans Pékin, Nankin et Changhaï. C'est un homme de 58 ans, à l'intelligence extraordinairement aiguë. Le ministre m'a dit à mon arrivée : « Nous avons trois heures devant nous, nous pouvons donc parler calmement, et peser nos mots. » En fait, l'entretien a duré cinq heures exactement. En voici le texte :

● Pourquoi pensez-vous que le débarquement américain au Liban et la présence de troupes anglaises en Jordanie puissent mettre en danger la paix mondiale ?

M. CHEN YI. — Parce qu'on ne peut pas croire les Anglais lorsqu'ils disent qu'ils n'ont pas l'intention d'intervenir en Irak, ni Eisenhower lorsqu'il déclare que les troupes américaines seront retirées, à certaines conditions, du Liban. La guerre ne sera conjurée que si nous prenons des mesures efficaces et concrètes.

Un certain nombre de points sont déjà acquis, qui permettent de penser que, malgré la volonté des Anglais et des Américains d'étendre la guerre, ils ne réussiront pas cette opération :

1) Le débarquement américain au Liban a poussé une partie des troupes gouvernementales à coopérer avec les insurgés et à lutter à leurs côtés.

2) Le peuple jordanien est opposé lui aussi à l'intervention armée britannique.

Prédictions

3) La révolution en Irak s'effectue dans un ordre parfait. Les Irakiens sont très vigilants. Il sera difficile aux interventionnistes de trouver des prétextes pour se mêler des affaires intérieures de l'Irak. Hier soir, treize pays déjà avaient reconnu le nouveau gouvernement irakien. D'autres vont le faire dans les jours à venir.

4) Le camp socialiste accorde un soutien actif et résolu à la République Arabe Unie et au peuple arabe tout entier.

5) Jusqu'à présent, la France n'a pas pris part à l'intervention armée.

6) En Angleterre et aux Etats-Unis,

→

PALU SPORTS
équipement de
chasse
11, RUE de MIROMESNIL (ELYSÉE)
PARIS 8e TEL. ANJOU 25-97

Armand Gatti
SIBÉRIE
- zéro + l'infini
L'épopée sibérienne de "Michel Strogoff" au spoutnik.
1 vol. 23 photos : 750 fr. SEUIL

→ des parlementaires se déclarent hostiles à l'intervention.

7) De nombreux pays d'Asie et d'Afrique adoptent la même attitude. Le porte-parole du gouvernement japonais à Pékin a dénoncé lui aussi l'agression anglo-américaine.

Il s'agit là de facteurs positifs de paix. Mais, selon moi, le débarquement américain et anglais au Liban et en Jordanie constitue une violation extrêmement brutale de la souveraineté nationale de ces pays. La situation est très dangereuse, car en fait la guerre est déjà commencée au Liban. Si les troupes américano-anglaises ne se retirent pas, les événements ne pourront pas se limiter à ces régions. Maintenant, que se passera-t-il si les Anglo-Américains interviennent en Irak ? La réponse est simple : le feu allumé sera étendu à tout le Moyen-Orient. Les peuples arabes se lèveront pour lutter. Et la Chine et l'U.R.S.S. soutiendront résolument et activement la République Arabe Unie, l'Irak et le peuple arabe. La guerre incendiera tout le Moyen-Orient. En résumé, l'agression américaine est un mal, mais elle provoquera un essor anti-impérialiste, et ceci est un bien.

● **Vous avez parlé des mesures concrètes que vont prendre la Chine et l'Union soviétique. Quelles sont ces mesures ?**

M. Chen Yi. — Notre gouvernement a publié une déclaration et adressé une note aux Anglais. D'autres mesures très concrètes sont actuellement à l'examen. Je ne peux rien vous en dire avant leur application. Mais je peux vous communiquer ce que j'ai dit il y a trois jours à sept diplomates d'Asie et d'Afrique, qui représentaient la République Arabe Unie, l'Inde, l'Indonésie, Ceylan, l'Afghanistan, la Birmanie et le Cambodge. Je leur ai déclaré ceci :

1) Les Américains et les Anglais ne semblent pas comprendre que les pays qui possèdent les plus grandes armées ne sont ni les Etats-Unis, ni l'Angleterre.

2) Américains et Anglais cherchent des points faibles pour lancer leurs attaques militaires. Mais leurs points faibles à eux sont très nombreux.

Optimistes

Nous ne savons pas si les gouvernements de l'Irak et de la République Arabe Unie demanderont à notre gouvernement d'accorder à leurs pays le soutien nécessaire. S'ils le font, dans la mesure du possible, nous satisferons leur demande. Peut-être pensez-vous que je n'exprime pas concrètement mon opinion, mais je vais vous citer un exemple précis : le peuple chinois ne peut pas oublier que les Américains sont à Taïwan (Formose), qu'ils soutiennent la clique de trahison de Tchang Kaï-Chek pour saboter l'intégrité et la souveraineté de notre territoire. A propos du Moyen-Orient, nous devons agir tout de suite.

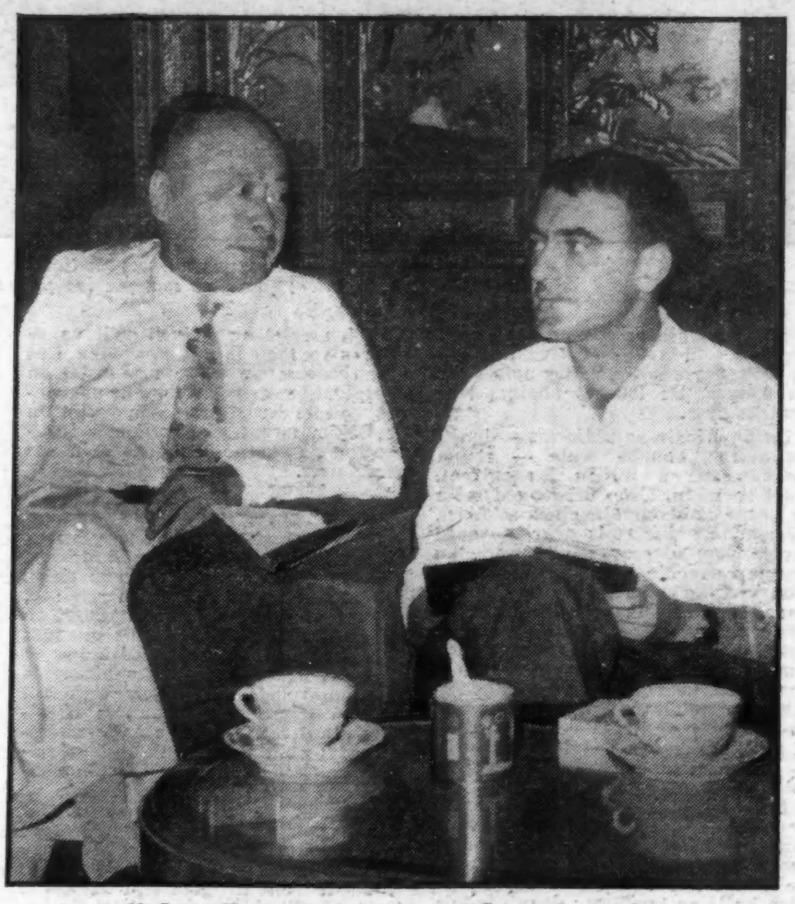
La paix mondiale ne sera assurée que si les Américains et les Anglais retirent leurs troupes. Les peuples épris de paix sont nombreux et forts. C'est pourquoi nous sommes optimistes. Mais nous devons être prêts à faire face à une situation très grave, à n'importe quelle situation. Nous allons avertir notre peuple que la situation est très dangereuse et que le conflit peut être étendu. Mais nous lui dirons aussi que la menace peut être conjurée si nous faisons des efforts adéquats. Ce serait une erreur politique de ne pas dire la vérité au peuple, de lui dissimuler la vraie situation. Etre pessimiste serait une faute. Mais être optimiste sans prendre de mesures efficaces serait également une faute, et tout à fait grave.

● **Quels sont les points faibles des Anglo-Américains ?**

M. Chen Yi. — Il y a actuellement trois catégories de pays dans le monde : les pays socialistes, les pays nationalistes et les pays capitalistes. Entre ces derniers et les seconds, il y a de nombreuses contradictions qui ne sont pas dues au communisme. Car ces pays nationalistes ne veulent pas mettre en application le communisme ou le socialisme. Ces pays veulent seulement le retrait des impérialistes. On ne peut pas résister à cette aspiration. Dans le monde occidental, les Etats-Unis et les Anglais veulent la guerre. Les autres pays, malgré leur système, sont épris de paix. Les impérialistes sont peu nombreux. C'est pourquoi la prétendue force des impérialistes n'est pas forte du tout. Ils ne peuvent pas gagner le soutien des peuples. Leur système ne durera pas très longtemps, la supériorité est de notre côté. Leur point faible le plus important est là : ils ne peuvent ni gagner le soutien des peuples de leurs propres pays, ni gagner la sympathie des peuples du monde entier. Et maintenant — folie la plus grave de toutes — ils mettent tous les peuples du Moyen-Orient en demeure de lutter contre eux. Les impérialistes anglais et américains sont incapables de reconnaître qu'il s'agit là d'une folie. Ils ont déjà reçu coup sur coup et restent pourtant incapables de prévoir leurs futurs échecs. La tragédie des impérialistes est due à cette façon de penser. Naturellement, je ne veux pas donner de conseils aux impérialistes. Il est vain de les conseiller : nos conseils sont pris par eux pour de la faiblesse.

L'autre point faible

L'autre point faible des impérialistes, c'est que leurs forces armées sont dispersées partout dans le monde. Leurs militaires savent bien qu'il s'agit là d'un point faible. La présence de leurs forces armées suscite toujours dans tous les pays une très vive opposition populaire. Nous, nous n'avons ni colonies, ni bases militaires, en dehors de notre territoire. Les volontaires chinois en Corée se sont déjà retirés. Nous ne menaçons personne et si nous manifestons, c'est pour assurer la paix.



M. Chen Yi en conversation avec Claude Lanzmann
Après une nuit blanche

Les raisons que donne le Président Eisenhower pour justifier son intervention armée au Liban sont très intéressantes. Il dit que depuis 1945, les partis communistes se sont emparés de la Tchécoslovaquie, de la Chine et du canal de Suez. Et il pense qu'ils vont maintenant, par les mêmes méthodes, s'emparer du Liban et de l'Irak. Ceci est vraiment très intéressant. Naturellement, le Président Eisenhower est un homme très en vue, mais il commet beaucoup d'erreurs de jugement. Les communistes chinois se sont emparés du continent chinois. Cela est très vrai. Mais, à part la Chine, il n'y a pas un seul pays communiste parmi les pays d'Asie et d'Afrique. Voilà un exemple d'erreur de jugement du Président Eisenhower (1).

De Gaulle

● **Que pensez-vous de l'attitude observée par le gouvernement français face aux événements du Moyen-Orient ?**

M. Chen Yi. — Jusqu'à présent, le gouvernement du général de Gaulle n'a pas pris de mesures concrètes au sujet du Moyen-Orient. C'est une attitude lucide. Je ne peux pas dire ce que fera demain le gouvernement du général de Gaulle, il s'agit là des affaires intérieures de la France. Je suis sûr, en tout cas, que les ouvriers, les paysans, les intellectuels et les bourgeois libéraux de votre pays peuvent pousser la France à se dégager de l'emprise anglo-américaine et à jouer un rôle positif sur le plan international. Le parti communiste français est le plus fort du monde occidental. Nous respectons beaucoup ce parti.

M. de Gaulle se trouve actuellement devant quatre sortes de difficultés qu'il aura du mal à surmonter :

1) La situation en Afrique du Nord lui lie les mains.

2) L'infiltration économique américaine dans l'économie française et le stationnement des troupes américaines sur votre territoire. Si M. de Gaulle veut régler cette question par voie de compromis, il ne le pourra pas.

3) Il sera très difficile à M. de Gaulle de réduire à néant les forces progressistes en France.

4) Il voudrait prendre part à l'intervention anglo-américaine, mais il ne le peut pas. C'est une difficulté de plus. M. Soustelle a dit à plusieurs reprises que la France est d'accord avec les Anglais et les Américains, qu'elle les soutient et qu'elle voudrait s'aligner à leurs côtés. Mais il sera très dur à la France de prendre cette décision. Elle est hésitante. Et les Américains et les Anglais ne veulent pas laisser la France intervenir en leur compagnie.

(1) Sauf erreur, le Viet-Nam et la Corée du Nord sont communistes. — (*N.D.L.R.*)

Le rôle de la France

Nous avons lu les « Mémoires » de M. de Gaulle. Il a exprimé l'opinion que l'U.R.S.S., pendant la deuxième guerre mondiale, a manifesté de la sympathie à la France et qu'au contraire, les Anglais et les Américains ont mis à profit la situation pour nuire à la France. Si, aujourd'hui, M. de Gaulle adopte une autre politique que celle des Américains et des Anglais, ce sera un bien pour la France et pour le monde entier. Le Japon, l'Inde et même l'Allemagne occidentale ne soutiennent pas l'agression actuelle au Moyen-Orient. Quelle va être l'attitude de M. de Gaulle ? Encore une fois, il s'agit des affaires intérieures de la France. Mais s'il intervient au Moyen-Orient, des troubles éclateront peut-être en France. Nous, nous n'avons pas de contact avec le général de Gaulle et son gouvernement, et nous sommes sans préjugés, bons ou mauvais, envers lui et son gouvernement. Je crois que M. de Gaulle ne se soumettra pas de tout cœur à la politique américaine, qu'il veut tenter de gagner un peu d'indépendance à l'égard des Américains.

Récemment, le gouvernement de Gaulle s'est donné des airs de vouloir reconnaître la République populaire de Chine. Mais il n'a pas pris de mesures concrètes. C'est pourquoi nous n'avons pas à exprimer notre opinion. S'il veut nous reconnaître, il doit d'abord chasser les diplomates de Tchang Kaï-Tchek. Aura-t-il l'audace de le faire ? On ne sait pas. S'il veut nous reconnaître sans les chasser, nous n'accepterons pas. C'est la même chose pour l'O.N.U. Tant que Tchang Kaï-Tchek ne sera pas chassé de l'O.N.U. et même si on nous propose d'y entrer, nous refuserons. Ceci n'empêche pas que nous développions les échanges amicaux, commerciaux et culturels avec la France. Nous respectons beaucoup le peuple français et nous admirons sa grande tradition révolutionnaire. Et nous pensons qu'il serait plus lucide de la part de la France de ne pas intervenir au Moyen-Orient...

[*Le point de vue exposé ici est discutable sur bien des points, mais il constitue un élément d'information indispensable pour comprendre et apprécier la situation actuelle. C'est à ce titre que nous le reproduisons.*]

(Copyright « L'Express ».)

PÉTROLE

Anatomie du « cartel »

● ***Au centre de la toile du Moyen-Orient, une énorme araignée : le cartel qui contrôle le pétrole dans le monde entier. Voici l'histoire du plus puissant lobby du monde.***

Le nouveau gouvernement républicain de Bagdad, dès sa prise du pouvoir, a promis solennellement de respecter les accords pétroliers en vigueur. Les pétroles irakiens ne seront pas nationalisés — pour le moment.

Pourquoi l'extrême prudence des Irakiens ? Pour le comprendre, et pour comprendre la partie gigantesque qui se joue actuellement au Moyen-Orient, il faut connaître l'organisation mondiale du commerce pétrolier :

Sur les 175 millions de tonnes de pétrole qui sont annuellement extraites au Moyen-Orient, 172,5 millions (soit plus de 98 %) sont contrôlées par un cartel international, à très forte prépondérance anglo-saxonne. La crainte des Anglo-Saxons n'est point que ce pétrole soit « perdu » pour l'Occident : il n'existe d'autre débouché pour lui que l'Europe et l'Amérique. Leur crainte est plutôt de voir soustraire au cartel mondial, dominé par sept grandes compagnies, une part assez élevée de la production pétrolière pour que son écoulement concurrentiel sur le marché fasse « sauter » les prix imposés par le cartel.

Ne parlez pas de la jeunesse avant d'avoir lu

LA NOUVELLE VAGUE
de FRANÇOISE GIROUD

Collection « L'Air du Temps », N.R.F.

La manière dont le cartel, à l'abri de toute concurrence, fixe les prix du pétrole a été révélée par la Commission anti-trust du Congrès américain, puis par la Commission économique pour l'Europe, en 1955.

Le calcul du prix

Dans tous les ports du golfe Persique ou de la Méditerranée orientale, le prix du baril de pétrole brut (1 baril = 1/7 de tonne environ) est actuellement de 2 dollars 12 *cents*. Pourquoi ce prix ? La réponse peut paraître surprenante : pour que le pétrole arabe, quel que soit son coût réel, parvienne dans les ports américains du golfe du Mexique au même prix que le pétrole texan. Le prix du pétrole texan étant actuellement de 3 dollars 24, et le prix de transport d'un baril de pétrole arabe de 1 dollar 12, le prix d'un baril livré par l'Aramco à Ras Taruna, par exemple, est établi à 3,24 — 1,12 = 2 dollars 12.

Or, quel est le coût de production réel du pétrole arabe ? Les fonctionnaires de l'Aramco et les spécialistes de la revue américaine « Fortune » estiment les frais d'extraction et d'acheminement d'un baril de pétrole à 30 à 40 *cents*, y compris la redevance de 22 *cents* par baril que verse l'Aramco au roi d'Arabie.

Le bénéfice brut réalisé sur chaque baril de pétrole, à l'embarquement dans le golfe Persique, est donc de 2 dollars 12-30 *cents*, soit 1 dollar 80 environ. La moitié de cette somme — qui représente un bénéfice de 600 % — soit 90 *cents* — est ristournée à titre de royalties au roi d'Arabie.

Pour une production annuelle de 350 millions de barils, l'Aramco réalise ainsi un bénéfice brut de 315 millions de dollars. Elle-même chiffre ses dépenses totales à 85 millions de dollars par an. Son bénéfice net s'établit ainsi à 230 millions de dollars (plus de 100 milliards de francs).

Les gisements de l'Aramco sont loin d'être les plus avantageux. Ceux de l'émirat de Koweit sont encore plus rentables. En outre, bordant la mer, ils ne nécessitent pas de grands pipelines. Cependant, même si l'on prend les profits déclarés par l'Aramco pour base de calcul, on obtient pour l'ensemble de l'extraction du Moyen-Orient un bénéfice net annuel de 805 millions de dollars — chiffre certainement en deçà de la vérité : la plupart des professionnels citent des bénéfices annuels supérieurs au milliard de dollars.

Une rentabilité exceptionnelle

Le niveau de ces bénéfices, assure le cartel, est justifié par les énormes investissements (5 milliards de dollars) qui seront nécessaires pour porter, d'ici 1965, la production du Moyen-Orient à 450 millions de tonnes annuelles.

Cependant, les investissements mondiaux dans les affaires de pétrole pour le monde entier sont actuellement de 63 milliards de dollars pour une production mondiale de 900 millions de tonnes. Le Moyen-Orient, qui fournit près du cinquième de la production mondiale, ne figure que pour un vingtième (pour 3 milliards) dans les investissements mondiaux (1). Autrement dit, *chaque dollar investi au Moyen-Orient est quatre fois plus productif que dans l'ensemble du monde.*

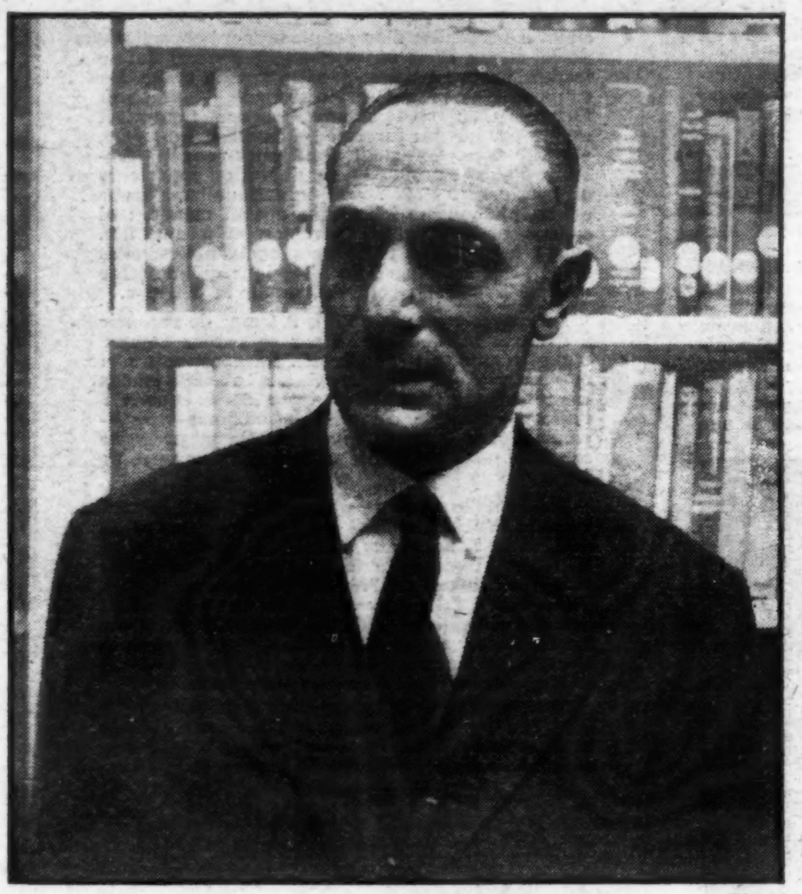
Cette rentabilité exceptionnelle s'explique par la qualité et l'étendue des gisements arabes. Ils recèlent 70 % des réserves mondiales connues (2). 1.500 puits seulement extraient annuellement 1 % à peine de ces réserves, ce qui constitue le taux d'extraction le plus lent du monde. Aux Etats-Unis, en comparaison, 56.000 puits sont forés chaque année, et le taux d'extraction y est de 7 %. Chaque mètre de forage met à jour, au Moyen-Orient, 40.000 barils de gisements, contre 30 barils seulement aux Etats-Unis (1). Le coût de la prospection est donc des milliers de fois plus faible au Moyen-Orient qu'en Amérique. Et pourtant, le bénéfice réalisé (et que le cartel justifie au nom des frais de prospection et d'extraction) est de 81 *cents* aux Etats-Unis, contre 90 *cents* par baril au Moyen-Orient.

Une armure sans défaut

La Commission économique pour l'Europe a estimé à 3,5 milliards de dollars les bénéfices nets réalisés par le cartel, de 1945 à 54, sur le brut du Moyen-Orient. Sur la base de l'extraction actuelle, ces bénéfices seraient de 8 milliards de dollars pour la période 1955 à 64. En investissant 5 milliards pour porter la production à 450 millions de tonnes, le cartel pourrait prévoir, dans les conditions actuelles, un bénéfice net de 2.835 millions de dollars par an.

La montée vertigineuse des bénéfices n'atteindra probablement pas ce niveau. Le cartel devra lâcher du lest, apaiser les gouvernements arabes en leur ristournant 75 % et plus des bénéfices (ce que fait déjà l'Italie) au lieu des 50 % actuels. Les moyens de pression des gouvernements arabes, toutefois, sont encore réduits et l'armure du cartel sans défaut.

La masse impressionnante des profits sur le brut n'est en effet que l'aspect abstrait de la puissance du cartel. Sur l'assise financière que lui assure le monopole de l'extraction, le cartel a édifié son gigantesque empire visible : le monopole de la commercialisation du pétrole en Europe.



(Match)

M. Enrico Mattei
L'Italie, hors du cartel

Cet empire est fait de flottes pétrolières, de raffineries, de camions-citernes et de stations-service aux couleurs vives, dont l'exploitation vient ajouter aux bénéfices sur le brut. Le seul transport maritime peut rapporter 250 % de bénéfices en période de haute conjoncture. Quant aux stations-service, l'expérience faite en Suisse par la « Migrol » de Duttweiler est éloquente : elle vendait le litre d'essence 10 centimes (10 francs français) moins cher que les pompistes du cartel, qui finirent par baisser leurs prix de 9 centimes par litre.

Le monopole

Le monopole de l'extraction permet au cartel de conserver le monopole de la commercialisation. La démonstration en fut faite en 1952, lorsque le gouvernement Mossadegh, après la nationalisation des pétroles iraniens, tenta de vendre sa production hors cartel. Aucun armateur (à l'exception d'un Suisse, disposant d'un minuscule navire qui fut aussitôt arraisonné) n'osa prendre en charge le brut de la National Iranian Oil Company (N.I.O.C.). Les armateurs indépendants, en effet, ont la plupart de leurs navires sous contrat avec le cartel et tout acte de « piraterie pétrolière » risquerait de provoquer leur boycott par les grandes compagnies.

Onassis en fit l'expérience en 1953. Ibn Séoud tentait alors de se libérer de l'étreinte de l'Aramco en acquérant sa propre flotte pétrolière. Onassis s'offrit à lui louer des navires. Mais l'accord signé à cet effet ne fut jamais exécuté : sous la pression du cartel, Onassis dut battre en retraite.

Il en irait de même si un Etat ou un capitaliste entreprenant entendait construire ses propres raffineries. Le Suisse Duttweiler vient, ce mois-ci, d'en faire l'expérience. Pour vendre en Allemagne, encouragé par le gouvernement, du pétrole hors cartel à 10 francs le litre au-dessous du prix courant, il projetait de construire une raffinerie à Emden. Un prêt d'Etat de 11 millions de marks lui avait été promis. Toutefois, le cartel intervint auprès du gouvernement de Bonn :

> « *Si vous faites construire cette raffinerie*, dit-il en substance, *nous abaissons le prix du fuel : vos charbonnages en subiront le contre coup. Si, en revanche, vous renoncez à la raffinerie d'Emden, nous augmentons le prix du fuel : votre charbon se vendra mieux.* »

Le gouvernement de Bonn accepta le marché ; il refusa à Duttweiler le prêt promis.

La mésaventure de la petite raffinerie d'Emden se répéterait sur une échelle beaucoup plus grande si un entrepreneur important entendait raffiner hors cartel. Tributaire du brut et des flottes du cartel, il se verrait d'abord couper ses approvisionnements en pétrole. S'il en obtenait par des chemins détournés, il serait promptement acculé à la faillite. En raison des bénéfices réalisés sur le brut, le cartel peut en effet appliquer des marges de raffinage très faibles, voire raffiner à perte. Aucun raffineur indépendant ne peut concurrencer le cartel *tant qu'il ne dispose pas d'importantes sources de pétrole et de navires hors cartel.*

L'expérience Mattei

Le cercle est donc complet : le cartel reste maître absolu de la commercialisation du pétrole parce qu'il détient le monopole de l'extraction et dicte dans le monde entier le prix du brut. Inversement, le cartel reste maître absolu de l'extraction, parce qu'il détient, en Europe au moins, le monopole de la commercialisation, et peut boycotter les producteurs, transporteurs maritimes et raffineurs hors cartel.

Il ne suffirait donc pas à l'Irak, ou à tout autre pays arabe, de nationaliser son pétrole pour en tirer des revenus supérieurs tout en le vendant au-dessous du prix mondial. Cela ne deviendra possible que lorsqu'il existera, au Moyen-Orient et en Europe, des raffineries et des transporteurs maritimes indépendants. Le jour n'en est pas encore proche. Mais il arrivera fatalement. Un premier capitaliste indépendant (au service, il est vrai, de l'Etat italien) a déjà osé porter la guerre dans la chasse gardée du cartel : il s'agit d'Enrico Mattei, directeur de l'E.N.I. Après avoir donné à l'Italie les plus importantes raffineries et flotte pétrolière hors cartel d'Europe, il vient de s'assurer en Iran l'exploitation d'un des meilleurs gisements du Moyen-Orient.

D'autres ne manqueraient pas de suivre l'exemple de Mattei si le nationalisme arabe leur offrait la possibilité de soustraire des gisements au contrôle du cartel. L'Irak ne peut pas encore prendre ce risque ; mais il pourra être couru si le nationalisme panarabe l'emporte à Koweit, dont la moitié des habitants sont Syriens ou Egyptiens.

L'avenir de Koweit

Ce coin de désert, contigu à l'Irak, possède le plus grand gisement continu du monde ; la Grande-Bretagne doit à Koweit plusieurs années de royalties (environ 1.000 milliards de francs). Grâce à ces réserves financières, la nation qui s'incorporera Koweit (sera-ce l'Irak, l'Arabie séoudite ou la R.A.U. ?) pourra s'exposer avec une tranquille résolution au boycott du cartel ; elle finirait par le briser à coup sûr.

Tel est l'enjeu profond de la lutte actuelle au Moyen-Orient. C'est à Koweit surtout que les Britanniques pensaient en précipitant leur intervention militaire ; c'est à l'Arabie séoudite et à Koweit également que les Américains pensaient surtout en décidant leur coup d'arrêt au Liban. Car la fortune de l'Etat britannique est liée à celle du cartel (dont il est un grand actionnaire) et l'influence de celui-ci sur la politique américaine est déjà traditionnelle.

A longue échéance, pourtant, le cartel est perdant ; les fonctionnaires de l'Aramco le reconnaissent eux-mêmes, dans leurs conversations privées. Quelles conséquences aura sa défaite pour l'Europe ? Nullement catastrophiques, assurent les milieux éclairés de la City et des économistes « européens ». L'Europe restera nécessairement le meilleur débouché du pétrole arabe. Economiquement, elle pourrait même gagner au change : la défaite du cartel rétablirait la concurrence sur le marché pétrolier et le prix du brut tendrait à baisser. Mais même si les nations arabes maintenaient le prix du pétrole à 2 dollars 12, il serait encore pour l'Europe continentale moins onéreux qu'aujourd'hui : ce pétrole nationalisé cesserait en effet d'être payable en dollars ou en sterling, comme il l'est actuellement; il pourrait être importé contre n'importe quelle monnaie, sur la base d'accords commerciaux normaux. Les intérêts du cartel mondial, affirmait en 1955 déjà le rapport du Conseil économique pour l'Europe, ne se confondent pas avec celui de l'économie européenne ; ils lui sont directement contraires.

MICHEL BOSQUET.

(1) Chiffres fournis par la Standard Oil à « Fortune ».

(2) 33 milliards de tonnes sur un total mondial de 44 milliards, d'après le rapport Wallace Pratt, de la Esso, à la Commission américaine de l'énergie atomique.

LE CONFIDENT DE

En route pour Le Caire, notre collaborateur Jean Daniel a passé quelques jours à Rome où il a eu la possibilité de s'entretenir avec l'ambassadeur de la République Arabe Unie en Italie, M. Saroit Okacha, qui est le plus ancien et le plus intime compagnon du président Nasser.

Officier de cavalerie, le colonel Saroit Okacha combattit aux côtés du colonel Nasser en Palestine dans la boucle de Fallouga. C'est au domicile du colonel Okacha — son confident — que le colonel Nasser prit, le 22 juillet 1952, la décision de déclencher le lendemain la révolution égyptienne. Les deux hommes venaient d'apprendre que leur arrestation avait été ordonnée.

Jean Daniel a posé à l'ambassadeur égyptien, qui joue actuellement à Rome un rôle-clé entre l'Occident et les pays arabes, les questions directes qui ont permis à son interlocuteur d'expliquer clairement — avec les précautions requises par ses fonctions diplomatiques — le point de vue des pays arabes sur la crise actuelle.

Voici le texte de cet entretien :

Jean Daniel : Nous allons peut-être vers un conflit mondial. Les Occidentaux entendent défendre coûte que coûte leurs intérêts pétroliers et ils ne croient pas pouvoir s'entendre avec un Moyen-Orient gagné par le nassérisme. Ont-ils tort ?

M. Okacha : Il est regrettable, sinon malheureux, qu'on en soit à parler, résignés, d'un conflit mondial. La Charte des Nations Unies prévoit plus d'un recours permettant la solution pacifique des différends.

Quant aux intérêts pétroliers de l'Occident, il ne s'agit que d'assurer l'écoulement du pétrole, paisiblement, vers ses pays importateurs. Les Arabes ont avec ces derniers l'intérêt commun de ne pas voir interrompe l'exploitation ou le transport de cette matière première précieuse pour tous. D'ici à conclure qu'il faille occuper les pays arabes ou y installer des gouvernements fantoches, vous conviendrez que ce n'est pas là une

M. Saroit Okacha
« Que le centre s'appelle Le Caire n'y change rien. »

solution idéale pour assurer la protection des intérêts des pays importateurs de pétrole. Je dirais même que c'est là un bon moyen pour susciter la menace qu'on essaye justement d'éviter. Menacer, intervenir, occuper est absurde en ce moment où la vulnérabilité des objectifs militaires et industriels n'est plus à établir. L'ère des fusées devrait logiquement mettre un point final à une conception aussi périmée.

Pour le moment rien n'indique qu'une menace arabe pèse sur le pétrole du Moyen-Orient. Le gouvernement républicain de l'Irak vient de le proclamer.

Mais nous sommes en droit de soupçonner que ce n'est bien là qu'un prétexte, par lequel certaines puissances occidentales essaient d'entretenir leurs illusions, recherchant par des méthodes périmées à se cramponner à un passé révolu.

C'est là où réside l'erreur fondamentale par laquelle toute politique future avec le monde arabe se trouve viciée. Le Moyen-Orient arabe veut avant tout être et demeurer arabe ; il veut être uni, indépendant et respecté. Ce que vous appelez *« nassérisme »* n'est autre qu'une prise de conscience, un réveil, une renaissance. Pourquoi ce qui fut admissible pour tous ne le serait-il pas aussi bien pour nous ? Le nationalisme arabe est pur de toute altération étrangère, il émane des couches profondes d'un peuple prenant conscience de lui-même. C'est un phénomène général qui se traduit un peu partout dans le monde arabe. En supposant — ce qui serait absurde — qu'il soit l'œuvre d'un seul homme, encore faudrait-il savoir par quelles forces cet homme a, lui-même, été influencé. Comment appelleriez-vous les facteurs d'émancipation et de libération antérieurs au président Nasser ? Non, le nationalisme arabe est un phénomène historique que ni menaces ni canons ne réussiront à freiner ou à anéantir. Quant à certaines puissances occidentales, elles n'ont prêté à cette vérité historique qu'une seule marque d'intérêt : celle de vouloir la détruire.

Ne croyez-vous pas qu'il soit temps de recourir à d'autres méthodes ? Ne pas se rendre compte d'une réalité est dangereux. La reconnaître et continuer d'agir comme si elle n'avait jamais existé est une faute. Il est futile de se heurter à l'histoire. Il n'y a d'autre solution pour vous — comme pour nous — que d'établir sa politique sur la base d'une réalité qui ne s'effacera pas de sitôt.

Pourtant les facteurs d'entente existent et sont valables. Mais l'Occident les rejette car ils ont un seul tort, à ses yeux, c'est qu'ils impliquent la reconnaissance de la dignité de l'Arabe, en tant que citoyen de l'humanité. On voulait bien de lui tant qu'il était vassalisé ou asservi, n'ayant que des obligations et des résignations ; mais dès qu'il prétend à l'égalité et au libéralisme que la civilisation occidentale prône comme le credo universel, on l'affuble de tous les défauts.

Nous avons tendu la main, on nous a toujours ignorés ; car s'entendre, pour l'Occident, signifie trop souvent imposer. Pour nous, s'entendre, c'est vivre dans la dignité et le respect.

« Même sans Nasser le phénomène se serait produit »

Jean Daniel : L'unité arabe paraît être le prétexte d'un expansionnisme que vos adversaires rapprochent de l'hitlérisme et du stalinisme. Le chantage aux Occidentaux et la subversion dans tous les pays du Moyen-Orient sont vos deux armes.

M. Okacha : Traduire ainsi des manifestations simultanées qui sont communes à tout le monde arabe, c'est être très loin de la vérité. Elles se caractérisent d'abord par une tendance à la libération, ensuite par une tendance au rapprochement spontané vers les autres peuples arabes. Ce n'est nullement de l'expansionnisme qui, lui, serait une progression d'une partie vers le tout, un mouvement parti d'un centre vers une périphérie. Or tel n'est pas le cas. Nous assistons plutôt au phénomène inverse. Ce sont des groupes situés sur la périphérie qui se tournent vers l'intérieur d'un monde auquel ils appartiennent, qui, en cherchant à se grouper, progressent vers un point commun, un centre d'attraction. Que ce centre s'appelle Le Caire n'y change rien, n'y ajoute rien. Il aurait pu être ailleurs, le phénomène se serait produit. C'est là l'aboutissement historique, naturel de l'évolution de la nation arabe.

Notre nationalisme est essentiellement arabe. Il n'est ni un instrument dans les mains des uns, ni un défi lancé aux autres. Aussi n'a-t-il pas besoin d'avoir recours à la subversion ni au chantage. C'est, je le répète, un mouvement de libération doublé d'une tendance à l'unification qui s'achemine vers son aboutissement sous la poussée de facteurs historiques et naturels. C'est un phénomène réel et non artificiel. Rien, ni personne, ne l'arrêtera ou ne le fera dévier mais il atteindra son plein développement comme il en fut auparavant en Italie, par exemple.

Quant au chantage dont vous parlez, nous préférons évoquer un terme utilisé universell[ement :] le financement.

Nous sommes un pays neuf, que ten[te les] investissements. La Suisse, qui est le pays [...] par excellence, a été le premier à nous [...] L'Italie, ce pays ami, nous a consenti des [...] tions de céréales à termes. L'Allemagne f[...] nous a accordé tout dernièrement un cr[édit im]portant. Il y a actuellement au Caire, [comme] vous le savez, une délégation japona[ise qui] étudie un plan de financement de nos [projets] industriels et civils.

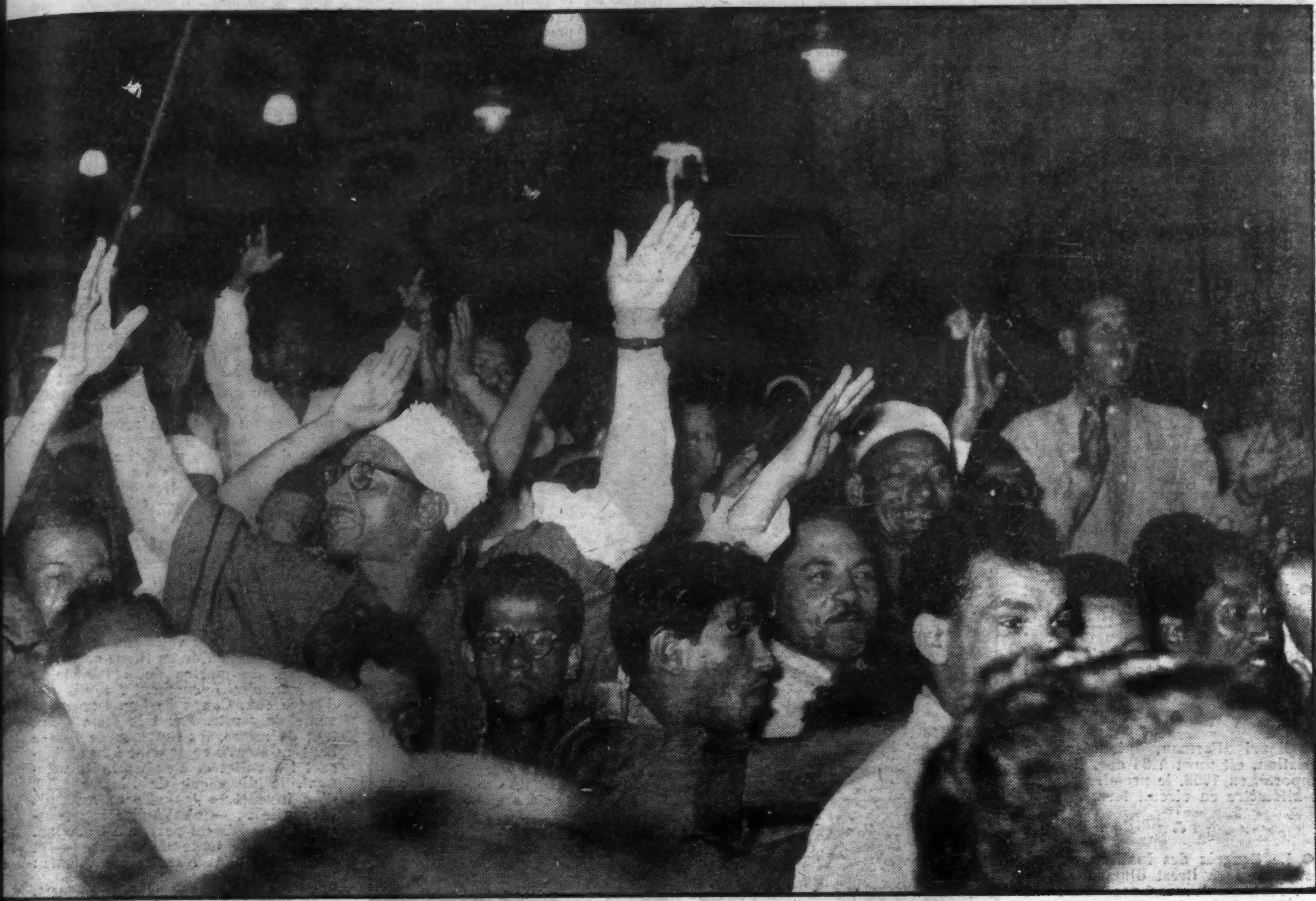
Dois-je vous rappeler que les premiers [...] pour la réalisation de notre grand barrag[e d'Assouan] El Ali ont eu lieu avec les techniciens f[...] que la maquette admirable de ce proje[t fut] réalisée grâce aux techniciens de Gr[...] Savez-vous qu'en 1955 une délégation com[...] les représentants des grandes banques fr[...] se rendit en Egypte pour étudier sur pl[ace les] bases positives de financement de ce pro[jet ...] 1955 notre pays a envoyé dans le mon[de ...] délégations économiques, dont trois en [...] occidentale, une en Asie et une en Russie [...] aujourd'hui vous apprenez que tel ou te[l ...] nous accorde un crédit quelconque, pour[quoi ne] pas penser simplement que cela est le f[ruit de] notre travail, au lieu de l'attribuer aussi [...]tivement à un « chantage » ? Quel « cha[ntage] concevez-vous que l'Egypte puisse exerce[r sur le] Japon, la Suisse, l'Italie ou l'Allemagne fé[dérale ?]

Croyez-vous que cela nous ait été facile [de nous] relever économiquement, avec les caisses [vidées] par les folies antérieures à 1952, avec le [déficit] dramatique de notre balance commerciale [et sur]tout avec l'expectative narquoise des Occid[entaux] qui nous guettaient cyniquement, qui no[us ont] laissés nous débattre dans nos crises fina[ncières,] qui nous ont fermé toutes les portes, avec [l'espoir] de nous avoir à bon prix.

Comment appelleriez-vous les appels d[e ...] de la France après la Libération ? Les voy[ages de] ses gouvernants en Russie ? Quel nom don[nez-]vous au dernier voyage de M. Monnet e[n Amé]rique ? A l'emprunt allemand ? Pourtant l[a ...] ne manque pas de capitaux, tant à l'i[ntérieur] qu'ailleurs. Comment avez-vous réalisé vo[s] barrages ? Qu'est-ce que le plan Marshal[l ?]

Jean Daniel : Comment concevez-v[ous la] responsabilité dans l'affaire irakienne [et liba]naise ? Des Syriens étaient présents [...] deux pays, a-t-on dit ?

...ASSER NOUS PARLE



UNE MANIFESTATION AU CAIRE
« La nation arabe tout entière. »

(Mario Garrubba.)

M. OKACHA : Nous voilà bien vite accusés et condamnés. Je vous ai déjà exposé dans mes réponses précédentes la nature et l'étendue du nationalisme arabe. Ce qui a eu lieu en Irak et au Liban a ceci de commun, que c'est un phénomène d'origine et d'expression internes. C'est aussi une révolte contre l'oppression. Ni Libanais ni Irakiens n'avaient besoin d'inspiration. Tout au plus notre exemple a-t-il stimulé des esprits déjà conscients des nécessités de leur peuple.

« Les gouvernants fantoches ne servent à rien »

J'aimerais ajouter ici que l'Occident (je devrais plutôt dire certaines puissances occidentales) n'a pas encore réalisé le fait que le nationalisme arabe est un nationalisme de masse. Il en résulte que certains individus auxquels la politique de ces puissances avait accoutumé de prêter une autorité ou une influence particulières sur les événements dans certains pays arabes ont vu leur importance dévaluée dans une large mesure.

Dans ce sens, j'oserais dire que ces puissances occidentales poursuivaient dans le Moyen-Orient une politique d'inspiration et d'expression féodales. X, Y ou Z se voyaient investis d'une autorité qui ne pouvait s'exercer, en dehors de leurs bureaux, que sous la protection des baïonnettes. Ces individus, ces gouvernants fantoches, ces agents d'exécution, ces Quislings ne représentent en aucune façon leur peuple. Ils représentent, pour mieux dire, des intérêts étrangers à ceux de leur peuple. Loin de servir les intérêts de leurs amis ou de leurs protecteurs occidentaux, ils ne peuvent que les induire en erreur. Par là, aussi paradoxal que cela puisse paraître, ils ont été et sont les facteurs d'une érosion rapide des bases de toute politique occidentale dans le Moyen-Orient. Il n'y a plus de place pour eux dans un monde auquel ils ont fini par devenir étrangers.

Jean Daniel : Le nouveau voyage du président Nasser à Moscou va-t-il se traduire par un renforcement des liens entre la R.A.U. et l'Union Soviétique ? N'en avez-vous pas peur vous-même ? Que pensez-vous du communisme comme solution politique intérieure ?

M. OKACHA : Le président Nasser a depuis longtemps défini et proclamé clairement sa politique. Au cours de son premier voyage à Moscou, il a non seulement exprimé sa gratitude à un peuple qui nous avait positivement assistés dans des circonstances particulièrement graves de notre existence, mais il a affirmé, une fois de plus, *urbi et orbi*, l'essence même de sa politique. Il y a quelques jours, à son retour d'une visite-éclair à Moscou, il proclamait, encore une fois, sa volonté de ne pas se départir de cette même politique : le neutralisme positif, qui n'est rien d'autre qu'une émanation de la volonté unanime de la nation arabe, l'expression de son désir de se réaliser elle-même, de n'être d'abord qu'elle-même, de vivre chez elle en paix, en harmonie avec tout le monde. Le président Nasser a derrière lui, autour de lui, la nation arabe entière dans cette aspiration légitime.

Nous sommes convaincus qu'ainsi nous sauvegardons nos droits, assurons notre avenir sans — en rien — léser les droits légitimes des autres. Notre président a tendu la main à tous, en commençant par l'Occident. Il a offert son amitié à qui voulait être notre ami. Il a aussi affirmé notre refus de céder à la menace. Car ni lui ni nous ne craignons de défendre nos droits s'ils étaient attaqués.

Notre neutralisme menacé ne sollicite aucune aide extérieure, il accepte l'assistance qui nous est offerte pour faire face au péril.

L'Occident — certain Occident — n'a trop souvent offert que son antagonisme, son inimitié et la perspective d'une vassalisation déguisée. Notre refus a été, en quelque sorte, qualifié d'insubordination et traité comme tel.

Vous soulevez, enfin, des points de politique intérieure. Je préfère tout de suite vous dire que nous ne sommes sensibles qu'à une seule idéologie : la nôtre. Celle qui émane de notre longue histoire, celle qui répond à nos propres besoins.

Le régime intérieur chez nous, comme chez tous les autres, est fonction de nos propres conditions intérieures et de notre volonté. Chaque peuple adopte chez lui le régime qui répond le mieux à ses propres intérêts et convient à son caractère.

« Une solution simple : le droit à l'autodétermination »

Jean Daniel : Il paraît à certains qu'en Afrique du Nord, où la France se débat avec de grands problèmes, vous pratiquez la politique du pire. Vous alimentez, selon les Marocains, l'opposition à l'Istiqlal ; vous soutenez Ben Youssef, selon les Tunisiens. Enfin, au F.L.N. on vous accuse d'avoir choisi Lamine Debaghine, c'est-à-dire celui qui passe pour le plus extrémiste : n'est-ce pas une façon de récuser tous les rapports avec l'Occident commencés par l'Afrique du Nord et la France ?

M. OKACHA : Les événements d'Afrique du Nord suscitent évidemment tout notre intérêt et la lutte de nos frères en Algérie ne pouvait nous laisser indifférents. Nous leur souhaitons de faire aboutir au plus tôt leurs aspirations légitimes. Nous n'avons aucune préférence pour tel ou tel de ces patriotes, qui luttent tous pour une cause si noble. Ils seront libres de concevoir l'avenir de leur patrie et ils sont assez conscients par eux-mêmes des chemins qu'ils auront à suivre.

Nous ne saurions assez exhorter la France à trouver au plus tôt la solution si simple et si légitime de la reconnaissance de leur droit à l'autodétermination. Dès que vous aurez reconnu ce droit, nous ne nous soucierons pas de la volonté des Algériens, musulmans ou non, de se rattacher à la France, au Maghreb ou aux nations arabes du Moyen-Orient.

(*Copyright* « L'Express ».)

[*Le point de vue exposé ici est discutable sur bien des points, mais il constitue un élément d'information indispensable pour comprendre et apprécier la situation actuelle. C'est à ce titre que nous le reproduisons.*]

LA SEMAINE

Voici quelques événements de l'actualité de la semaine qui vous ont peut-être échappé si vous êtes en vacances.

● **La pile atomique G2 est entrée en fonctionnement à Marcoule.**

Sa puissance est environ quatre fois plus importante que celle de G1 déjà en service. Sa production prévue pour fin 1958 : 40 kg. de plutonium par an et 30.000 à 35.000 kilowatts d'électricité.

⁂

● La France a été éliminée de la Coupe Davis par l'Angleterre à Manchester. Darmon, Remy et Molinari n'ont pas même remporté un seul match.

⁂

● Charly Gaul a gagné le Tour de France cycliste. Si l'on ne tient pas compte des minutes de bonification accordées aux vainqueurs d'étapes, il a mis onze secondes de moins que Geminiani pour accomplir les 4.319 km. 500 du parcours. Pour arriver à ce résultat il est resté 117 heures 3 minutes 5 secondes sur sa bicyclette.

⁂

● La terre a tremblé, dimanche soir, dans le centre ouest de la France. La secousse la plus forte a été enregistrée à La Rochelle où les immeubles ont été fortement ébranlés.

⁂

● La skieuse Marysette Agnel s'est tuée avec son mari, guide à Chamonix, et un prêtre, en escaladant l'éperon de la Brenva (versant italien du Mont Blanc en quatre jours et porté à neuf survenu dans le massif du mont Blanc).

⁂

● Henri Farman, pionnier de l'aviation, est mort à 84 ans. Il avait remporté, en 1908, le premier record du kilomètre en circuit fermé.

⁂

● Le Congrès des Instituteurs qui s'est terminé à Brest dimanche dernier, réclame des vacances d'été du 1er juillet au 15 septembre, des classes de 25 élèves maximum et des vacances de printemps à date fixe, pour remplacer les vacances de Pâques.

⁂

● Grâce à une production de 14 millions de tonnes d'acier en 1957, la France se place au cinquième rang des producteurs sidérurgiques mondiaux.

Production prévue pour 1961 : 18,5 millions de tonnes.

RADIO

Un statut qui peut être une politique

● ***Sur les dix-neuf projets de statut déjà rédigés pour la Radio-Télévision française, il n'en reste que deux « en piste ». Le choix sera significatif.***

En arrivant au ministère de l'Information, M. Soustelle a trouvé dans les dossiers deux projets de statut de la R.T.F. : le projet Jaquet et le projet Soulié.

Le premier, élaboré il y a deux ans par M. Jaquet, consacre l'état de fait actuel de la Radio-Télévision : il la place sous la dépendance étroite du gouvernement, et prévoit la création d'un conseil d'administration comprenant 22 membres, sur lesquels 12 représenteraient les pouvoirs publics. A ce conseil et à son président, nommés par décrets, sont attribués de vagues pouvoirs de contrôle. Mais la gestion effective de l'organisme reste confiée au directeur général, haut fonctionnaire nommé par le ministre et chargé de diriger l'ensemble des services.

Le gouvernement, stipule le texte, s'arroge le droit de contrôler toutes les informations, d'obliger la R.T.F. à diffuser telle nouvelle, de lui interdire d'en diffuser telle autre, sans que le public soit informé de ces interventions de l'Etat.

Le deuxième projet de statut, celui de M. Soulié, revu par M. Claparède, prend pour base le texte de M. Jaquet, mais il le modifie si radicalement qu'il en transforme la nature même :

— La gestion de l'établissement est confiée à un conseil d'administration de 15 membres, dont cinq seulement représentent l'Etat, cinq les usagers, trois le personnel de la R.T.F., un les industries radio-électriques, et un les sociétés d'auteurs. Le président, à qui sont confiés tous les pouvoirs de direction et de gestion, est élu par le conseil à la majorité des deux tiers. Le directeur général, nommé par décret, est placé sous son contrôle. Le président peut lui déléguer certains pouvoirs, mais sous son entière responsabilité et celle du conseil d'administration. Relevé de ses fonctions par simple décret ministériel dans le statut Jaquet, le président ne peut être licencié que par un vote du conseil d'administration à la majorité simple dans le deuxième projet.

Quand l'Etat intervient

« La R.T.F. a pour mission d'assurer la diffusion d'une information objective et impartiale aussi complète que possible »

prévoit le statut Soulié-Claparède. Pour surveiller constamment le respect de ce principe, il crée un « Comité de contrôle des émissions d'information » chargé de veiller notamment

« à la répartition entre les différentes tendances de l'opinion des citations de presse, retransmissions de manifestations, discussions, tribunes libres, etc. »

Ce comité de contrôle comprendrait six membres : le président du conseil supérieur de l'agence France-Presse, trois personnalités choisies, soit dans les organismes contrôlant les activités de l'Etat (Cour des Comptes, Conseil d'Etat, etc.), soit parmi les écrivains et les membres de l'Institut ; enfin deux journalistes professionnels désignés par leurs syndicats.

Le gouvernement s'arroge également un droit de tutelle, mais dans des conditions telles que l'auditeur ne peut être trompé :

1. La R.T.F. peut être requise par le ministre de diffuser n'importe quelle communication. Mais elle a la faculté d'annoncer publiquement cette réquisition ;

2. Le ministre peut interdire une information ou une émission, mais la R.T.F. a le droit de rendre publique cette interdiction dans un délai ne pouvant excéder un mois.

M. Soustelle, à qui ont été confiées toutes les responsabilités de l'Information, est donc placé devant un choix : le projet de statut qu'il légalisera éclairera tout le monde sur l'orientation et le libéralisme du gouvernement.

« Qu'il s'agisse de faire acheter le savon ou d'obtenir le bulletin de vote, il n'y a pas une technique psychologique qui ne soit à base de mépris de l'acheteur ou du votant. (...) Nous proclamons d'abord valeurs non pas l'inconscient mais la conscience ; non pas le bourrage de crâne mais la vérité. »

Ainsi parlait André Malraux, le 5 mars 1948, au nom du R.P.F.

(A.P.)

HENRI FARMAN
Un kilomètre en aéroplane.

(A.P.)

CHARLY GAUL
4.319 km 500 à bicyclette.

VOYAGES

L'île du bout du monde

● ***A propos de l'île de Pâques, la terre la plus mystérieuse du monde, conflit entre l'homme du « Kon-Tiki » et un ethnographe allemand.***

Le livre d'un explorateur norvégien qui se consacre à l'archéologie, Thor Heyerdahl (1) et les travaux d'un Allemand ex-officier du chiffre devenu ethnographe, Thomas Barthel (2) viennent de renouveler une querelle qui dure depuis la découverte, il y a deux siècles et demi, de l'île par excellence : l'île de Pâques, qui passa longtemps pour un continent légendaire, la « Terra Incognita » de l'océan Austral.

A l'origine de ce mythe aussi vivace que, chez les baleiniers, celui de Moby Dick, le cachalot blanc, une négligence inouïe : perdu en plein milieu de l'immense désert marin qui sépare les dernières îles des archipels polynésiens des côtes de l'Amérique latine, le flibustier Edward Davis, aperçoit en 1687, le profil d'une terre dans la brume. L'idée ne lui vient même pas d'aborder. Mais quelques mots notés sur son livre de bord vont obliger les cartographes à tracer sur l'Océan une tache mal définie et à lui donner un nom : la « Terre de Davis ».

Toutes voiles dehors, trente-cinq ans après, « l'Aréna », battant pavillon hollandais, capitaine Roggeveen, suit la même route que celle du flibustier britannique. En ordonnant de jeter l'ancre devant un îlot volcanique inconnu — quelques kilomètres carrés de pierre ponce — le capitaine n'a nullement conscience d'avoir atteint cette « Terre de Davis » dont la présence hypothétique inquiétera longtemps encore les Espagnols, soucieux d'assurer les « arrières » de leurs possessions américaines.

Roggeveen s'étonne cependant : l'île battue par les vents et sur laquelle aucun arbre ne pousse est habitée. Mieux encore, face à la mer se dressent de gigantesques bustes de pierre. Visages surmontés de curieux « hauts-de-forme » et marqués d'un même sourire énigmatique, un peu méprisant. Il y en a des dizaines ainsi. Le plus petit mesure 3 mètres 50. Le plus grand — 10 mètres, 7 mètres 80 de circonférence, 20 tonnes — est coiffé d'un cylindre de 1 m. 80.

Tirez, c'est le moment

Les indigènes se montrent cordiaux, curieux, chapardeurs. Pas du tout « sauvages craintifs ». Trop familiers pour tout dire.

Danses, cris, grimaces, femmes offertes et chapeaux volés aux étrangers. Toute la population en liesse accueille, à terre, les marins de « l'Aréna ». « *Tirez, c'est le moment !* », dit l'un d'entre eux. Coups de feu. Une quinzaine de morts. Pas très fiers d'eux tout de même, les hommes de l'autre bout du monde remontent à bord, hissent les voiles et s'en vont. Ils viennent, le dimanche de Pâques 1722, d' « inventer » la « Terra Australis Incognita », — c'est-à-dire la minuscule île de Pâques perdue à 2.000 km. minimum de toute autre terre — et de baptiser dans le sang ses habitants : les Pascuans.

Puis un jour sombre dont on célébrera, l'an prochain, le centenaire : le 12 décembre 1859, des hommes armés débarquent de deux goélettes péruviennes, rabattent à coups de fusil le gibier humain de l'île, ligotent les hommes valides et les fourrent pêle-mêle dans leurs cales. Un millier de déportés sont dirigés vers le Chili pour y exploiter les gisements de guano. 90 % d'entre eux meurent à la tâche en quelques mois.

Des tablettes qui parlent

La France et l'Angleterre frètent un bateau pour ramener chez eux une quinzaine de survivants. Encore ces derniers sont-ils atteints de la petite vérole qu'ils communiquent aux femmes, aux vieillards et aux enfants demeurés sur l'île.

Les femmes seront fécondées, au hasard de rares escales, par des marins de toute provenance. A part leur langue, un dialecte polynésien très proche du maori, les Néo-Pascuans, convertis au catholicisme par un ouvrier mécanicien français, le frère Eyraud, exilé au Chili, n'ont bientôt plus rien de commun avec leurs lointains ancêtres dont ils sont presque aussi ignorants que les Marseillais d'aujourd'hui peuvent l'être des Grecs qui, pourtant, fondèrent leur ville.

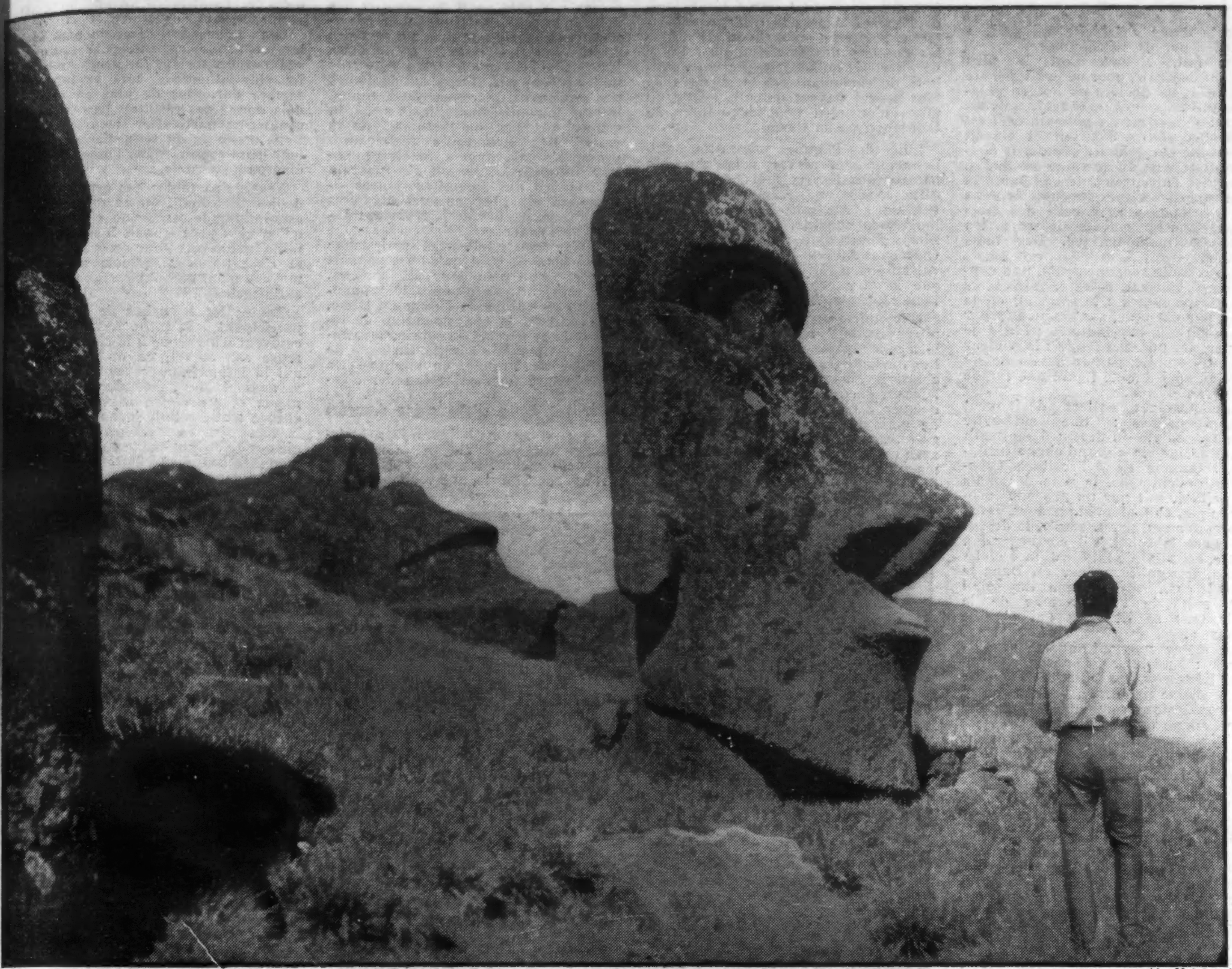
Nul d'entre eux ne sait par qui les statues gigantesques ont été sculptées, comment elles ont été transportées de leurs carrières au flanc du volcan éteint, jusqu'au rivage ; ni, surtout, comment elles ont été dressées sur leurs piédestaux. Nul ne peut non plus expliquer l'autre mystère de l'île de Pâques : ces « tablettes qui parlent », morceaux de bois couverts de signes régulièrement alignés : oiseaux, plantes, poissons, dessins géométriques qui pourraient bien constituer une sorte d'écriture élémentaire.

En 1935, la seule mission sérieuse — sur le plan ethnographique du moins — qui ait été effectuée à l'île de Pâques, celle de Métraux et Lavachery, se livre à un véritable travail de détective pour tenter de faire le point. Travail d'autant plus délicat que, depuis quarante ans déjà, les habitants ont fort bien compris que la singularité de leurs monuments et les légendes qui

---

(1) Thor Heyerdahl : « Aku-Aku », le secret de l'île de Pâques, traduit par Marguerite Gay et Gerd de Mautort. 350 pages illustrées. 1.800 francs (éd. Albin Michel).

(2) Thomas Barthel : « The Talking Boards of Easter Island », dans la revue « Scientific American » et, sur le même sujet : « Le déchiffrement des tablettes de l'île de Pâques », par Alfred Métraux, dans la « Revue de Paris », ces deux études parues en juin dernier.



(A. Metraux.)

UNE DES 300 STATUES DE L'ILE DE PAQUES
Des Péruviens, blonds aux yeux bleus...

courent le monde au sujet de leur île — l'« Ultima Thulé » du Pacifique — peuvent être une source appréciable de revenu.

Le diable et l'explorateur

Intelligents, avides, très malins, les plus évolués d'entre eux se tiennent au courant des moindres publications qui concernent l'île. Et ce sont des faussaires d'une habileté diabolique.

Alfred Métraux, dans la préface de son livre sur l'île de Pâques (3), raconte que Satan lui est apparu, au seuil de ce nouveau monde, sous la forme d'un jeune homme de belle prestance, le visage orné d'une petite moustache :

« *Des objets anciens*, lui a-t-il déclaré, *il n'en est plus beaucoup et il faudra du temps pour les chercher. Mais soyez sans inquiétude, on vous en fabriquera tant que vous en voulez. Tout ce que vous souhaitez, on vous le donnera. Chez vous, personne ne verra la différence.* »

Ce démon tentateur s'appelait Pedro Atam. Devenu, depuis, maire de l'île, il sera l'un des principaux « conseillers » de Thor Heyerdahl pendant ce séjour de plusieurs mois dont le grand explorateur vient de publier le récit.

Quand Thor Heyerdahl part pour l'île de Pâques, c'est avec une idée bien précise. La même qui l'a poussé à se laisser guider à bord du fameux « Kon-Tiki », par les courants qui, des côtes américaines, se dirigent vers les archipels polynésiens. Pour lui, les bâtisseurs des grandes statues et les « rédacteurs » des « tablettes qui parlent » ont emprunté ce chemin. C'étaient de « longues-oreilles » (les têtes des statues sont en effet ornées d'oreilles aux lobes artificiellement allongés), des blonds aux yeux bleus finalement vaincus et exterminés par les « courtes-oreilles », des Polynésiens, ancêtres des habitants actuels de l'île.

(3) Alfred Métraux : « L'île de Pâques », 200 pages illustrées. 590 francs (éd. Gallimard).

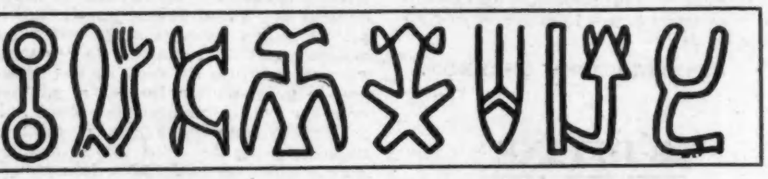
D'une façon générale, il faut dire que les théories de Heyerdahl rappellent certains postulats racistes : ce sont des « blonds aux yeux bleus » venus du Nord qui civilisent le Mexique d'abord, puis le Pérou et qui, dégoûtés de donner des perles à des « sous-hommes », décident un beau jour, avant de disparaître totalement, de s'embarquer sur un radeau pour confier leur ultime message hautainement indéchiffrable, à la pierre volcanique de l'îlot le plus isolé du monde.

Chevalerie raciste

Non, bien sûr, les choses ne sont pas aussi franchement dites. Mais les Pascuans actuels ne s'y sont pas trompés. Ils ont comblé le vœu le plus cher de Heyerdahl en lui trouvant « spontanément » un nom : « *longue-oreille de Norvège* ». Et Pedro Atam, le diable devenu maire, lui a même révélé ce que jusqu'alors il n'avait confié à personne : dans le combat entre longues et courtes oreilles, un seul bâtisseur-rédacteur a survécu et c'est de lui que descend la famille Atam dont il est le chef. Tout devient clair alors et de mystérieuses cavernes s'ouvrent enfin devant le bon chevalier nordique. Dans les unes, des faux évidents que le héros démasque aussitôt. Dans d'autres, des statuettes étranges, anciennes peut-être, lourdes en tout cas de symboles ressuscités.

Car il en va des récits d'explorations comme des romans de chevalerie : un héros sympathique, courageux, beau garçon, y conquiert toujours, après mille épreuves, le cœur d'une belle civilisation endormie.

Quelques dizaines d'indigènes, sous la conduite du maire — toujours le maire — nous montrent comment on dressait les statues, avec des troncs d'arbres et des cordes. Mais on oublie totalement de dire que le problème réel est de savoir comment *sans* troncs d'arbres et probablement sans cordes ces statues ont pu être dressées. On affirme que les « longues-oreilles » étaient des Péruviens venus au IV^e^ siècle (l'ensemble des savants datent le peuplement de l'île entre le XII^e^ et le XIV^e^ siècle). Mais les Péruviens, potiers accomplis et qui, dès le début de notre ère, connaissaient les techniques les plus modernes du tissage, auraient-ils oublié tout ce qu'ils savaient à ce sujet pendant la traversée ?



PU, RUTU TE PAHU, REI, KURA, ATARIKI, HENVA, TOKO RANGI, TANE
En d'autres termes : *Sonnez de la conque et battez tambour, pour le précieux joyau, pour le fils aîné de la Terre, pour l'étai du Ciel. Pour Tané.*

Heyerdahl et Bisschop

Reste le fameux voyage du « Kon-Tiki » qui prouve au moins qu'un radeau venu d'Amérique *peut* atteindre l'île de Pâques. Mais, parti lui aussi sur un radeau, Eric de Bisschop, vient de montrer, cette année, que le voyage inverse est également possible (4). La marchance a voulu qu'il fit naufrage au large des côtes chiliennes. Ce qui dut arriver à plus d'un navigateur polynésien au cours des siècles. Il n'en avait pas moins, porté par les courants et poussé par les vents, traversé le Pacifique de la Polynésie à l'Amérique.

Ces contradictions et ces considérations ont fait que les hommes de science, pour une fois unanimes, — bien qu'ils aient été vivement impressionnés par les grandes statues d'un type nouveau, nettement polynésien d'ailleurs, découvertes dans le sol de l'île par les archéologues accompagnant l'expédition — refusent d'accepter les « thèses » de Heyerdahl.

(4) Il vient d'en publier le récit sous le titre : « Cap à l'Est », 300 pages illustrées, 900 francs (Ed. Plon).

Peu après le départ de celui-ci, un savant allemand débarque à son tour dans l'île. Thomas Barthel, professeur à l'Université de Hambourg, avant de devenir ethnographe, décodait, à moins de vingt ans, pour le compte de la Wehrmacht, les messages secrets des alliés. Depuis, il a décidé de déchiffrer l'une des dernières « écritures » inconnues du monde, celle des « tablettes qui parlent » de l'île de Pâques.

La « quête » d'une écriture

Avant de passer sept mois, l'an dernier, parmi les Pascuans actuels afin de mieux « se mettre dans le bain », Barthel, méthodiquement, fait l'inventaire des 21 tablettes connues que détiennent les musées d'Europe, d'Amérique et de Polynésie. Et celui des milliers de signes gravés sur ces tablettes : 120 signes fondamentaux, près de 2.000 signes composés, dont un ensemble constitue le *corpus inscriptionum paschuarum.*

Ce travail fait, il lui reste à trouver un texte qui puisse lui servir de terme de comparaison.

Bien que suspecte, la « traduction » d'une tablette existe, mais elle est perdue depuis de longues années parmi les vieux dossiers de l'Evêché d'Haïti, transportés en Europe, Dieu sait où !

Au terme d'une longue enquête policière, Barthel retrouve ces archives, en 1954, dans la bibliothèque d'un couvent des environs de Rome, à Grotta-Ferrata.

Sur son livre de comptes, entre deux notes de dépense, Mgr Jaussen, l'évêque de Polynésie à l'époque de l'extermination des Pascuans, a transcrit d'une écriture tremblée de vieillard les paroles de Metoro, un indigène « évacué » de l'île maudite à Haïti. Il avait prétendu pouvoir lire et dicter

→

→

le texte d'une « tablette qui parle » ramenée par un missionnaire.

En fait, Metoro s'est le plus souvent contenté, pour ne pas « perdre la face », de décrire en langue polynésienne les signes qu'il avait sous les yeux : « *Ceci est un poisson, ceci est un carré, etc.* ». Pourtant il n'avait pas triché sur tous les points. Il connaissait le sens de quelques symboles.

Barthel entreprend de comparer la fréquence des signes inventoriés dans son « corpus » avec celle des mots polynésiens du « texte Metoro ». Un casse-tête mathématique. Des mois d'étude.

Après mille recoupements, une concordance apparaît entre certains mots et certains signes : le sommeil ou la mort, par exemple, sont exprimés par un oiseau à la tête inclinée ; l'idée de couper, par un objet fendu ; la couleur jaune d'un objet, par un dessin de cet objet au côté duquel figure une racine de safran d'Inde.

Des passages entiers deviennent compréhensibles : une silhouette d'homme suivie du dessin d'une main (mau) désigne le « grand chef » (arikimau). Comme dans l'écriture égyptienne ou chinoise, le sens des mots est précisé, soit par un procédé idéographique, soit phonétiquement. Dans le premier cas, par exemple, le dessin désignant le soleil, s'il correspond à l'astre, est suivi de l'indication « ciel » (sinon, il signifie « jour »). Dans le second cas, l'idéogramme du soleil (raa) suivi de l'idéogramme de la pluie (na) se lit *rana* qui signifie « eux ».

Au même moment, quatre savants russes : Kudriatsev, Olderogge, Butinov, Knasorov, travaillant en équipe sur le même problème, parviennent à des conclusions semblables. Pour eux aussi, aucun doute : ces tablettes sont rédigées en langue polynésienne, ce qui contredit formellement l'hypothèse d'un peuplement américain de l'île.

Les dossiers des Contributions

Toutefois, ni les Russes ni Barthel n'ont encore publié la traduction complète d'une *même* tablette.

Jusque là, l'hypothèse de Victor Segalen (5) que, sans la connaître, Métraux a reprise cinquante ans après, reste donc valable. Il s'agirait d'une écriture embryonnaire, sorte d'aide-mémoire qui par des symboles figuratifs, abstraits ou par des rebus, aidait les « chantres » à psalmodier les litanies rituelles. Eventuellement, le seul fait de tenir à la main ces tablettes pouvait remplacer la récitation de la prière elle-même, comme il en est d'autres « objets intercesseurs » ; cierges brûlant devant Madones ou moulins à prières tibétains.

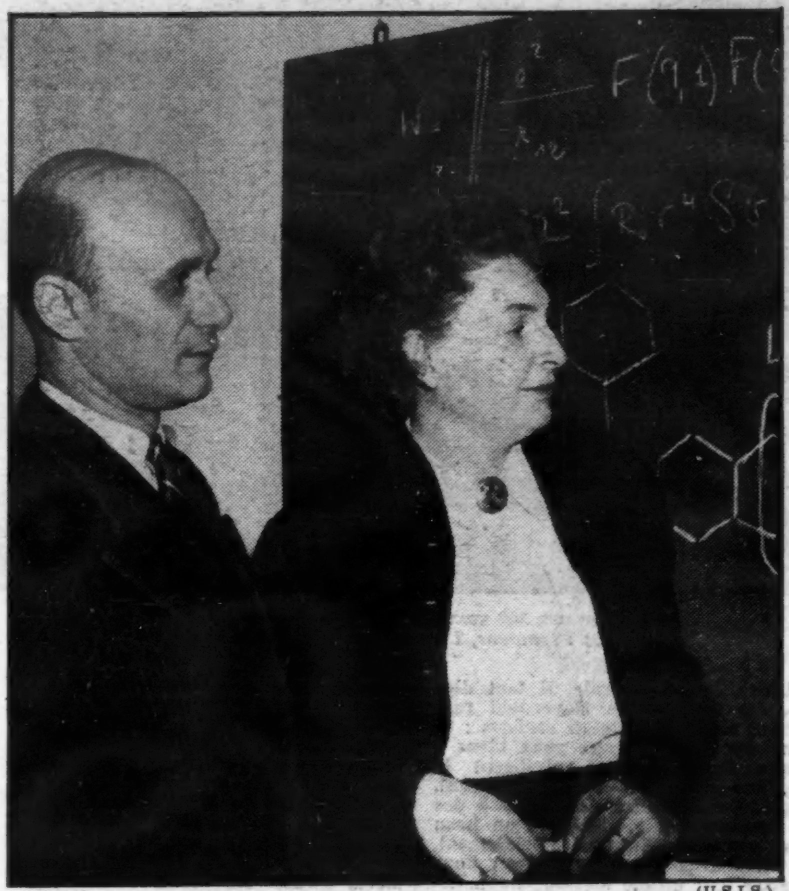
Car, au fond des « mystères » les plus spectaculaires, on finit toujours par retrouver quelques-unes des données essentielles qui ne varient guère plus, à travers le temps, que le nombre de bras et de jambes d'un être humain. L'exploration la plus audacieuse et la plus instructive consisterait, peut-être, aujourd'hui, à fouiller les dossiers des Contributions. On y découvrirait qu'à Paris, plusieurs milliers de cartomanciers et sorciers de tous genres payent patente, beaucoup plus qu'on n'en peut dénombrer au Cameroun ou au Congo.

L'île de Pâques, possession chilienne, que desservait jusqu'alors un bateau tous les six mois, est, depuis cette année, une escale de la ligne aérienne Australie-U.S.A. On l'a longtemps considérée comme le dernier sommet d'un continent englouti. C'est en réalité un îlot qu'une éruption volcanique a fait surgir de la mer et que la mer ronge patiemment mais inexorablement.

D'ici quelques siècles, il ne restera plus rien de l' « Ultima Thulé » que la légende d'une autre « Ville d'Ys ». Les navigateurs sentimentaux en chercheront vainement l'emplacement sur l'océan. Et, à Paris ou ailleurs, pour essayer de comprendre la mentalité de ceux qui l'habitèrent, les ethnographes en seront réduits à interroger avec une prudence passionnée quelque mage distribuant ses oracles, à l'heure de l'apéritif, dans ce qui aura remplacé nos cafés où les consommateurs prennent déjà la fantomatique apparence de « zombies », par la grâce de l'éclairage au néon.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

(5) Dans son livre « Les Immémoriaux », réédité, l'an dernier, par les éditions Plon.



(U.S.I.S.)

M. ET MME PULLMAN

Faute de moyens, ils attendent de l'étranger la vérification de leurs calculs.

RÉSULTATS

Dites-nous pourquoi

Les meilleures réponses à notre jeu « Dites-nous pourquoi » ont été envoyées par :

MM. R.-A. CHATAIN, 28, rue F.-Chevillon, Marseille. — Mme MARGUERITE DREVON, 96, rue Bobillot, Paris XIII^e. — MM. MAX GALLO, 11 *bis*, boulevard Haussmann, Paris. — JEAN-LOUIS GOURG, chez M. Séguier, Lacaune (Tarn). — JACQUES GUENARD, 39, av. de Tréville, Mauléon (B.-P.). — Mme FRANÇOISE OLIVIER-MICHEL, 211, rue de l'Université, Paris. — M. J.-P. PERRET, Viane (Tarn). — DANIÈLE PETIT, 2, place du Marché, Neuilly-sur-Seine. — M. HENRI PLATELLE, 31, rue Victor-Hugo, Saint-Saulve (Nord). — DENISE ROEDELSPERGER, 23, rue des Clefs, Colmar (Haut-Rhin).

Chacun d'eux recevra un disque microsillon ou un ouvrage de la Pléiade, dès qu'ils nous auront fait connaître leurs préférences.

MÉDECINE

Guerre totale contre le cancer

● ***Il meurt en France un cancéreux toutes les sept minutes. Malgré des moyens dérisoires, les chercheurs français ont fait bonne figure au congrès de Londres.***

TOUS les quatres ans, des savants du monde entier se réunissent pour confronter leurs travaux sur le cancer. Leur dernier congrès vient d'avoir lieu à Londres. Plus de 2.000 chercheurs y ont participé. Parmi eux, 500 Américains, 100 Français et seulement 13 Russes, mais tous de renommée mondiale.

Des faits déjà connus ont été confirmés : le rôle nocif du tabac et des pollutions atmosphériques, par exemple. Il est admis que tous ces facteurs augmentent les risques du cancer. Mais ils ne font que les augmenter : ils ne les créent pas. Il ne s'agit d'ailleurs pas seulement du cancer du poumon, le plus souvent évoqué, mais aussi du cancer du rein, de l'estomac, de la vessie. Des statistiques américaines présentées au congrès montrent que leur fréquence s'accroît en fonction du nombre des cigarettes fumées — recoupant ainsi les constatations faites par les enquêteurs de la régie des Tabacs en France.

Si l'on insiste tellement sur le tabac et les fumées, c'est qu'on les connaît bien et qu'on peut donc agir sur eux, en détournant par la publicité, les nouvelles générations de l'usage du tabac, en réduisant la consommation de tabac et la prodution de substances cancérigènes par la cigarette. On tente de le faire en France, en modifiant la température de combustion des cigarettes.

Une ville sans fumée

On peut aussi diminuer la production de fumées. D'une petite ville industrielle comme les autres, les Russes ont fait, en Sibérie, une véritable ville-test. Par la pose de filtres sur les cheminées d'usines et les tuyaux d'échappement des automobiles, par la multiplication des espaces verts entre les maisons, par l'orientation de ces maisons en fonction du vent, ils ont diminué la présence de fumées et surtout celle du « 3,4 benzopyrène » dont l'effet cancérigène est admis, et dont la quantité y est de 7 à 9 fois inférieure à celle que l'on constate à Léningrad. Du même coup, le nombre de cancers nouveaux semble avoir décru sensiblement.

A Paris, au contraire, on ne cesse de détruire les rares espaces verts qui demeurent pour les remplacer par des logements d'habitation à forte densité. Quant à la pose obligatoire de filtres on ne peut l'espérer puisqu'on n'a même pas pu imposer aux motocyclistes l'utilisation de silencieux.

Pourtant, des facteurs comme le bruit ne sont pas non plus négligeables. Les Russes avaient déjà montré que des souris chez qui on avait précisément provoqué, par le bruit, des névroses expérimentales, résistaient beaucoup moins bien à l'action de substances cancérigènes que des souris normales.

Certes la médecine n'est pas impuissante contre le cancer : beaucoup de cancéreux sont guéris. Elle n'est pas non plus ignorante : il est peu de maladies sur lesquelles on sache autant. Mais ce n'est pas notre connaissance des microbes ou de la douleur qui a permis la découverte des antibiotiques ou de la morphine. En médecine, le « pouvoir » n'est pas toujours le complément logique du « savoir ». Bien au contraire.

Dans le cas du cancer on peut déjà beaucoup. La chirurgie, la radio et radiumthérapie ont fait leurs preuves. La chimiothérapie vers laquelle on semble s'orienter de plus en plus, a déjà donné des résultats très encourageants, en particulier dans les affections malignes du sang. Certains mettent leurs espoirs dans l'usage de vaccins ou de sérums.

Néanmoins toutes ces armes sont à double tranchant, ou ne sont que des espoirs. Sur le cancer on « sait » plus qu'on ne « peut », mais il semble qu'il faille tout savoir pour espérer vaincre, et c'est pourquoi jamais autant de moyens n'ont été mobilisés contre une seule maladie.

Toutes les branches de la science participent à la lutte. Les biologistes essayent d'arracher à la cellule cancéreuse son secret, ce destin nouveau qui la fait échapper soudain au gouvernement de l'ensemble de l'organisme et reprendre la vitalité anarchique d'une cellule jeune et libre. Ils la découpent en tranches de 6 millioniémes de millimètre (un globule blanc peut-être coupé en 800 tranches), l'observent dans des microscopes qui grossissent 800.000 fois. Ils en épient et filment les mouvements, en dosent les échanges.

Les chimistes étudient *tous* les produits existants dans leurs rapports avec le cancer. Grâce aux calculs des mathématiciens (les époux Pullman en France) ils peuvent prévoir que tel produit imaginé sera sûrement cancérigène. Ils espèrent ainsi découvrir ceux qui seront sûrement anti-cancéreux, mais cela demande des années de calcul.

Les généticiens élèvent des générations de souris et par croisements arrivent à créer des races totalement artificielles dans lesquelles tous les individus seront cancéreux, ou ne le seront pas. Et parfois, il leur arrive de découvrir que ce n'est pas exactement l'hérédité qui est en jeu, mais le lait de la mère qui transmet un virus ou une substance qui plus tard déclencheront le cancer.

Les médecins font l'unité

Les physiologistes étudient l'effet du système neuro-végétatif ou le rôle des hormones. Les statisticiens essayent d'isoler les facteurs favorisants ou déclenchants (tabac, fumées, alimentation, climat, facteurs ethniques ou d'habitudes).

Aux médecins reste la tâche ingrate de soigner, de dépister le cancer à ses débuts quand il est le plus facilement curable, de se débattre au milieu des légions de cancérophobes. Mais c'est autour d'eux que s'organise la recherche et grâce à eux qu'elle ne se perd pas dans les secteurs divergents où elle s'exerce. Ils en font l'unité.

Pour toutes ces opérations énormes, dispersées, épuisantes, il faut de l'argent, beaucoup d'argent. Les chercheurs français n'en ont pas assez. Les Pullman ont un pauvre appartement de 3 pièces, sont obligés de refuser des stagiaires, et attendent de laboratoires étrangers la vérification expérimentale de leurs calculs. Les enquêtes sont limitées, difficiles à interpréter, les statistiques mal centralisées. Et c'est miracle que, cependant, la France fasse bonne figure dans les congrès.

DOCTEUR KNOCK.

FOIRE DE LEIPZIG
7 - 14 SEPTEMBRE 1958
FOIRE D'ÉCHANTILLONS
Pour tous renseignements : Représentation en France de LA FOIRE DE LEIPZIG
122, rue La Boétie, PARIS 8e
Tél. BAL. 42-04

HEUREUX COMME UN PRINCE ?...

QUEL est l'idéal auquel aspirent les Français ? Comment se représentent-ils le bonheur ? Plusieurs milliers de lecteurs de « L'Express » viennent de répondre à cette question à la suite d'un jeu apparemment innocent.

Frappés par la persévérance avec laquelle les magazines illustrés, et essentiellement « Paris-Match » qui atteint le plus gros tirage de toute la presse française, consacrent systématiquement depuis quelques mois leur couverture à la famille de Monaco, nous demandions dans un précédent numéro :

> « *Comment expliquez-vous l'attrait qu'exerce cette famille sur le public ? Dites-nous pourquoi, selon vous, Rainier et Grace font-ils vendre du papier ?* », selon le jargon qu'emploient les chefs de vente dans la presse.

Caroline ou l'anti-Massu

La réponse de M. B. Moreau, à Paris, en résume beaucoup d'autres :

> « *Parce qu'ils ont l'air heureux d'avoir exactement ce que je cherche, attends, espère.* »

Et qu'ont-ils ?

> « *Ils s'aiment, ils disposent d'une aisance princière, ils ne payent pas d'impôts, ils ont de beaux enfants et ils vivent sans rien faire, sur la Côte d'Azur. Qui dit mieux ?* » (Robert Delay, Lyon.)

En effet, qui dit mieux ?...

> « *Les jeunes souverains se penchant affectueusement sur leurs enfants, leur espoir, symbolisent la vie de famille au déroulement naturel et heureux telle que les Français la désirent. Cette vie n'est-elle pas celle à laquelle aspire, comme idéal à atteindre, chacun de nous et aussi tout être humain ?* » (Mme Pernot, à Clermont-Ferrand.)
>
> « *Deux êtres sympathiques, qui se présentent toujours comme deux êtres humains que j'oserai dire d'une humanité moyenne. Par son bonheur simple, naturel, moral, stable, le couple monégasque nous suggère qu'à peu de frais, si j'ose dire, nous pouvons être heureux.* » (G. Sillyé, Paris.)
>
> « *Le public cherche à se persuader que le monde reste normal et que le bonheur, dont une des manifestations les plus tangibles est le bonheur familial, y reste possible.* » (François d'Arcy, Paris.)
>
> « *Rainier et Grace symbolisent la douce paix familiale-modèle, que pas une révolution hongroise, pas un Sakiet, pas un coup de feu au Liban, pas un imprévu, ne semblent devoir compromettre... Tant de Français, dans leurs villes et villages, voudraient savoir aussi leur monde familier à l'abri de toutes secousses.* « Vivons bien chez nous, les autres on s'en f... » (J.-P. Perret, Viane.)
>
> « *L'impression ou l'illusion que le bonheur existe...* » (Françoise Béguerie, Bordeaux.)
>
> « *Le désir d'échapper, par d'inoffensives niaiseries, à de lourdes préoccupations : Caroline de Monaco, ou l'anti-Massu. On peut rester « national » et s'intéresser aux fétiches monégasques sans l'ombre de trahison.* » (Marguerite Drevon, Paris.)
>
> « *Une histoire qui se confond avec le plus proche des rêves lointains : faire des enfants sur la Côte d'Azur et ignorer les impôts.* » (Marc Lackman, Maisons-Alfort.)
>
> « *Ils sont enviables... Ils jouissent d'une indépendance absolue, ils vivent dans un cadre méditerranéen idéal : à eux les voyages, les plaisirs familiaux, mondains et sportifs. Et peut-être tire-t-on à leur spectacle une certaine leçon de sagesse et de réalisme.* L'honneur sans argent n'est qu'une maladie. » (Jean Siksou, Garidech.)
>
> « *Ils font plaisir à voir, ils rassurent.* » (Mme Lefoulon, Paris.)
>
> « *En un mot, ils sont comme nous et ils vivent ce que chacun rêve.* » (Lucy Eliet, Dunkerque.)
>
> « *Une impression de quiétude, une vie calme et heureuse qui se déroule dans un cadre enchanteur à l'abri des difficultés matérielles... Et chaque femme a le droit d'imaginer que ce conte de fées était à portée de sa main, l'est encore pour certaines.* » (Elisabeth Tachef, Paris.)
>
> « *L'incarnation 1958 du mythe populaire de l'amour heureux. Il est vrai que la photographie du bonheur est plus aisée que sa description...* » (Bernard Lebeau, Vosges.)
>
> « *Un couple qui a réussi à fonder ce qui paraît devenir impossible : une famille heureuse... Le prince règne sur des sujets qui ne lui réclament jamais rien et à qui il ne demande jamais rien... Un paradis.* » (Mireille Durand, Paris.)
>
> « *Le spectacle d'une famille unie, vivant dans un Etat où règnent la Grande Bleue, la distraction, en un mot, les vacances et le non-percepteur.* » (Dominique Niérat, aux Armées.)
>
> « *L'exemple sublimé du bonheur bourgeois.* » (Yvonne Rozec, Rennes.)
>
> « *Pas seulement un couple, mais une famille : le bonheur et ses joies saines... par procuration.* » (Danièle Petit, Neuilly.)
>
> « *La presque totalité des femmes ont envié le sort de Grace...* » (Jeanne Berger, à Cluses.)
>
> *Un couple qui fait des enfants alors que tant ne savent faire que des divorces... Si un jour ces images perdaient leur sens parce que ce bonheur s'est rompu, ce serait une part de notre propre foi au bonheur que nous perdrions en même temps...* » (F. Lemaire, Gand.)
>
> « *Pour les honnêtes gens, Grace et Rainier marchent de conserve sur une route bien droite, nommée « Fidélité », montrant ainsi la bonne voie. Ils représentent, en notre époque de troubles et d'instabilité, une certitude : la sagesse, le bonheur raisonnable existent.* » (Janine Boissières, Marmande.)
>
> « *La réponse à nos rêves les plus féeriques, les plus sains et les plus reposants...* » (Gérard Lelièvre, Cherbourg.)
>
> « *Pourquoi Grace et Rainier se vendent-ils ? Parce que pour cent Français sur cent, le bonheur n'est plus en 1958 qu'un amour sans passion, une maison avec réfrigérateur, deux enfants sans boutons, des fins de mois sans souci, des vacances sans fin et du soleil sur la mer.*
>
> *Aujourd'hui, les contes de fées ne savent que faire de rêve, de poésie, de folie ; leur matière, c'est la vie quotidienne sans histoire.* » (Françoise Olivier-Michel, Paris.)

(A.P.)

GRACE, RAINIER, CAROLINE ET ALBERT DE MONACO
Le bonheur, comme on le prononce en français.

Sans tirer des conclusions trop générales d'une telle consultation, il n'est pas interdit de réfléchir un peu à ce que les observations de nos lecteurs révèlent :

1. Une certaine notion, relativement récente, de « droit au bonheur », que l'on préférerait cependant atteindre à travers les schémas reconnus comme bons, moraux et respectables par la société en vigueur, soit : le mariage, la famille, la fortune.

2. L'aisance avec laquelle les mêmes qu'indignent les revenus de Françoise Sagan ou de Brigitte Bardot — alors que ces revenus rémunèrent, tout de même, un travail — s'accommodent de voir un homme de 35 ans vivre dans le luxe sans fournir aucune activité, sans assumer aucune responsabilité, et s'imaginent volontiers satisfaits dans une situation analogue. C'est-à-dire inutiles.

3. La notion de « classe » que traduit cette attitude [illegible]

S'il est vrai que tant de Français confèrent à l'argent et à un titre sans aucun contenu symbolique (tel que la monarchie d'Angleterre, par exemple) une valeur supérieure qui justifie aux yeux du peuple le plus « égalitariste » du monde l'oisiveté, la jouissance de biens et privilèges non gagnés, c'est intéressant.

D'autant que les mêmes s'insurgeraient sans doute si, par exemple, un décret mettait demain tous les ingénieurs à l'abri de la mobilisation.

Un idéal tiède et étroit

Toute une catégorie de la population vit donc selon l'échelle bourgeoise de référence, qui ne situe pas les hommes en fonction de leur valeur propre ou des services qu'ils rendent ou peuvent rendre à la collectivité, mais en fonction de leur « rang » et des biens dont ils disposent.

4. Le baume que la vue d'une vedette réduite de son plein gré à la fonction de mère de famille passe sur le cœur parfois mélancolique des femmes qui ne peuvent pas en remplir une autre.

> « *Puisque cette ravissante jeune femme, qui pouvait choisir, a choisi de vivre ainsi, c'est qu'il n'y a pas mieux. Donc, je fais ce qu'il y a de mieux...* »

5. L'immense et légitime désir d'être « tranquilles », tout en améliorant de jour en jour les conditions matérielles de la vie. Mais l'interférence entre cette « tranquillité », ce bien-être, et la volonté manifesté par d'autres peuples d'y accéder aussi n'est pas perçue, ou elle est considérée comme une sorte de gros ennui dont notre génération a la malchance d'être accablée.

Que des Irakiens ou des Yéménites puissent menacer la promenade du dimanche de bons et gentils Français qui ne veulent de mal à personne, voilà qui est vraiment trop injuste.

L'idéal : vivre sur le pied d'une grande nation civilisée, mais avec les responsabilités internationales d'une principauté parasite.

Il y a, de par le monde, des hommes et des femmes qui souhaitent laisser leur empreinte sur la terre, d'autres qui rêvent de participer dans la mesure de leurs moyens à l'édification d'une société plus juste, d'autres qui veulent aider l'homme à apprendre qu'il est libre, c'est-à-dire à le délivrer de la peur comme de l'espoir, d'autres encore qui se sentent trop partie d'une collectivité — nationale ou humaine — pour se concevoir heureux, au sein d'une collectivité malheureuse ou humiliée ; d'autres, enfin, qui, sans trop s'intéresser au sort de leur prochain, visent à progresser dans la voie de la connaissance, de la sagesse, du gouvernement de soi-même.

Il y a certes des hommes et des femmes de toutes les catégories en France. L'idéal tiède et étroit incarné par la famille de Monaco ne peut, sur la seule vue de réponses ou de jugements individuels, être imputé à tout un peuple.

Mais il est tout de même assez impressionnant de voir combien nombreux sont ceux qui croient pouvoir affirmer, sur la foi de leurs observations, qu'il correspond aux vœux de la majorité.

Françoise Giroud.

LES OUVRIERS SONT-

L'apparente apathie de la classe ouvrière, révélée par l'échec des grèves au cours des journées où s'effondra la République, a déçu les uns, rassuré les autres, surpris tout le monde.

Les ouvriers sont-ils indifférents ? Démobilisés ? A quoi s'intéressent-ils ? De quoi se désintéressent-ils ?

Dans son rapport à la conférence d'information communiste qui siégeait cette semaine, Maurice Thorez demande aux militants « un effort surhumain » pour « éclairer et organiser les larges masses » avant le référendum du 5 octobre.

Cet effort sera peut-être fourni par les militants communistes. Mais un ouvrier militant, qu'il soit communiste, chrétien ou (mais c'est rare à Paris) socialiste, appartient à une élite. Même son mode de vie diffère de celui de ses camarades.

C'est donc volontairement parmi des ouvriers non militants politiquement que nous avons mené une enquête pour essayer de cerner la physionomie actuelle de la masse ouvrière parisienne, son mode de vie, sa vue générale du monde.

Les cas décrits ici reflètent fidèlement les traits les plus généralement répandus. Il s'agit, précisons-le, d'ouvriers parisiens de la métallurgie, c'est-à-dire jouissant de salaires relativement élevés, alors que beaucoup en sont encore, en France, au minimum vital.

Mais ceux que nous avons pu interroger, parmi les plus défavorisés, nous ont paru assez semblables dans leur comportement aussi bien que dans leur vision de la société.

Le mode de vie est fonction du salaire. L'état d'esprit est général.

Voici ce qu'a vu et entendu, pour les lecteurs de « L'Express », Dominique Desanti.

I. - « La vie ? De toute façon, on n'a rien d'autre »

QUARANTE-HUIT fois deux cents francs par semaine ne lui suffisant pas (même avec les primes de rendement et les allocations, soit 11.000 francs) pour faire vivre quatre personnes, j'ai fait sa connaissance un samedi soir. Il est venu arranger mon installation : électricien, il bricole dans le quartier.

Quartier d'antiquaires, d'éditeurs, de vedettes. Sur la rue, les façades sont anciennes et nobles. Dans les cours livrées aux ateliers d'artisans se dressent des bâtisses communes, bourrées de logis où l'on pénètre directement dans la cuisine.

Longtemps, j'avais vu Pierre au bistrot du coin, le soir ou le dimanche. En blue-jeans et blouson de simili-daim, un troisième sourcil taillé au-dessus de la lèvre, il joue au billard électrique avec deux millionnaires vêtus de bleus de chauffe déteints : l'épicier poujadiste et le transporteur « anar », auxquels se joint parfois le plombier. Parmi ces anciens ouvriers qui, en changeant de classe sans changer de travail, ont appris à mépriser les ouvriers qu'ils payent, Pierre, seul ouvrier authentique, semble un transfuge de Saint-Germain-des-Prés.

Le dimanche, le déjeuner une fois prêt, Yvonne vient chercher son mari ; il lui offre un verre et un disque sur le robot à musique. Les hommes la complimentent sur sa robe, qui est son œuvre comme tous ses vêtements et ceux des enfants. Elle rit.

Un dimanche, ils m'invitent.

Entre la cuisinière à gaz achetée l'hiver dernier, la table neuve, plastifiée, les chaises, le fauteuil réservé à Pierre, retour du travail, le parc du bébé, la lessiveuse, on ne peut faire un pas sans heurter un meuble ou un gosse. Au-dessus de l'évier, ils viennent de poser un chauffe-eau. A côté, la chambre est scindée par un paravent qu'Yvonne a décoré d'après les conseils d'un hebdomadaire féminin. D'un côté, le lit conjugal, l'armoire à glace et 20 cm de ruelle. De l'autre, le lit de Lydie (6 ans) et le berceau.

— *Parfois, j'envoie Pierre au bistrot, le temps de coucher les enfants, on ne se supporterait plus.*

— *La voisine,* dit-il, *tape sur son homme parce qu'il rentre tard avec, quelquefois, du vent dans les voiles. C'est qu'ils ont quatre gosses dans le même logement* (1). *Vous imaginez ? Huit, neuf heures devant une machine ; les nerfs en pelote, et au retour les pleurs et les cris des petits... C'est encourageant...*

Ils épiloguent sur le drame du logement, les demandes sans résultat aux H.L.M., les passe-droits, les pas de porte.

— *On ne se figure pas ce que ça détruit de ménages.*

Nous sommes mûrs pour les confidences.

Il a 30 ans, elle 28. Ils se sont connus à l'usine où Pierre travaille encore ; Yvonne était bobineuse. Le mariage a juste précédé la naissance de Lydie. Ils furent, l'un pour l'autre, la première « histoire sérieuse ». Yvonne compte recommencer à travailler « *quand les enfants seront débrouillés* », dans l'espoir que deux payes leur permettront de déménager.

(1) D'après les statistiques officielles, dans le département de la Seine, 2.400.000 personnes vivent à plus de trois par pièce, dont 400.000 dans les hôtels meublés.

Un minutieux calcul démontre que leur niveau de vie a baissé de 10 à 15 % depuis deux ans.

— *C'est l'inflation,* dit Pierre, *car j'ai été augmenté.*

— *Pourtant, on a besoin de plus de choses qu'autrefois,* dit Yvonne ; *des choses que tout le monde a. Ce n'est pas de la jalousie, je vous assure; c'est le besoin qu'on en a...*

Pierre se lance dans un exposé :

— *Des hausses de salaires, on en obtient, surtout dans les petites boites, parce que le patron s'y sent plus libre par rapport à ses collègues et qu'il n'aime pas changer de personnel. Mais c'est les primes de rendement, le travail aux pièces qu'on paye mieux, le salaire horaire reste le même. Ça pousse à produire et ça chiffre moins. En ce moment, on « bourre »... Mais la crise américaine, ce n'est pas bon pour nous ; ce sera de leur faute, avec leurs exportations, si on a la crise en France...*

— *Les prix galopent et les salaires vont piano, piano ; ils ne risquent pas de se rattraper,* ajoute Yvonne.

Nous continuons les calculs. 70 % environ du budget va à la nourriture. Yvonne n'achète, pour elle et les enfants, que les chaussures et du tissu (en solde). Pierre possède un seul complet, vieux de trois ans, une veste de tweed et deux pantalons en tissu synthétique. Depuis la naissance du bébé, ils vont peu au cinéma. Par contre, la radio sous-tend toute la journée d'Yvonne ; elle remplace le journal du matin.

En sortant de l'usine, Pierre achète « France-soir » pour les résultats sportifs. A son avis aucun journal ne dit la vérité ; il aime bien lire parfois « Le Canard enchaîné ». Yvonne achète un hebdomadaire de mode et deux « de lecture » (du genre presse du cœur). Elle les échange avec une voisine. Pierre avoue les lire aussi : « *C'est bête, mais ça repose.* »

Ce qu'ils craignent le plus ? La maladie et le chômage.

— *Les événements ? Inquiétants,* dit Pierre. *Le gaullisme est une f... qui amènera le règne des militaires. Les députés sont ou vendus, ou impuissants.*

Ils votent tous deux communiste, sans lire la presse communiste et sans savoir « *ce que ça donnerait si ça venait* ». A l'usine, il vote pour la C.G.T., mais n'est pas syndiqué. Il participe aux grèves revendicatives si la plupart des ouvriers sont d'accord.

— *Nous avons obtenu une cantine et des augmentations par les grèves. Mais quand on est juste une poignée à débrayer, ça ne sert qu'à se faire licencier : les grandes gueules vont sur l'asphalte et c'est tout. Des grèves politiques ? Alors là, il faudrait que tous les ouvriers soient d'accord, et ça...*

Yvonne a pour principale idée politique une haine virulente des commerçants et des paysans « *qui font monter les prix* ». Elle n'aime pas les communistes, mais fait l'éloge de la C.G.T. à cause de la colonie de vacances où elle envoie Lydie et de la policlinique des Métaux où elle a accouché sans douleur..

La guerre d'Algérie, au début, paraissait odieuse, mais pas très grave à Pierre. Maintenant, il la considère comme perdue. Les événements du 13 mai sont un « *complot des militaires et des patrons* ». Quant aux fascistes, un seul moyen : leur casser la gueule.

Leurs projets ? En août, l'aînée étant « en colonie », ils partiront avec le bébé, pour quinze jours, près de La Charité-sur-Loire. Ils camperont et vont pêcher à vélomoteur.

Leur meilleur souvenir ? Un voyage jusqu'à Menton, en auto-stop, l'année où ils se sont connus.

« *Le Midi, c'est le pays du bonheur. Même quand ils travaillent, les gens y ont l'air en vacances.* »

Leurs rêves ? Un scooter pour Pierre (il l'achètera bientôt, à crédit), car il passe 1 h. 30 par jour en métro. Yvonne voudrait une machine à laver, mais c'est un rêve lointain. Le logement ?

— *Ça, ce n'est pas un rêve : c'est un miracle.*

— Quel genre de logement aimeriez-vous ?

— *Une petite maison en banlieue, avec un jardin* (2).

— Que pensez-vous de la vie ?

Ils rient de cette question insensée. Yvonne dit :

— *Dans l'ensemble, ça pourrait être pire.*

Et Pierre :

— *De toute façon, on n'a rien d'autre, hein ?*

II. - « La politique ? J'ai trop de soucis »

L'USINE d'automobiles est plantée, massive, en bordure de la route. Quand une équipe franchit les portes, ça tient des « Temps modernes » de Chaplin et d'un régiment au retour d'une marche forcée. Un peu, aussi, de la sortie d'un abri souterrain, après une nuit d'alertes : visages sans regard et gestes saccadés nés d'une insupportable tension.

La plupart courent vers les scooters, les motos, les voitures démodées ou les arrêts d'autobus. Quelques groupes, avant d'entreprendre l'effort supplémentaire du retour, avalent sur le zinc un alcool, un verre de vin ou même (malgré l'heure) un café à l'italienne. Dans le chuintement des percolateurs et le tintamarre des boites à musique, ils reprennent pied dans la vie d'outre-usine.

Le café est comme un compartiment de chemin de fer, on se passe de présentations. Mes connaissances sont vite faites. Mes projets, par contre, les rendent réticents.

— *Vous connaissez les opinions du patron... Je vous le dis. Il a sa police un peu mieux en main que feu le gouvernement. Et sitôt repérés, on passe à la caisse...*

— *Remarquez, pour le moment, nous les professionnels, on ne craint pas le chômage. Les journaux sont pleins d'annonces : et on demande des ajusteurs-outilleurs par-ci, et on demande de bons professionnels par-là... Tout de même, je ne tiens pas à changer...*

Ils sont deux. Le plus jeune travaille à la chaîne de montage « *à en avoir des crampes partout* » et raconte que, pour aller aux toilettes, il faut faire signe au contremaître et attendre qu'il vous remplace. Il refuse, en s'excusant, de se prêter à l'enquête.

L'autre, Victor, 35 ans, le muscle enrobé, les joues pas rasées, outilleur-ajusteur (P3) (la plus haute qualification, assez rare) se sent pris par l'amour-propre. Il me fait promettre beaucoup de discrétion, puis m'emmène vers sa voiture, luisante comme un meuble. Elle date de 1938 et part dans des pétarades dignes d'une De Dion-Bouton.

— *Vingt ans, cinquante bornes tous les jours et jamais de pépin. Je lui fais de la médecine préventive et des cures de rajeunissement.*

Il rit très fort et nous entamons nos 25 kilomètres. Il a acheté un pavillon dans un lotissement avec un prêt du Crédit Foncier.

— *Je serai grand-père avant d'avoir fini. Mais avant, on était dans un taudis qui tenait de la fabrique de salpêtre ; nos lapins sont mieux logés. On attendait depuis dix ans, l'âge de mon aîné. Quand la troisième est née, l'an dernier, on s'est jeté dans les dettes. Il n'y a que le premier pas qui coûte. Logés si loin, il fallait une voiture, la voilà pas finie de payer non plus...*

Nous roulons vers les agglomérations surgies de la crise du logement, suite de maisons et de pavillons bâtis sans plan, au hasard des spéculations immobilières, des travaux de viabilité et des subventions.

(2) Chombart de Lauwe constate que 67 % des ouvriers de l'agglomération parisienne rêvent d'une maison individuelle.

...ILS INDIFFÉRENTS ?

Elles deviendront, dans peu d'années, aussi affligeantes que les grises banlieues des portes de Paris, lieux d'élection de la tuberculose, du rachitisme, des maladies nerveuses et de la délinquence juvénile. La faute en est à l'absence de plan et de contrôle réel, aux spéculations des marchands de biens, à l'indifférence ou au manque de crédits de trop de municipalités.

Nous bifurquons sur des routes sans asphalte ni pavé, qu'une pluie récente transforme en marais.

— *Ah ! ce n'est pas les Champs-Elysées. On a obtenu le tout-à-l'égout de justesse, mais le gaz s'apporte comme le vin, en bouteilles... Mais si vous aviez vu notre « crèche » avant : un rez-de-chaussée avec, juste en face, un mur de trois mètres, l'électricité presque toute la journée.*

Une palissade peinte en vert pomme sépare de la boue commune un jardin de poche, sorti d'un de fabrication domestique. Depuis le déménagement, ils font venir le vin en tonneau. Ici encore, la mère, ancienne couturière, habille la famille, sauf les hommes... qui s'habillent peu.

— *Dans le lotissement, on m'a déjà demandé de prendre de la couture à domicile ; je vais m'y mettre, ça aidera. J'aimerais tant une machine à laver et la télé.*

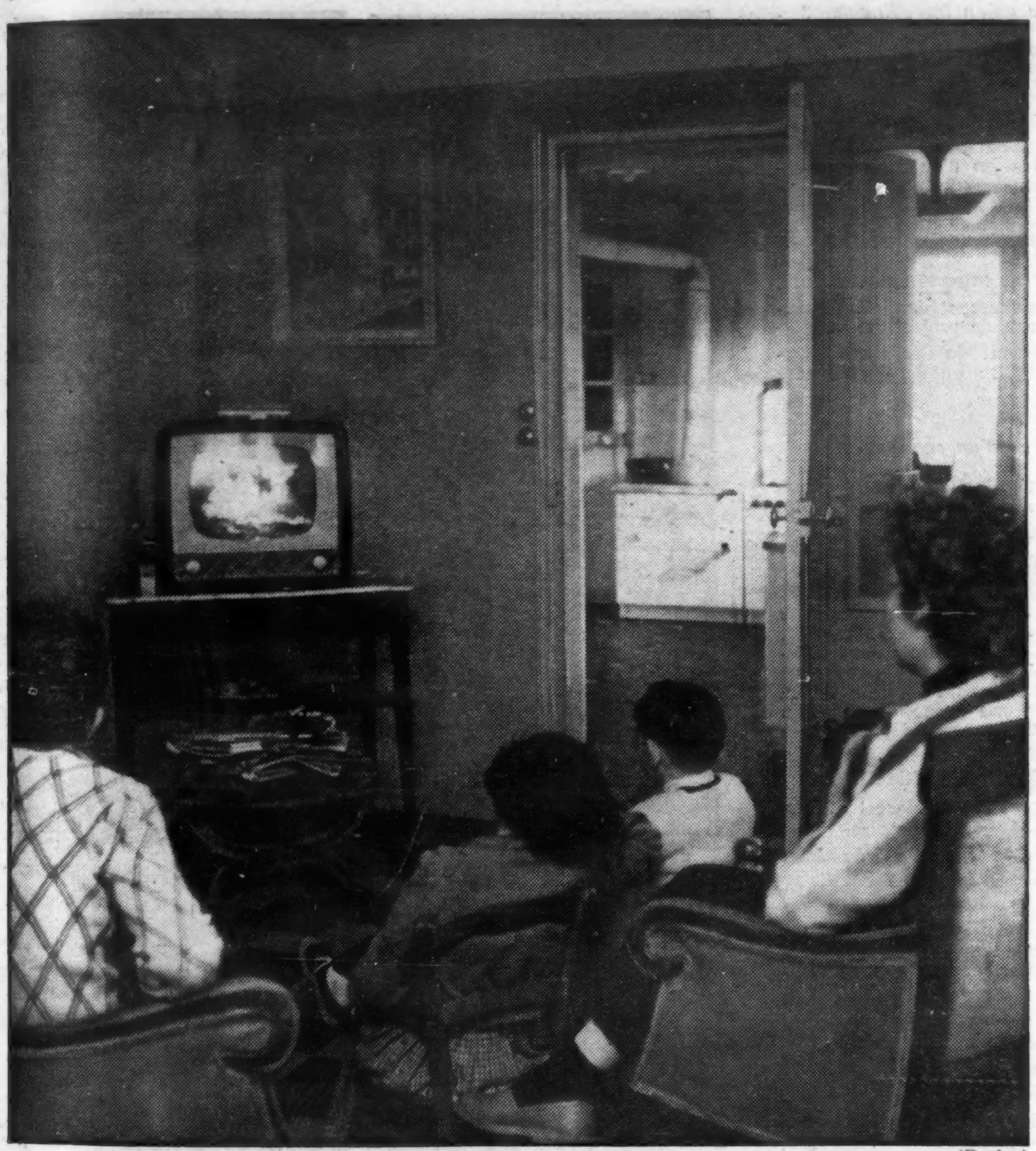
Ils partent sur la télé : les cinémas sont loin, le père ne dort plus. Les parents et amis, effrayés par la distance, viennent peu.

— *Ça fait des économies,* constate cyniquement Victor.

— *Autrefois, à la Goutte d'Or, chez nous, c'était la maison du Bon Dieu. Tout le monde arrivait pour un oui, pour un non.*

Sa voix hésite entre la désapprobation et la nostalgie.

Elle a 30 ans, en paraît davantage, engraissée par les maternités. Lui en a 35. L'aîné des



(Rapho.)

La TÉLÉVISION, LE RÉFRIGÉRATEUR, LA MACHINE A LAVER...
Un rêve et des traites...

tableau du Douanier Rousseau. Une exposition horticole, pas un centimètre de perdu, tous les légumes courants condensés, un cerisier au milieu et, devant le pavillon, des rosiers grimpants en fleur.

— *Hein ?* dit Victor avec un geste de châtelain.

Je hoche la tête : clapier, poulailler, niche du chien, autant de maisons de poupée.

La femme, les trois enfants, le père appuyé sur deux cannes sortent, s'exclament, expliquent. Ils trouvent presque naturel qu'un journal s'intéresse à ce pavillon modèle, me font visiter l'intérieur, où les vieux meubles se blottissent d'un air de parents pauvres.

Plus tard, autour de l'apéritif, le résultat des comptes révèle qu'en tout, avec les 320 francs l'heure de Victor, ses 55 heures par semaine, ses primes diverses assez élevées, les allocations familiales et la retraite des vieux du père, la famille dispose d'environ 120.000 francs par mois.

— *Ça fait gros comme chiffre, mais avant de nous mettre à table, nous avons 40.000 francs de traites à payer tous les mois : le pavillon, la voiture, un réfrigérateur* (obligatoire ici, les commerçants sont loin). *En somme, comptons 80.000 francs pour vivre à six. C'est bien, mais...*

L'alimentation ne prend plus que 45 % du budget, au plus ; œufs, volailles, légumes sont enfants a 10 ans. Ils ont déjà formé leurs projets pour dans vingt ans : le pavillon sera payé, les enfants indépendants, ils feront un grand voyage en Italie et en Espagne, *« sans se priver, dans de bons hôtels ».*

Cette quiète atmosphère de bourgeoise économie, la fierté de Victor pour son métier qu'il me décrit par le détail, tout ici le différencie tellement de mon électricien que j'ose à peine parler politique.

Des surprises m'attendent. Avec un subit embarras et des circonlocutions d'amoureux timide, Victor m'avoue qu'avant 1956, à la S.N.E.C.M.A., il était délégué syndical de la C.G.T. Changeant d'usine, arrivant dans celle-ci, il cessa toute activité.

— *Dans mon atelier, il n'y a que le « syndicat maison ». Je préférais rester inorganisé. En 1958, j'ai repris mes cotisations à la C.G.T.*

Mes tentatives pour connaître les raisons de sa retraite et sa réadhésion échouent contre un *« ça s'est trouvé comme ça ».* Le 28 mai, il est allé manifester.

— *J'avais de l'espoir ; pour une fois, tous les partis étaient d'accord. J'ai perdu de bon cœur deux heures de salaire, ça m'a rendu courage, ce défilé. Je croyais que ça changerait quelque chose. Et puis non, c'était trop pourri, il faut croire. Les partis politiques ne peuvent plus rien. Avec ces socialistes et ce qu'ils ont fait en Algérie, il n'y a rien à espérer.*

— Et les communistes ?

— *Ils se battent, au moins. Mais quelquefois, ils font des choses... Je n'y comprends rien. Remarquez, c'est encore pour eux que j'ai voté, chaque fois : ils sont « contre », moi aussi. On a ça de commun. Maintenant, on est dedans jusque-là, et ce n'est pas un général qui nous en sortira... Encore de la veine s'il ne nous amène pas les « paras ». Moi, maintenant, la politique, je n'en fais plus ; j'ai trop de soucis. Et puis, pour ce que ça sert...*

Et pourtant, il reprend ces questions comme on gratte une urticaire ; il poursuit son discours en me ramenant jusqu'à l'autobus. Sa vue du monde a moins de cohérence encore que celle de l'électricien. On dirait qu'en lui se superposent l'ouvrier combatif qu'il fut et le propriétaire récent et menacé qu'il est devenu. De plus, il ne cache pas un peu de mépris pour les « pauvres types », les manœuvres, ceux qui n'ont pas de qualification, et donc pas de métier.

— *Vous avez vu comme il avait peur d'être licencié, le jeunot qui boulonne à la chaîne ? Ce qu'il fait, mon fils de 10 ans pourrait l'apprendre, alors, que voulez-vous ?... Et ça ne fera qu'augmenter avec les nouvelles machines... C'est compliqué... Dans un syndicat, par exemple, on n'a pas les mêmes intérêts... Et les Nord-Africains...*

Ici, sa vision du monde se trouble encore. Il part du postulat que *« l'Algérien n'est pas comme nous et nous n'y pouvons rien ».* Il est très sûr de lui, ayant fait son service en Afrique. Il arrive à la conclusion que tout, pour la France, dépend de la solution de l'affaire algérienne.

— *On nous a jetés à l'eau avec ce boulet et on veut que nous nagions, il faut nous en débarrasser, voilà. Mais les partis...*

Depuis les événements, il n'achète plus de journal le matin, ayant découvert que son « Parisien » était un « journal politique ». Le soir, il lit « France-soir » pour les titres et les photos.

— *De toute façon, la vérité n'est nulle part.*

Il se sait privilégié par rapport à la masse ouvrière, l'attribue à ses trois années d'apprentissage, à son savoir-faire, à l'économie planifiée qui dirige sa vie. Tout en parlant de la nécessité de *« lutter tous ensemble »*, il met en question l'existence même de la classe ouvrière.

— *Exploités,* dit-il, *les pauvres scribouillards de compagnies d'assurances le sont autant que les manœuvres et que tous. Mais dans quelques années, avec les machines automatiques, il y aura des gens comme nous, qui sauront les réparer, les monter, tout... et puis les autres, qui feront toujours le même geste, qu'ils soient crétins ou intelligents... Pour finir, sauf la graisse de machine aux mains, on n'aura plus grand-chose en commun...*

Cette image technocratique du monde se termine sur un éloge imprévu des Russes ; chez eux, le spécialiste est roi et Victor serait devenu ingénieur. En Amérique aussi, le spécialiste vit bien ; mais il y a le chômage. Maintenant qu'il est aussi endetté que l'ouvrier américain, le chômage lui paraît la pire des catastrophes. Puis, soudain, cette constatation :

— *N'empêche, il y a ceux qui se crèvent et ceux qui en profitent ! Et les deuxièmes voudraient que les premiers aient « un appétit d'oiseau ».*

Sur l'avenir de la France, il n'a pas d'idées. La République, même telle qu'elle était, lui plaisait.

— *Au moins, on pouvait gueuler ; mais ça n'a pas marché.*

De toute manière, désormais, il limite ses préoccupations à sa vie familiale. Autrefois, il lisait des ouvrages de vulgarisation scientifique, songeait à grimper dans l'échelle des techniciens.

— *Maintenant, mon travail me crève trop, et puis il y a la maison, le jardin...*

A la question finale : « Que pensez-vous de la vie », il rejoint Pierre, l'électricien :

— *La vie, eh ! dites, on n'a encore rien trouvé de mieux.*

DOMINIQUE DESANTI.

Nous avons promis aux intéressés de ne citer aucun nom de famille, aucune adresse, aucun nom d'entreprise. Voici les raisons invoquées par les deux premiers pour demander l'anonymat :

PIERRE, L'ELECTRICIEN : « Tout le quartier se moquerait de moi, si on parlait de moi dans un journal. »

VICTOR, LE SPECIALISTE : « Le patron est fasciste ; « L'Express » ne lui plairait sûrement pas. »

PROCHAINS ARTICLES :

René et Georgette, les jeunes mariés.
André et Marguerite, les catholiques.
Emile et Henriette, les communistes.

L'EMBARRAS DU CHOIX

● *Les nouveaux spectacles.*

CINEMA

COMMENT DÉVALISER UNE BONNE PETITE BANQUE : Un bon petit « hold up » sans coup de feu, et avec Tom Ewell, le piquant partenaire de Marilyn dans « Sept ans de réflexion » et Mickey Rooney. Se voit sans fatigue et sans ennui. (*Lord Byron.*)

PRISONS DE FEMMES (voir ci-contre) (*Paris, Wepler, Berlitz.*)

● *Si vous ne les avez pas encore vus.*

L'HOMME QUI TUA LA PEUR : Un noir délivré de ses complexes apprend la liberté à un blanc. (*Avenue.*)

J'AI LE DROIT DE VIVRE : (voir ci-contre). (*Cinéma des Champs-Elysées.*)

QUAND PASSENT LES CIGOGNES : Le souffle d'Eisenstein et de Poudovkine retrouvé. (*Broadway, George-V, Vendôme.*)

LA SOIF DU MAL : Le volcanique dernier film d'Orson Welles, poète maudit. (*Publicis.*)

MON ONCLE : Jacques Tati fait en pointillé la satire du modernisme et crée un ton comique absolument original. (*Colisée, Marivaux.*)

LE PONT DE LA RIVIÈRE KWAI : En un mot, un chef-d'œuvre. (*Monte-Carlo, Agriculteurs.*)

LE DICTATEUR : (voir ci-contre) (*Biarritz*).

JEUX D'ÉTÉ : Pourquoi le bonheur est-il toujours aussi éphémère que l'été ? Bergman décrit l'un de ces bonheurs morts à l'automne. (*Cinéma d'Essai Caumartin.*)

MONIKA : Un amour de vacances, variations d'Ingmar Bergman sur le même thème que « Jeux d'Eté ». (*Ciné Panthéon.*)

LE SEPTIÈME SCEAU : Pourquoi sommes-nous sur terre ? Qu'est-ce que la mort ? A ces éternelles questions, Ingmar Bergman, par la bouche d'un chevalier du moyen âge, tente de répondre. (*La Pagode.*)

LE BAL DES MAUDITS : La guerre comme si vous la faisiez du côté nazi avec M. Brando, et du côté américain avec M. Clift. (*Bonaparte.*)

LE RIDEAU CRAMOISI : Une nouvelle de Barbey d'Aurevilly lyriquement récrite par la caméra-stylo d'Astruc. (*Ursulines.*)

FANTASIA : Par Walt Disney, la grande parade des animaux sur fond de grande musique. (*Plaza.*)

CASQUE D'OR : Jacques Becker fait de Simone Signoret une bouleversante gigolette. (*Cinéphone Saint-Antoine.*)

LA FILLE DU PUISATIER : Toute la Provence avec l'accent de Pagnol, Raimu et Fernandel. (*Delambre.*)

LE PLAISIR : Trois petits contes de Maupassant adaptés avec la grâce de Max Ophüls. (*Actua Champo.*)

RENDEZ-VOUS DE JUILLET : Jacques Becker fait le portrait d'une jeunesse désabusée au lendemain de la guerre. (*Boul' Mich'.*)

LES VACANCES DE M. HULOT : Un Français bien tranquille, par Jacques Tati. (*Val-de-Grâce.*)

DOUZE HOMMES EN COLÈRE : A la recherche de la justice. (*Mac-Mahon.*)

LES ENCHAINÉS : Une histoire d'amour et d'espionnage à la Hitchcock. (*Celtic.*)

LE FLEUVE : La saga du Gange par Jean Renoir. (*Quartier Latin.*)

VACANCES ROMAINES : Une petite princesse nommée Audrey Hepburn. (*Villiers.*)

NOBLESSE OBLIGE : Rien ne sert de tuer, il faut encore hériter. Guinness dans une cascade de gags. (*Studio République.*)

LA STRADA : Une journée des forains avec la folle amertume de Fellini. (*Casino Saint-Martin.*)

LE CUIRASSÉ « *POTEMKINE* » : L'œuvre d'Eisenstein a été désignée comme le premier film du monde. (*Ciné Panthéon.*)

PÉPÉ LE MOKO : Gabin traqué dans la Casbah. Un des meilleurs films de Duvivier. (*Rambouillet, Montparnasse, Belleville.*)

ÊTES-VOUS CINÉMATO

LES Parisiens amateurs de bon cinéma qui passent l'été dans leur ville sont privilégiés : ils peuvent, dans des salles confortables, voir ou revoir en version originale quelques-uns des meilleurs classiques de l'écran au lieu de se voir condamnés à la consommation des « films d'été », c'est-à-dire ceux qui n'ont pas été jugés dignes d'être projetés en période normale d'exploitation.

A en juger par les files d'attente qui s'allongent sur les Champs-Elysées devant « L'Inconnu du Nord-Express », par exemple, il y a maintenant un public assez averti pour apprécier une bonne « reprise ». Il y a aussi un fonds cinématographique assez important pour que les exploitants intelligents puissent y puiser largement.

« L'INCONNU DU NORD-EXPRESS » est l'un des premiers grands succès du maître du suspense, Alfred Hitchcock. Réalisé en 1951, il ne porte pas une ride. Le postulat est extravagant. Deux hommes de la bonne société américaine se rencontrent dans le train. Ils ont l'un et l'autre — comme tout le monde, affirme Hitchcock — furieusement envie d'être délivrés de l'existence d'un être humain. L'un de sa femme, l'autre de son père. Comment s'en débarrasser ?

L'un des deux hommes, curieux personnage de déséquilibré — mais qui est équilibré ? — propose un étrange marché. Chacun tuera le gêneur de l'autre.

Hitchcock conduit avec le maximum d'impertinence, d'humour, de trouvailles et de désinvolture cette situation à son aboutissement.

C'est de l'excellent divertissement.

La même salle, spécialisée d'ailleurs dans les reprises (et où les places coûtent 230 francs), annonce pour succéder à Hitchcock, un très beau film de Fritz Lang, « J'AI LE DROIT DE VIVRE ».

Henry Fonda et Sylvia Sydney, couple traqué, couple pathétique, y jouent l'une des meilleures scènes d'amour du cinéma américain dans un réquisitoire contre la société. A ne pas manquer.

De savoureuses soirées

En voyant apparaître les placards annonçant, au Biarritz, la reprise du film de Chaplin, « LE DICTATEUR », dont la première eut lieu il y a dix-huit ans, le 15 octobre 1940, à New-York, certains ont cru à une initiative humoristique de la maison distributrice. Celle-ci s'en

1. *Qu'est-ce qu'un travelling-mat ?*

a) Un mouvement circulaire de la caméra.

b) Un procédé remplaçant la prise de vues par transparence.

c) Un flash-back (retour en arrière dans la narration d'un récit cinématographique).

2. *Qu'est-ce qu'une découverte ?*

a) Une scène tournée en extérieurs.

b) Un changement dans la dimension de l'écran de projection.

c) Un élément du décor vu à travers une fenêtre ou de l'autre côté d'une porte.

3. *Qu'est-ce qu'un synopsis ?*

a) Une irritation de la peau provoquée par les lampes à arc.

b) Un double fondu enchaîné.

c) Un résumé de scénario.

4. Denys de La Patellière tourne «Les Grandes Familles». On a dit que pour la première fois dans l'histoire du cinéma, une caméra glisserait son gros œil dans l'enceinte de la Bourse pour une scène de ce film. C'est inexact. On voyait déjà la Bourse dans :

a) « Les Bas Fonds », de Renoir.

b) « L'Argent », de Marcel L'Herbier.

c) « Trois pour cent », de Jean Dréville.

5. Lorsque vous payez 400 francs au guichet d'un cinéma d'exclusivité, le producteur du film se rembourse de :

a) 128 francs.

b) 65 francs.

c) 12 francs.

6. La fille de Modigliani a perçu des droits pour « Montparnasse 19 ». Cette somme lui a été versée d'après :

a) Le nombre de reproductions des tableaux de son père qui apparaissent sur l'écran.

b) Le nombre de fois où le nom de Modigliani est prononcé.

c) Le nombre de fois où le film sera représenté.

7. De nombreux films français ont remporté un grand succès aux Etats-Unis : « Le Rouge et le Noir », « Folies-Bergère » (bien sûr), « Gervaise » et surtout « Et Dieu créa la Femme ». Après 34 semaines d'exclusivité au « Paris » (de New-York) ce film a totalisé :

a) 94.532.000 de francs de recettes.

b) 243.227.000 francs.

c) 196.919.000 francs.

8. « Ascenseur pour l'Echafaud » comportait des dialogues remarqués (et discutés) d'un jeune romancier :

a) Maurice Druon.

b) Jacques Laurent.

c) Roger Nimier.

9. Combien d'années séparent ces deux photos :

a) 23 ans.
b) 13 ans.
c) 3 ans.

10. De quel film de Chaplin avec Paulette Goddard cette photo est-elle extraite ?

a) « Les Lumières de la Ville ».
b) « Les Temps modernes ».
c) « Le Dictateur ».

11. Combien de films Chaplin a-t-il tournés entre et y compris le premier (« Pour gagner sa vie » en 1914) et le dernier (« Un Roi à New York » en 1957) ?

a) 43.
b) [illegible]
c) 112.

GRAPHIQUEMENT CULTIVÉ ?

défend. La décision de remettre en exploitation « Le Dictateur » aurait été prise par Chaplin avant les événements de mai. Il est question qu'il remette également en circulation « L'Emigrant ». Encore une coïncidence. De la dictature à l'émigration...

Le public semble d'ailleurs particulièrement sensible à ces vieilles bandes du « Dictateur » et des sifflets répondent aux applaudissements lorsque le petit juif, sosie du dictateur, entreprend un discours humanitaire et social devant les officiers tout à coup médusés.

Film avertissement, film satire, Chaplin sait montrer les images les plus réalistes : misérables juifs traqués au fond des mansardes ou arrêtés par de grands gaillards bottés, et la minute suivante, film merveilleusement comique, Charlot fait rire aux éclats en effeuillant les décorations de Goering comme des pétales de marguerite.

Après ces savoureuses soirées, le devoir professionnel paraît ardu qui conduit le critique jusqu'aux cellules de « PRISONS DE FEMMES ». Sous le même titre, emprunté à un roman de Carco, Roger Richebé avait tourné avant guerre un gros mélo pour l'éclatante Viviane Romance, grande vedette de l'époque. Aucun rapport avec le film de Maurice Cloche, interprété par Danièle Delorme, et visant essentiellement — à travers une anecdote où l'héroïne d'un célèbre procès a cru se reconnaître — à tracer un tableau authentique de la vie des femmes condamnées à une peine de prison.

Vie atroce, vie propre à dévoyer des anges, vie indigne d'une société prétendue civilisée.

C'est la centrale de Haguenau qui a servi de modèle.

Maurice Cloche a réalisé un film probe, qui parviendra peut-être à réveiller quelques conscience endormies, mais dont aucune image n'ira s'ensevelir dans la mémoire des spectateurs.

Peut-être est-ce là le critère qui permet, lorsque les années ont passé, de distinguer « les films qui comptent » des autres. Ces films qui comptent font désormais partie de la culture de l'homme moderne. Voulez-vous vérifier l'état de votre culture cinématographique ? Alors jouez avec nous en essayant de répondre aux 25 questions posées ici.

A chaque question, nous suggérons plusieurs réponses possibles. L'une de ces réponses est juste.

12

« Le Pont de la Rivière Kwaï » est le film le plus vu, le plus applaudi de l'année. Il détient le record des entrées, et le record des récompenses puisqu'il a obtenu sept oscars. Vous avez tous sifflé la « Marche du colonel Bogey »... mais savez-vous qui a mis en scène « Le Pont de la Rivière Kwaï » ?

a) Sam Spiegel.
b) John Huston.
c) David Lean.
d) Carol Reed.
e) Sydney Lumet.

13 - 14 - 15 - 16 - 17 - 18

Quand on évoque un grand film c'est toujours une image qui surgit de la mémoire. En voici quelques-unes, parmi les plus célèbres du cinéma mondial. Pouvez-vous les restituer à leurs films respectifs ?

13

a) « Le Chien andalou » de Luis Bunuel.
b) « Le sang d'un poète » de Cocteau.
c) « Le sang des bêtes » de Franju.

14

a) « Sciuscia », de V. de Sicca.
b) « Louisiana Story », de R. Flaherty.
c) « Jeux interdits », de René Clément.

15

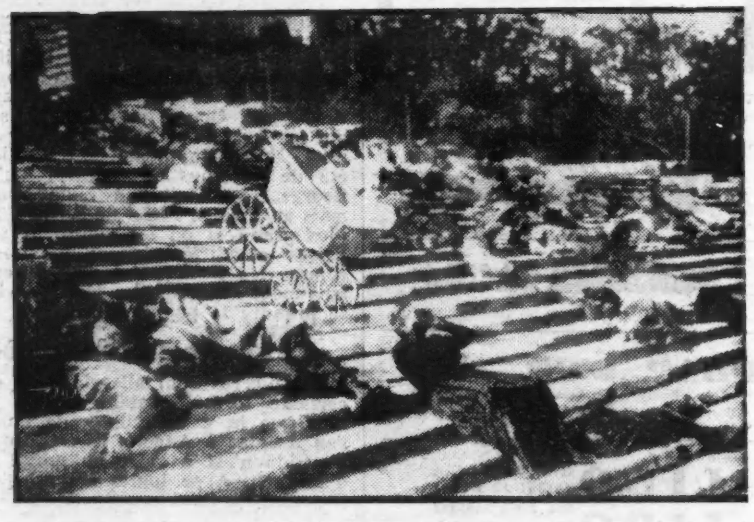
a) Arletty dans « Les Visiteurs du Soir », de Carné.
b) Bengi Ekerot dans « Le Septième Sceau », de Bergman.
c) Falconetti dans « La Passion de Jeanne d'Arc », de Dreyer.

16

a) « A nous la Liberté », de René Clair.
b) « Le Voleur de Bicyclette », de V. de Sicca.
c) « Le Jour se lève », de Carné.

17

a) « Metropolis », de Fritz Lang.
b) « La Cité sans voile », de Jules Dassin.
c) « Pour quoi nous combattons », de Frank Capra.



18.

a) « Le cuirassé Potemkine » d'Eisenstein.

b) « Le chemin de la vie » de Nicolas Ekk.

c) « Furie » de Fritz Lang.

19. Ces dix hommes (cités par ordre alphabétique) ont contribué à faire du cinéma un art — le septième :
— Chaplin.
— René Clair.
— Eisenstein.
— Jacques Feyder.
— Abel Gance.
— D. W. Griffith.
— Fritz Lang.
— Marcel L'Herbier.
— Eric von Stroheim.
— King Vidor.

Vous savez leurs noms, mais connaissez-vous leur œuvre ?

Voici une liste de 15 films. Pouvez-vous donner à chacun le film qui lui appartient :

a) « La Veuve joyeuse ».
b) « La Naissance d'une Nation ».
c) « New York-Miami ».
d) « Les Niebelungen ».
e) « Ben Hur ».
f) « Entracte ».
g) « La Roue ».
h) « Eldorado ».
i) « L'Opinion publique ».
j) « Tonnerre sur le Mexique ».
k) « L'Opéra de Quat'Sous ».
l) « L'Ange bleu ».
m) « Tempête sur l'Asie ».
n) « La Kermesse héroïque ».
o) « La Foule ».

Vous pouvez vérifier en page 27 l'exactitude de vos réponses.

ET SIX QUESTIONS A RECOMPENSE

Les six questions suivantes sont les seules dont vous ne trouverez pas la solution ici.

20. De quel roman de Simenon a été tiré le film « Le Fruit défendu » ?

21. Qui a écrit : « *Le Cinéma s'adresse aux masses, et les masses aiment le mythe, en bien et en mal* ».

22. Quel est le film que vient de tourner Brigitte Bardot et qui est un remake d'un film tourné avant la guerre par Marlène Dietrich ?

23. Qui a incarné à l'écran :
a) Berlioz ?
b) Van Gogh ?
c) Catherine II ?
d) Du Guesclin ?
e) Don Quichotte ?

24. « Le Bourgeois gentilhomme » vient d'être tourné par la troupe de la Comédie-Française. Quelle est l'autre pièce de Molière qui a été portée à l'écran, et par qui ?

25. Quelle est la scène célèbre du « Diable au corps » qui est entièrement due à l'imagination des adaptateurs ?

Si vous voulez jouer avec nous, envoyez-nous les réponses que vous croyez bonnes. Les dix premières réponses justes que nous recevrons seront récompensées par un mirosillon ou un livre de la Pléiade, au choix du gagnant. A défaut de réponse juste, seront récompensées les dix réponses les plus proches de la vérité.

LA SEMAINE

Seize ans après

« PERE », la pièce d'Edouard Bourdet qui fut créée à Paris en 1942, sera reprise au théâtre de la Michodière à la rentrée. Pierre Fresnay et Yvonne Printemps feront toujours partie de la distribution, mais en seize ans, ils ont changé de génération. Ils joueront les rôles du secrétaire de l'auteur célèbre et de la baronne, qui étaient tenus par Pierre Larquey et Marguerite Deval, tandis que leurs anciens rôles, ceux du beau-fils et de la fille, seront maintenant interprétés par François Guérin et Anne Vernon.

Ressemblance

PAULE GUILLOU a demandé, le 4 juillet, la mise sous séquestre du film « Prison de femmes », qui, disait-elle, retraçait sa propre vie. Le film de Maurice Cloche qui est sorti cette semaine à Paris présente en effet des analogies troublantes. Paule Guillou fut préparatrice en pharmacie, accusée d'avoir empoisonné sa patronne et le fils de celle-ci. Condamnée sans preuve, elle accoucha en prison d'une fille qu'elle ne devait revoir qu'à sa sortie de prison. Elle avait eu un passé orageux.

Dans le film, Danièle Delorme est préparatrice en pharmacie, accusée d'avoir empoisonné son mari. Condamnée sans preuve, elle accouche en prison d'un enfant qu'elle ne revoit qu'à la fin du film. Elle sortait du « milieu ».

Le tribunal a néanmoins débouté la demanderesse : Danièle Delorme ne ressemble en aucune façon à Paule Guillou.

Une question

L'APPARITION de Pierre Blanchar samedi soir à la T.V. au cours de l'émission « Gros Plan » a laissé songeur. Pierre Blanchar qui a tourné 54 films, joué plus de 50 pièces, obtenu en 1937 la Coupe Volpi le désignant comme le meilleur acteur du monde, n'a plus tourné une seule fois depuis 1949.

Avec une rare lucidité, sans aigreur, Pierre Blanchar, 62 ans, a posé une question. « Si je ne tourne plus, a-t-il dit, ce n'est pas que je suis trop vieux. Plusieurs de mes camarades, Charles Boyer, Charles Vanel, etc., poursuivent leurs carrières avec succès. Ce n'est pas non plus parce que j'ai volontairement abandonné le cinéma. C'est simplement parce que l'on a décidé que j'étais un mauvais comédien. C'est possible, mais je me demande comment on a mis trente ans à s'en apercevoir. »

Cabarets Dancings

MIMI-PINSON Ts l. jours Mat. 15 h. 30 Soir 21 h. Les samedis
BAL DE NUIT - Le BAL des Ch.-Ely., 79

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

FOLIES PIGALLE
La sensationnelle revue de STRIP TEASE
« Poupées à gogo »
Attractions internationales
Mat. 15 h. - Soir. 21 h. 30 et 0 h. 30
Place Pigalle - TRU. 25-56

Restaurants

CALAVADOS 40 Av. P. 1er Serbie JOUR ET NUIT...

DRAP D'OR DINERS SPECTACLE
Revue, Strip Tease, Attractions
58, rue Bassano - ELY. 04-31

LIDO UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
LIDO ÉLY. 11-61 21 h. DINER DANSANT
LIDO ÉLY. 11-62 23 h. LA REVUE "PRESTIGE"
de P. Louis-Guérin & Frédéy

MOCAMBO **** 12, r. Marignan ELY. 58-64
DINERS-SPECTACLE LES CHATS DE SINE

• A Avignon, Lorenzaccio est vainqueur du Tour

(De notre envoyé spécial Robert KANTERS.)

« LORENZACCIO n'a jamais offensé de pape, que Clément VII, qui est à cette heure en enfer », s'écrie Philippe Noiret-Alexandre de Médicis en frappant le sol du pied dans la cour du palais construit par le pape Clément VI : à cause de tous ces papes, ou malgré eux, on se sent au festival d'Avignon en état de grâce. Ces deux soirées au Théâtre national (populaire) soutiennent hautement la comparaison avec les meilleures soirées du Théâtre des Nations, et il y en a eu cette année de fort bonnes.

Il y a le ciel étoilé dessiné par Dieu, le décor de pierres patinées par le temps, mais il y a aussi les costumes éclatants et harmonieux de Gischia, les fanfares et les romances de Maurice Jarre, les lumières et les étendards, les mises en scène larges et précises de Gérard Philipe pour « Lorenzaccio » et de Jean Vilar pour « Œdipe » et pour « Les caprices de Marianne » ; il y a la troupe enfin avec ses très bonnes comédiennes (Lucienne Lemarchand, Geneviève Page, Monique Chaumette...), ses excellents comédiens (Georges Wilson, Philippe Noiret, Georges Riquier), ses jeunes premiers qui ne sont encore gâtés ni par l'argent ni par la publicité (Roger Mollien, Roger Coggio, Yves Gasc...), son homogénéité si grande que les vedettes (Gérard Philipe, Maria Casarès) y perdent leur statut de vedettes. C'est tout cela qui fait de la représentation de « Lorenzaccio » une fête parfaitement satisfaisante.

Le drame d'un peuple

De tout le répertoire français, la pièce de Musset est probablement, avec « Le Cid », celle qui s'épanouit le mieux en plein air. Drame d'un peuple, énigme d'un individu, c'est le chef-d'œuvre, et peut-être le seul chef-d'œuvre du théâtre romantique. Longtemps abandonné aux femmes (Sarah Bernhardt, Marguerite Jamois), il nous est révélé par Gérard Philipe, dont le jeu depuis quelques années a gardé toute sa jeunesse, mais avec moins d'exubérance, un souci plus accentué d'éclairer toutes les intentions du rôle. Il y a un baiser d'adieu entre Alexandre et son « mignon » et futur assassin qui a beaucoup plus de sens que le fameux baiser de « Vu du pont » et qui est un chef-d'œuvre de tact.

Peut-être même cet assagissement, excellent dans « Lorenzaccio », est-il excessif dans « Les caprices de Marianne » : l'Octave de Gérard Philipe est-il assez écervelé, joyeux ivrogne, libertin ? Je sais bien que de l'aveu de Musset, Octave et Cœlio ne sont que les deux faces d'un même personnage, Musset lui-même (« Ma folie a été de ne vous en montrer qu'un, George... », écrit-il à Mme Sand), mais au théâtre l'effet ne sera-t-il pas plus grand si on les maintient solidaires et différents au maximum, comme les deux pointes de ciseaux largement écartés entre lesquels vient se prendre la pauvre Marianne ?

Une certaine ambiguïté

Les pierres sont allergiques à une certaine forme d'intelligence : pas plus que le « Caligula » de Camus l'an dernier à Angers, l' « Œdipe » de Gide n'est à l'aise au grand air d'Avignon. Avec toutes ses allusions littéraires à Shakespeare, à La Fontaine, à Freud, à Barrès (Vilar change le texte de peur sans doute de n'être plus compris), cet Œdipe est un vieux monsieur qui multiplie les clins d'œil et la pièce quelque chose comme une revue de fin d'année pour l'Amicale des anciens collaborateurs de la N.R.F. Très à l'aise dans le rôle où Georges Pitoëff était fort mauvais, Jean Vilar accentue le côté anticlérical, voire blasphématoire, de la farce. Mais la discussion sur l'idée de Dieu est menée dans le langage philosophique d'il y a trente ans ou quarante ans et, pour rester fidèle à la légende, Gide n'a pas eu le courage de sortir d'une certaine ambiguïté.

Evitons le jeu facile des allusions politiques, bien que les occasions soient tentantes et que Musset ait écrit « Lorenzaccio », tragédie de la tyrannie triomphante, au moment où les libéraux commençaient à apprendre à se taire et où, profitant de la passivité de l'opinion, Louis-Philippe et les siens s'attribuaient le bénéfice des Trois Glorieuses. Mais parfois, c'est la politique qui fait allusion au théâtre. Dans le train qui me mène d'Avignon à Carcassonne, en voulant rafraîchir mes connaissances sur le monde du pétrole, je lis dans Benoist-Méchin à propos des conducteurs de camions de l'Aramco sur les pistes et les routes de l'Arabie : « Leurs discussions animées font régner dans les salons de café des princes et des marchands quelque chose de l'atmosphère des ports anglais à l'époque élisabéthaine... » Ainsi, Shakespeare occupe la cité de Carcassonne que les Anglais du Prince Noir ne purent prendre en octobre 1355 et l'esprit d'Elisabeth I règne encore aux lieux où les armes d'Elisabeth II...

R. K.

• A Douai, 200 francs bien placés sur Till l'Espiègle

LE Théâtre Populaire des Flandres a présenté dans la belle cour Renaissance de l'Hôtel de Ville « Les aventures d'Eulenspiegel ».

Ce spectacle qui conte une révolte de paysans conduite par le farceur, le rusé Till l'Espiègle, a été joué avec entrain, presque comme un western, par la compagnie de Cyril Robichez et a remporté un très grand succès auprès des habitants qui avaient pourtant bien hésité avant de dépenser les 200 francs d'une place assise.

Moins favorisés que les habitants de l'Est, du Midi, du Centre ou de l'Ouest, qui possèdent des centres dramatiques subventionnés (Strasbourg, Toulouse, Saint-Etienne, Villeurbanne ou Rennes) les 4.500.000 habitants du Nord n'ont guère l'habitude d'aller au théâtre. Le projet qui accordait une subvention régulière au T.P.F. a toujours été reporté.

Depuis 1949, Robichez tente pourtant de donner le goût et la possibilité de se distraire à toute cette population de travailleurs. Il a d'abord fondé à Lille un théâtre de marionnettes, qu'il a promené un peu partout, dans les mines, dans les usines, dans les préaux des écoles. En 1953, il fonde le T.P.F. et crée un festival à Hénin-Liétard. Avec une vingtaine de camarades, tous obligés d'exercer un second métier pour subsister, il monte plusieurs spectacles : Lope de Vega, Molière, Brecht, organise des lectures et aussi des « week-ends spectacles » comme ceux du T.N.P. avec bals, concerts et tours de chant.

Le spectacle présenté à Douai montre à quel point il serait temps d'aider cette courageuse compagnie, et le public chaleureux du Nord a prouvé qu'il saurait y être sensible.

M. M.

• A Carcassonne, Don Quichotte est resté sans voix

CETTE année, pour son festival, au Théâtre de la Cité, Carcassonne a tenu à présenter également un spectacle lyrique.

Le choix des œuvres, pour un cadre aussi grand, pouvait dès l'abord paraître risqué : « Les Tréteaux de Maître Pierre », de Manuel de Falla, arlequinade géniale, d'après un épisode de « Don Quichotte » de Cervantès, et « Le Guignol au gourdin » de Lorca, dont le titre seul dit assez le genre et l'esprit.

Néanmoins, on s'y rendait avec sympathie, pour le chef-d'œuvre de Manuel de Falla surtout, injustement négligé par les théâtres réguliers.

Hélas, ce fut un échec à peu près total ; et plus que le cadre, c'est l'insuffisance de la réalisation musicale qui en fut responsable.

L'histoire raconte comment Don Quichotte, assistant au cours de ses pérégrinations à une représentation de marionnettes, prend fait et cause pour la victime du spectacle et oubliant qu'elle n'est pas une personne vivante, détruit les guignols et tout le matériel scénique du pauvre Maître Pierre, au nom de son idéal de justice et de charité.

Pour ce spectacle tantôt mimé, tantôt chanté, de Falla a composé une de ses plus belles partitions, mélange d'évocation moyenâgeuse et de complainte populaire. Sous la direction de Serge Baudo, l'exécution orchestrale fut correcte, sans plus.

Scéniquement, malgré les « marionnettes géantes » d'Yves Joly, cela ne « passait » pas. Et vocalement, en dehors du jeune Juan-Miguel Ordoqui (12 ans) récitant selon la volonté du compositeur, ce fut la catastrophe : comment a-t-on pu s'imaginer que M. Cottret pourrait être, un seul instant, le fantoche grandiose de Cervantès, musicalement transfiguré par de Falla ! Il y faut une allure, et surtout, une voix...

En « lever de rideau » d'une heure trente, la petite farce de Lorca avait donné l'occasion à Maurice Chana de fournir une musique de scène qui eût paru pauvre même sans le voisinage écrasant de Falla. Et puis, pourquoi cette mise en scène d'une lenteur, d'un sérieux hors de propos ? Quand cessera-t-on de se prendre la tête à deux mains à propos de chaque petite chose de l'auteur de « Noces de Sang » ?

A. G.

LA PAGODE 57bis, r. de Babylone - INV. 12-15
Le Septième Sceau d'Ingmar BERGMAN v. o.
15e SEMAINE

FOLIES-BERGÈRE
NOUVELLE REVUE
LOCATION PAR CORRESPONDANCE
POUR LES CLIENTS DE PROVINCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

BONS DU TRÉSOR
vous qui avez des disponibilités
et désirez effectuer un placement commode et avantageux
VOUS AVEZ LE CHOIX
Bons à 1 et 2 ans — UN RENDEMENT IMPORTANT
Bons à intérêt progressif — UNE PARFAITE LIQUIDITÉ

• A Aix-en-Provence, quel pianiste que Boulez !

(De notre envoyé spécial Antoine GOLEA.)

PREMIER concert dans la série de musique contemporaine que la di-ection du festival a heureusement einstituée : Rosbaud commence avec s « Cinque Canti » de Dallapiccola, our baryton (l'excellent Denik Olsen) orchestre de chambre. Parmi les usiciens sériels, Dallapiccola est, vec Berg, celui qui trouve grâce de-ant les adversaires de la série ; il araît que son « lyrisme italien », emporte sur la « technique ». La vé-ité, c'est que le lyrisme, italien ou non, l'emporte sur la technique sé-rielle, comme sur toutes les autres, lorsque le compositeur en est pourvu. Est-ce que Hummel est lyrique ? Pour-tant, il écrit comme Mozart, son con-temporain.

Boulez a joué sa « Troisième So-nate » pour le piano. C'est cette œuvre dans laquelle une marge d'improvisa-tion importante est laissée à l'inter-prète, dans le cadre d'une large disci-pline. Aucune exécution, de ce fait, ne ressemble à une autre. De quoi, une fois de plus, confondre tous ceux qui croient, ou affirment croire que la mu-sique sérielle est de l'arithmétique. Quel pianiste, que Boulez ! Depuis Bartok, aucun compositeur n'a joué comme lui. Il paraît qu'il a été refusé au concours d'entrée à la classe de piano, au Conservatoire...

Avec Derik Olsen, Rosbaud a donné la « Sérénade » de Schoenberg, comme une sérénade combinée de Mozart et de Johann Strauss ; et comme il a eu raison !

Le soir, « La Flûte enchantée » au théâtre de Cassandre. Le triomphateur de la soirée : Jean-Denis Malclès, vir-tuose et artiste à la fois dans les cou-leurs, les proportions, l'esprit des cos-tumes et des décors, qui donnent l'il-lusion de la grandeur sur une scène minuscule. La triomphatrice : Teresa Stich-Randall, Pamina bouleversante et vocalement impeccable. Le vaincu : Ionel Perlea, au pupitre à la place de Solti, gravement malade. Sa direction est lourde, lente, monotone, triste, son orchestre sonne pâteux. Que ne s'est-il inspiré de la chaleur, du rythme, de la vibration de Malclès !

Dans le programme, on lit, à propos de cette œuvre faustienne : « Le livret de « La Flûte » me paraît de l'espèce la plus enfantine. » Dix lignes plus haut, c'était « une invention incohé-rente ». C'est signé Jean Giono.

A. G.

• A Cannes, le jazz n'est pas fait pour être joué sur scène

(De notre envoyé spécial Yvon SAMUEL.)

UN festival pour rien, telle est la conclusion que l'on peut tirer du Festival de Jazz qui vient de se tenir à Cannes.

Une série de concerts avec quelques grosses têtes d'affiche, Ella Fitzgerald chaque soir ou presque, ce n'est pas suffisant pour lutter contre l'ambiance de tournée de second ordre, l'absence de sincérité de ces musiciens qui sont pourtant parmi les meilleurs. Le jazz n'est décidément pas fait pour être joué sur une scène et le style Nouvelle-Orléans paraît définitivement figé.

A l'actif du festival

Trois trompettes : Donald Byrd, 25 ans, dont nous ne connaissions que quelques disques mais qui est une va-leur sûre, un grand musicien. Sa sim-plicité a réconforté les amateurs fidè-les qui avaient tenu jusqu'au cin-quième concert.

Teddy Buckner : on a dit de lui : « C'est le successeur d'Armstrong ». C'est à peine exagéré. A près de 50 ans, il fait sa première apparition en Europe.

Dizzy Gillespie, l'enfant terrible du jazz contemporain, s'est beaucoup as-sagi. Il ne se permet plus que quelques facéties avec le micro. Sa technique souple n'a pas varié depuis la pre-mière fois que nous l'avons entendu, il y a dix ans. Mais l'on y prend tou-jours un grand plaisir.

Le « Modern Jazz Quartet », plus « vivaldien » d'allure que jamais.

Stan Getz : on savait déjà que les référendums d'outre-Atlantique qui le classent largement en tête des saxo-ténors ne se trompent pas. Supportant la confrontation avec lui, Barney Wi-len, le benjamin du festival (à peine majeur).

Le public a été sage. Pas de sifflets, pas de bataille d'«Hernani» entre an-ciens et modernes, comme il y a peu d'années. Les touristes en vacances sur la côte payaient leur place pour entrer au palais des Festivals, comme ils vont le samedi soir au cinéma.

Les jam-sessions du Club Saint-Germain ont plus d'intérêt.

Y. S.

(Agnès Varda.)

GENEVIÈVE PAGE ET GÉRARD PHILIPE A AVIGNON
Entre deux pointes de ciseaux.

DISQUES

Faute d'aller à Cannes

DEUX enregistrements intéresseront les amateurs de jazz qui n'ont pas pu se rendre à Cannes, et leur donne-ront une idée de l'état du jazz ac-tuel.

L'un, de Gil Evans, le meilleur « ar-rangeur » de ces dernières années de-puis le fameux « Boblicity » de la Session Capitol, accompagnant Miles Davis. Ce n'est pas le « Concerto pour Miles » que l'on pouvait espérer, dans le genre du « Concerto pour Cootie » de Duke Ellington, mais Miles Davis atteint là une pureté très rare (1).

L'autre a obtenu le grand prix du disque 1958. André Hodeir y montre un désir de renouvellement qui dé-bouche toujours sur des expériences originales, sinon réussies. L'exécution est loin d'être satisfaisante, mais on y entend des ouvertures intelligentes vers des possibilités de rénovation du langage orchestral.

Martial Solal, très grand soliste, et Kenny Clarke adhèrent totalement aux expérimentations rythmiques (2).

(1) Gil Evans « Miles ahead » (*Fontana* 608 013, 33 t., 30 cm). Orchestre di-rigé par Gil Evans. Soliste au Flü-gelhorn : Miles Davis.

(2) André Hodeir : « Kenny Clarke Sextet » (*Philipis*, n° 77 317 L, 33 t., 30 cm). Petite formation française, ani-mée par Kenny Clarke, dirigée par An-dré Hodeir.

Êtes-vous cultivé cinémato-graphiquement ?

Voici les réponses justes aux 19 *questions posées en pages* 24 *et* 25.

1°) b — 2°) c — 3°) c — 4°) b.
5°) b — 6°) a — 7°) c — 8°) c.
9°) a : Marlène Dietrich dans « Morocco », de Sternberg, en 1931. — Marilyn Monroe, dans « La Ri-vière sans retour », de Otto Pre-minger, en 1954.
10°) c — 11°) b.
12° c. (Sydnet Lumet, dont le nom est pratiquement inconnu, est le réalisateur de « Douze hommes en colère ».)
13°) a — 14°) b — 15°) c — 16°) c.
17°) a — 18°) a.
19°) Chaplin : i — D.-W. Grif-fith : b.
René Clair : f — Fritz Lang: d.
Eisenstein : j — Marcel L'Her-bier : h.
Jacques Feyder : n — Eric von Stroheim : a.
Abel Gance : g — King Vidor : o.

CALENDRIER DES GALERIES D'ART

GALERIE MAEGHT

« SUR QUATRE MURS »
BONNARD, MATISSE, BRAQUE, CHAGALL, KANDINSKY, BRANCUSI, LEGER, MIRO, GIACOMETTI, PICASSO, BAZAINE, TAL COAT

EXPOSITION NICOLAS DE STAËL
ARLES - MUSÉE REATTU
TOUS LES JOURS JUSQU'AU 8 SEPTEMBRE

RJ
Vient de paraître...
JULLIARD

La Butte aux Ronces

par Pierre FISSON

Autour de trois thèmes éternels : la Terre, la Femme et le Temps, Pierre Fisson, dont on n'a pas oublié le fameux « Voyage aux Horizons » Prix Renaudot 1948, publie un nouveau roman, « La Butte aux Ronces », dans lequel il conte l'histoire de l'Amour inventé, modelé, enrichi et imposé par la femme à l'homme, depuis la création du monde jusqu'à nos jours. C'est aussi l'histoire de ce coin de terre française : la Butte aux Ronce, fécondée par les siècles et symbolique, en quelque sorte, de la quête d'amour.

Après plusieurs années de silence Pierre Fisson nous livre aujourd'hui un nouvel aspect de sa pensée : puisque seule la tendresse et l'amour nous délivrent de l'ennui, c'est donc de la femme qu'il faut attendre le salut.

La dernière impression

par Malek HADDAD

Dans cet ouvrage qui vient de paraître l'auteur, jeune poète musulman habitant Paris affirme « aujourd'hui, les romans ne sont plus dans les livres ». Et il est vrai que l'on peut rencontrer son héros Saïd, son héroïne Lucia, dans les rues d'Alger ou d'Aix-en-Provence...

Précocement mûri au soleil sanglant du 8 mai 1945, Saïd appartient à cette génération de jeunes algériens qui ont décidé de vivre ou de mourir debout. Le choix de Bouzid, le pont que Saïd doit faire sauter, son amour pour Lucia, sont autant de symboles qui situent le problème, des rapports entre la France et l'Algérie. Saïd fera sauter le pont et Lucia sera tuée... De la mémoire à l'espérance, il y a place pour un poème, le voici, sincère et bouleversant.

JULLIARD

UN JEU MACABRE

par MADELEINE CHAPSAL

Il fallait Violette Leduc pour avoir l'idée de ce couple et, si on ose dire, le faire vivre. Elle : mademoiselle Clarisse, cinquante-quatre ans, tenancière d'une épicerie-café, célibataire. Lui : un mort, cet inconnu dont Clarisse découvre dans son café désert le cadavre effondré.

Et toute la nuit Clarisse, pour la première fois en possession d'un homme, joue avec le mort la comédie de la rencontre. Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Que voulez-vous ? Les vêtements du cadavre, la pauvreté de sa mise, les plis douloureux de son visage sont pour Clarisse autant de réponses. Elle inventorie des souffrances, les console en imagination. Puis s'enhardit : cet homme qui ne proteste pas est le sien, elle l'installe plus confortablement, touche à sa toilette, lui raconte sa vie de femme qui a tout repoussé. Jusqu'à ce jour... mais nul écho, même aux plus tendres avances. *« Le mort se refroidissait, il s'éloignait »*, devenait ce qu'il n'avait cessé d'être, sous le souffle suppliant de Clarisse, un objet.

Au petit matin, la vieille fille rompt enfin l'illusoire dialogue et sort de chez elle pour déclarer le décès. Fin d'un jeu macabre mais aussi d'une espérance : il n'y aura jamais d'homme dans la vie de mademoiselle Clarisse, il est trop tard.

Désagréable cruauté du sujet, violence extrême, obscène, des détails, Violette Leduc est un auteur qui va loin. Trop loin sans doute ; cette voix fait peur, elle est trop proche, trop affligée et — ce qu'on craint le plus d'entendre — elle promet la solitude.

Solitude parmi les autres, mais aussi solitude avec soi. Celle de chaque instant, qui saisit au milieu d'un geste, à la fin d'une pensée, entre paroles, face à la noire insécurité du corps. C'est là, en cette marge de néant, que s'exaspère et souffre le talent de Violette Leduc. Fous d'absolu, ses personnages ne cessent d'apercevoir ce qui leur manque. Atroce disette qu'expriment jusqu'aux titres de ses ouvrages : « L'Asphyxie », « L'Affamée », « Ravages ». De beaux livres où, dans leurs sombres démêlés avec un besoin d'aimer qui n'aboutit pas, ne peut aboutir, les héroïnes de Violette Leduc jettent à tous les horizons des fleuves de tendresse inutile, comme le cheval qui refuse l'obstacle et s'épuise en cabrioles.

(M. Foucault.)

VIOLETTE LEDUC
Fleuves de tendresse inutile.

Mais si l'angoisse, l'incapacité de recevoir et d'aimer, en sont les ressorts métaphysiques, l'œuvre est par ailleurs très humaine. « L'Asphyxie » est le récit d'une enfance ; entre une mère égoïste et brutale, une grand-mère douce mais mourante, une petite fille grandit sans soutien et dans l'horreur des choses sexuelles. « L'Affamée » est l'aveu délirant et désespéré de l'amour qu'une femme porte à une autre. « Ravages », où se retrouvent le ton et les obsessions des ouvrages précédents, montre une jeune femme élevée dans la haine des hommes et de la maternité, qui successivement détruit deux amours.

« Les Boutons dorés », publiés avec « La Vieille Fille et le Mort », est l'histoire de Clotilde, jeune fille de la campagne, placée comme servante de ferme et partout blessée par la rudesse des gens et des choses.

Il faudrait dire aussi : par la misère. C'est l'élément fondamental où s'ébattent les personnages de Violette Leduc, leur air. Chambres lépreuses, nourritures insuffisantes, métiers ternes, obsession du portefeuille vide, crasseux, douloureux au regard ; cette misère inexorable, essentielle, n'existe presque plus dans la littérature d'aujourd'hui, qui, à l'image de cette société, est une littérature d'arrivisme. Le héros de roman réussit ou crève, il ne persiste pas dans la misère ; il faut remonter aux grands romanciers du XIX[e] siècle pour retrouver ce monde nécessiteux, et pourtant stable, où loin d'être rabotés comme on le croira plus tard par la pauvreté, les sentiments romanesques, joies comme peines, s'y aiguisent et se purifient.

Et si l'univers de Violette Leduc ne connaît pas la gaieté, sa familiarité avec les tâches quotidiennes, les cœurs simples, la nature, permet des élans vers le comique. C'est une tendre façon, si souveraine chez Colette, de moquer l'immensité d'amour que certains êtres mettent à presque rien. Ainsi, dans « L'Asphyxie », la petite fille et sa grand-mère cuisant un chausson aux pommes.

Mais d'autres passages, en particulier les dialogues, rappelleraient plutôt Marguerite Duras ; même insistance, têtue, répétée, pour dire le plus hautement possible ce qui justement ne se dit pas.

Scandaleuse et vivante, on s'étonne qu'une œuvre commencée depuis plus de dix ans n'ait pas connu meilleur succès. Est-ce parce que Violette Leduc écrit sans ces coquetteries à l'égard d'auteurs connus, ces clins d'yeux que certains ouvrages ne cessent de lancer à tous les autres ? Ici rien d'aguichant ; c'est la vierge apparition d'un monde unique, fermé. Trop peut-être.

De « L'Asphyxie » à « Ravages », de « Ravages » à « La Vieille Fille et le Mort », la situation n'a pas bougé : mère mutilante, fille horrifiée, mâles incapables de porter secours. Tel est, sans variations possibles, le schéma de la vie à travers l'œuvre de Violette Leduc. Mais en ce personnage obstiné à faire passer sa folie propre pour la vérité de tous, on reconnaît l'écrivain.

(1) « La Vieille Fille et le Mort », par Violette Leduc. Ed. Gallimard, 275 pages. 750 francs.

Vient de Paraître

PRÉSENCE AFRICAINE

(N° XVIII-XIX)

AU SOMMAIRE :

Un ensemble sur

Les Aspects de la Spiritualité Africaine

Un dossier sur

La Loi-Cadre

Fondements historiques
Analyse juridique des décrets
Conséquences financières
La loi-cadre et les partis africains
La loi-cadre se meurt

CHRONIQUE ET NOTES D'ACTUALITE

256 pages 400 francs

17, rue de Chaligny - PARIS-XII[e]

LIVRES NEUFS, SOLDES Valeur 250 à 500 fr 50 fr.
(Surplus des meilleurs éditeurs)

Catalogue de 120 pages contenant un choix très varié en TOUS GENRES adressé contre 2 timbres

LIBR. FONTENEAU EX-15 POITIERS

MAURIAC
de l'Académie française
BLOC-NOTES
1952 - 1957
Flammarion

ÉTRANGER

Ezra Pound

Interné depuis douze ans dans un asile, le plus grand poète américain fait, en sortant, le salut fasciste.

Le vieillard qui descendit à Naples d'un navire venant des Etats-Unis, fit le salut fasciste. Il ne savait peut-être pas que l'Italie, qu'il avait dû quitter en 1945, avait changé de régime : il venait de passer douze années enfermé à l'hôpital psychiatrique de Saint-Elizabeth, à Washington. Entouré de journalistes italiens il leur lança :

« *L'ensemble des Etats-Unis est une maison de fous.* »

Après douze ans d'exil dans sa propre patrie, le poète américain Ezra Pound, âgé de 72 ans, retrouvait sa terre d'élection, celle où il s'était installé en 1924, après avoir vécu de 1908 à 1920 à Londres, puis quelques années à Paris. Depuis l'âge de raison il avait toujours fui son pays.

Peu connu en France, parce que peu traduit, Ezra Pound est considéré dans le monde entier comme un des plus grands poètes vivants, un de ceux qui ont trouvé un « frisson nouveau ».

« *Un écrivain*, a dit Hemingway, *né autour de l'année 1900 et qui n'a pas été marqué par Ezra Pound, mérite plutôt notre pitié que notre condamnation* ».

Et T.S. Eliot, Prix Nobel de Littérature, a ajouté :

« *Personne parmi nos contemporains ne sait écrire aussi bien que Pound. Peu de poètes contemporains pourraient dire que leur œuvre eût été exactement la même si Pound n'avait pas vécu.* »

Que lui reprochait-on aux Etats-Unis ? Son admiration pour le fascisme et pour Mussolini était connue. Ce qu'on ne pouvait lui pardonner, ce sont ses discours de propagande prononcés pendant la guerre à la radio italienne, et prenant violemment position contre les alliés.

« *Roosevelt*, avait-il dit dans une de ces allocutions, *est un criminel, mentalement déficient, qui a précipité son pays dans une guerre illégale.* »

Les banques et l'usure

Une procédure pour haute trahison fut intenté contre lui dès 1943. En 1945, Pound se livra aux troupes américaines qui avançaient en Italie et arrêté, il fut interné dans un camp près de Pise. C'est là qu'il a écrit son dernier chef-d'œuvre, les « Pisan Cantos » :

« Nul homme qui a vécu un mois dans une cellule pour condamnés à mort
Ne croit plus à la grande punition
Nul homme qui a vécu un mois dans une cellule pour condamnés à mort
Ne croit plus aux cages pour animaux sauvages. »

Transféré en Amérique pour être jugé, son procès n'a jamais eu lieu. Les Américains tergiversaient, mal à l'aise, ne comprenant rien à l'aberration politique d'un « intellectuel ». La collaboration était pour eux un phénomène européen que leur situation géographique leur avait épargné. Qu'un de leurs seuls « collaborateurs » fût justement un poète, dépassait nettement leur compréhension. Pound fut déclaré fou, irresponsable de ses actes et enfermé dans un asile.

Mais l'affaire Pound n'était pas terminée. En 1948, un jury composé des

plus grands poètes américains décerna le Prix Bollingen — le Goncourt de la poésie — à Ezra Pound. Le scandale fut immense, car le prix était patronné par le Congrès américain qui récompensait ainsi un homme toujours sous le coup d'une inculpation pour haute trahison. De nombreux écrivains, dont des antifascistes connus (Hemingway) et des rooseveltiens de la première heure, essayèrent en vain de justifier le choix du jury : le Congrès dut renoncer au prix au profit d'un organisme privé.

Si Ezra Pound avait vécu en poète enfermé dans une tour d'ivoire, il eût été facile de l'excuser. Mais dès ses premiers « Cantos » — nous en sommes aujourd'hui au numéro 65 et il compte arriver à 115 — Pound prit violemment parti dans la lutte politique. Pour être exact il faudrait dire : économique. Il pourfendait inlassablement le système bancaire et condamnait avec violence, selon une tradition médiévale, le droit de prélever des intérêts. Tous les maux du monde moderne dérivent, selon Ezra Pound, de l'usure, mot qu'il écrit dans tous ses poèmes en majuscules. Le monde, selon lui, n'est pas gouverné par le capitalisme mais par une « usurocratie ». Il écrit dans le 45ᵉ « Chant » :

> « *L'USURE, le péché contre nature...*
> *Rend le pain sec comme le papier.* »

Cette théorie simpliste de l'économie politique l'a conduit au fascisme, à l'antisémitisme (certains « Cantos » comprennent des attaques personnelles très violentes contre Léon Blum).

160 millions de fous

Mais ce contenu lamentable s'exprimait dans une forme somptueuse. Nourri de la culture millénaire de l'Occident et de l'Orient, ses poèmes sont emplis de citations de sages chinois et de ceux de l'Antiquité, entrecoupés de passages en langues étrangères. Ses « Cantos de Pise » sont écrits en onze langues.

Au même moment où il découvrait des terres nouvelles pour la poésie, Ezra Pound s'intéressait passionnément à tous ceux qui cherchaient, comme lui, des voies nouvelles. Il avait aidé Joyce, Hemingway, Rabindranath Tagore, William Butler Yeats et d'autres écrivains et poètes moins connus. Comment expliquer que cet homme qui cherchait pour son art tout ce qui était nouveau, ait pu se contenter, dans le domaine politique, des solutions les plus périmées et les plus périlleuses ?

Le cas d'Ezra Pound n'est pas isolé. D'autres grands poètes d'avant-garde, tel Gottried Benn, qui fut pendant un certain temps nazi, ont confondu l'art et la politique. Ils transposèrent dans un domaine qui leur fut étranger les impératifs de leur art et en particulier cet irrationalisme qui fit la grandeur de leur poésie. En l'appliquant schématiquement aux problèmes de la politique, ils s'enfoncèrent dans la réaction la plus rétrograde.

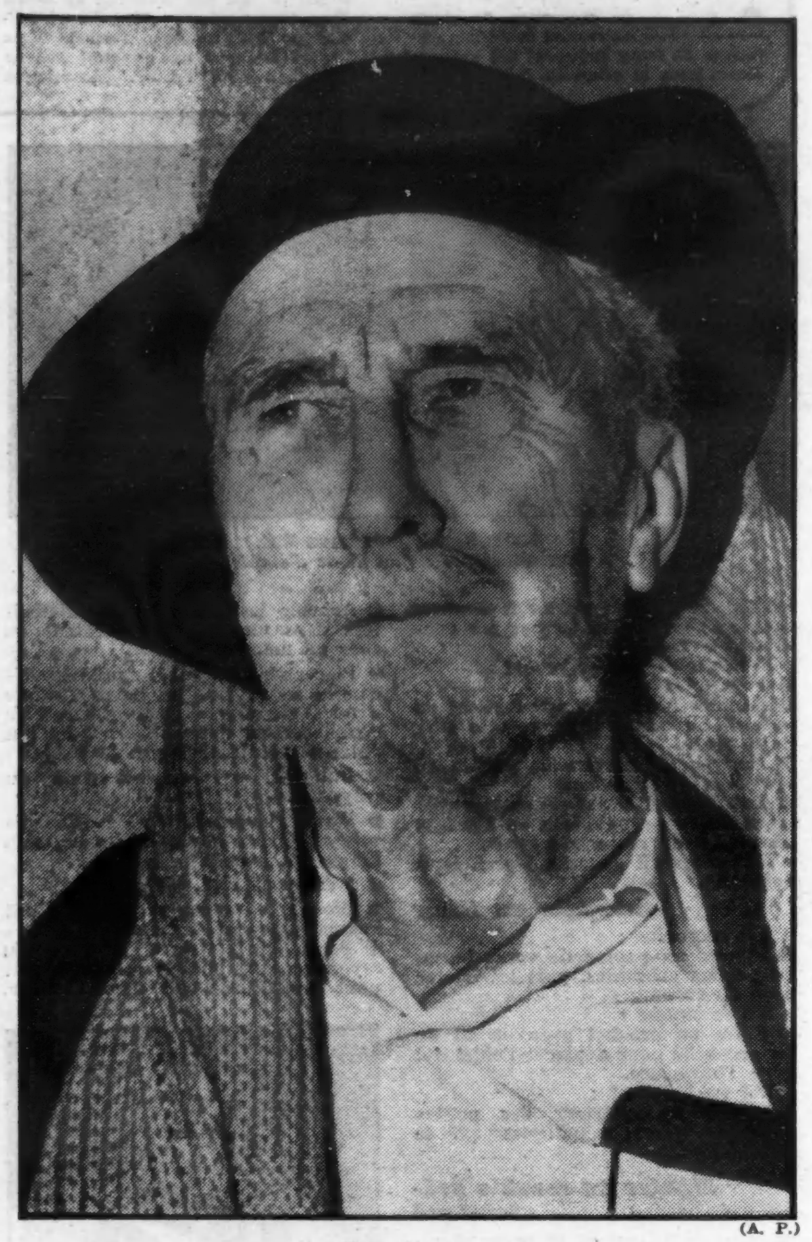
Le procureur américain qui ne s'était pas opposé, il y a un mois, à la libération d'Ezra Pound savait certainement qu'il n'avait pas affaire à un fou « normal ».

Sa libération, Ezra Pound l'accueillit par une phrase très simple :

> « *Je suis persuadé que dans ce pays il y avait, au-delà des murs de la clinique, 160 millions de cas de folie plus grave qu'à l'intérieur de l'asile* (1). »

F. E.

(1) Les Etats-Unis comptent 160 millions d'habitants.



(A. P.)

EZRA POUND
Tous les maux du monde moderne dérivent de l'usure.

BIOGRAPHIE

Bussy-Rabutin le libertin galant homme

par Jean Orieux. Ed. Flammarion, 320 pages, 975 francs.

NEVEU d'une sainte authentique, Jeanne de Chantal, et cousin d'une illustre femme de lettres, Mme de Sévigné, Bussy-Rabutin s'est trouvé éclipsé par ces deux grands hommes de la famille, alors qu'il méritait pleinement d'être le troisième.

Sa mémoire continue de purger l'injustice qu'il a eu à souffrir de son vivant. Non seulement on ne le lit pas, mais on le maintient dans un rigoureux exil.

M. Jean Orieux vient de l'en tirer avec quelque éclat, en nous donnant un portrait fougueux, abondant, coloré, mouvementé, qui est en même temps le tableau d'une époque, et quelle époque ! La minorité de Louis XIV, la Fronde... Et quelles silhouettes ! autour de la figure centrale : Retz, Mazarin, Condé, le roi, Arthénice dans sa ruelle, Marion dans son alcôve, Ninon dans son boudoir, Ninon à qui on faisait remarquer doucement qu'elle changeait bien souvent d'amants et qui répondait : « *C'est pour avoir davantage d'amis.* » Voilà qui n'est pas à la portée de toutes les femmes.

Bussy fut-il de ces amis-là ? Il est, en tout cas, de la même famille d'esprits. Pour ceux-là, le libertinage est chose sérieuse (« *une sagesse* » dit Jean Orieux, et même « *une morale* »). Le plaisir aussi. Mais ces deux choses sérieuses ne se confondent pas comme pense le vulgaire.

De guerre et d'amour

N'ayons garde de prendre ce « Gaulois » — il l'est au sens noble du mot et selon son temps : libre, brillant, gai, sain, vrai, haïssant l'hypocrisie (qui se vengera), et bien entendu... gallican — n'ayons garde de le prendre pour un Casanova ou un Faublas.

Rien en lui du séducteur professionnel. Aussi peu arriviste que possible, « *il aimait les plaisirs plus que la fortune* », mais « *la gloire plus que les plaisirs* » (c'est lui qui le dit, parlant ainsi de lui-même comme d'un autre ; un autre qu'il connaît mieux que personne).

Précoce comme on ne l'est plus, il fait sa philosophie à treize ans, commande un régiment à seize, et a tôt fait d'ajouter l'amour à la guerre, mais avec une timidité charmante, une sensibilité, une naïveté dont on retrouvera toujours quelque chose dans les plus folles ou les plus légères aventures de ce conquérant aux yeux candides : « petits essais », mariages manqués ou réussis, enlèvements, tendres passades et grandes passions...

Ce libertin est le contraire d'un roué. Son attachement le plus profond, en dépit des brouilles et des orages, c'est peut-être celui qu'il voue à sa cousine Sévigné ; elle le lui rend, tout en se dérobant d'ailleurs à l'infatigable zèle qu'il met à la vouloir attirer dans son lit, pour le plus grand bien, affirme-t-il, de la cousine, du marquis son époux et de leur ménage. Le bénéfice, pour nous, est dans les lettres — mais celles du berger valent les réponses de la bergère : les contemporains n'en d o u t è r e n t pas. « *Ecrire comme Bussy* », dit La Bruyère ; et, pour lui, c'est tout dire.

Homme de guerre, Bussy n'est pas moins brillant ; avec toujours cette indépendance et cette fantaisie que ne goûtent pas les maréchaux et les princes. Personne n'est moins courtisan que lui, malgré ses touchants efforts. Ce sera une des causes de sa perte. L'autre, c'est sa loyauté, sa fidélité, son sentiment plus féodal que mondain de l'honneur.

Pendant la Fronde, il ne sait pas changer opportunément de camp. Un Condé, rentré en grâce, n'oubliera jamais la « trahison » de Bussy qui ne l'a pas suivi, et qui même a dû le combattre, avec succès ; Louis XIV, lui, oubliera aussitôt cette fidélité pleine de risques.

Libertin et martyr

Et bientôt commenceront machinations et persécutions : c'est la prétendue « débauche de Roissy » ; puis l' « Histoire amoureuse des Gaules », où il n'y avait guère à fouetter plus qu'un chat, mais dont le manuscrit, divulgué par une femme, est falsifié pour perdre son auteur : repoussé par le roi, tombé en disgrâce, embastillé, malade à mourir, rappelé à la vie et à quelque espoir pour être mieux désespéré, Bussy est enfin exilé dans sa Bourgogne : vingt-sept ans de petite mort, en attendant la grande.

Jean Orieux se moque gentiment de Jeanne de Chantal parce que la future sainte prophétisa au berceau de son neveu que Roger serait « *le saint de sa race* ». Rien moins que saint, il est vrai, notre « libertin galant homme » ; mais martyr, oui, en quelque manière : pour avoir hautement et imprudemment confessé la liberté d'esprit, l'indépendance du caractère, le refus du conformisme, la haine de l'hypocrisie, le goût de la vie. C'est Tartuffe qui a dénoncé, persécuté, tourmenté, abattu le gentil et vigoureux « Gaulois » ami de la nature et de la vérité.

> « *Il faut se consoler dans la pensée que l'Histoire lui fera la justice que la fortune lui a si injustement refusée.* »

C'est sa tendre cousine Sévigné qui a exprimé cet espoir. Ce n'est encore qu'un espoir : Tartuffe n'a pas lâché prise.

YVES FLORENNE.

POUR LES PRIX

Les grands prix littéraires ne seront décernés qu'au début de décembre, mais la compétition est déjà ouverte. C'est pour se « placer » en vue des lauriers de fin d'année que les éditeurs publient en été. Nous analyserons régulièrement sous cette rubrique les romans « pour les prix ».

Bonne chance quand même

par Alain Prévost. Ed. du Seuil. 156 pages. 500 francs.

IL semble difficile, dans les circonstances actuelles, de réclamer un prix littéraire pour un roman dont le héros refuse d'aller se battre en Algérie. Tout au plus peut-on espérer que le livre attirera l'attention et que la critique ne feindra pas de ne point l'avoir vu.

En fait, le contenu politique de l'ouvrage n'ajoute ni n'enlève rien à sa valeur littéraire, faite entièrement de virtuosité technique et de pénétration psychologique.

L'action se déroule au cours d'une journée de l'automne 1957. Au lever du jour, Micarême, le chasseur, l'ancien maquisard, le paysan obtus, se lève pour aller traquer le sanglier avec sa meute. Dans une caserne lointaine, son ami le caporal Birace — peintre rêveur égaré dans un bataillon de rappelés — fait lever ses hommes pour le grand défilé qui doit précéder le départ du régiment pour l'Algérie.

Pendant vingt-quatre heures, hommes et chiens — la journée de chasse en contrepoint de la journée de caserne — joueront leur rôle le plus sérieusement du monde. Au lever du jour suivant, Micarême tuera le sanglier, tandis que Birace qui a refusé de partir pour l'Algérie sera tué dans sa cellule par un parachutiste... qu'il a sciemment provoqué.

L'anecdote politique, qui donne au livre son actualité, *situe* de façon particulièrement pathétique c e t t e course haletante des hommes et des chiens vers un hallali aussi inutile qu'inévitable.

HOMMES

Léon-Pierre Quint

LEON-PIERRE QUINT est mort à l'âge de 63 ans, lundi, dans la solitude la plus grande, comme il avait vécu. Ecrivain et critique littéraire, célèbre surtout par son étude sur Proust, il avait connu avant guerre la notoriété.

Né d'une famille bourgeoise et riche, il avait étudié le droit, mais il n'en usa pas. Révolté contre son milieu, il s'intéressa à Gide et à Proust, non seulement pour leur génie mais aussi pour tout ce qu'il retrouvait chez eux de lui-même. C'est peut-être ce qui explique qu'après avoir été le premier à écrire sur Proust, son livre soit encore aujourd'hui — malgré tous les ouvrages parus depuis — un des plus importants qu'on ait consacrés à l'auteur de « A la recherche du temps perdu ».

Ami et soutien du groupe surréaliste, auteur d'un livre sur Lautréamont, directeur des Editions du Sagittaire, il avait petit à petit tout abandonné, ruiné qu'il était par la maladie qui devait contribuer à l'emporter dans des conditions assez tragiques.

Révolté contre son milieu, mais surtout contre lui-même, il était profondément possédé par le goût du malheur et de l'autodestruction. Son journal, s'il était publié, l'éclairerait sans doute d'un jour absolument nouveau.

Quant au vaste roman qu'il avait en préparation et dont le souci occupa toutes ses dernières années, on ne sait encore s'il en a laissé assez de pages pour que les générations actuelles y trouvent le témoignage majeur que l'on pouvait attendre de la part d'un homme dont l'intelligence et la sensibilité étaient à la fois profondes, lucides et originales.

BRICOLAGE

II. La leçon de menuiserie

MADAME EXPRESS poursuit à l'intention de ses lectrices un cours pratique de bricolage. Après l'électricité (voir n° 369), voici ce que vous devez pouvoir faire en menuiserie sans avoir recours à un ouvrier, à condition de posséder les outils de base suivants :

Un marteau, un petit rabot, du papier de verre, des tournevis et des vrilles de différents calibres, une lime à bois, une scie égoïne.

Planter un clou

● Prendre les mesures nécessaires pour être bien sûre de l'endroit précis où le clou doit être planté.
● Marquer ce point au crayon.
● Tenir le marteau par l'extrémité du manche, le clou étant maintenu bien horizontal, taper à petits coups de marteau jusqu'à ce qu'il soit enfoncé.

● 3 TRUCS : 1° Pour éviter qu'un bois dur ne se fendille, il faut émousser la pointe du clou avec un léger coup de marteau.

2° Pour que le clou ne se courbe pas pendant qu'on l'enfonce, il faut le graisser légèrement.

3° Lorsque le clou doit être planté dans du plâtre, pour être sûre de le faire tenir, le meilleur moyen consiste à l'enduire de colle forte (ceci après l'avoir planté une première fois, retiré puis replanté encollé).

Poser une vis dans du bois

● Graisser légèrement l'extrémité d'une vrille d'un diamètre légèrement inférieur à celui de la vis.
● Creuser un trou d'une longueur un peu inférieure à celle de la vis.
● Introduire la vis dans le trou ainsi creusé, et la fixer à l'aide d'un tournevis.

Poser une cheville

Pour faire tenir clou ou vis dans un mur de pierre, brique ou ciment, il faut une cheville. Celles-ci se vendent toutes préparées dans le commerce, mais on peut également les faire avec des petits morceaux de bois.

● Utiliser un tamponnoir dont la mèche sera à peu près du même gabarit que la cheville à poser.
● Poser la pointe du tamponnoir à l'endroit choisi pour planter le clou, le tenir bien perpendiculairement au mur, et tourner lentement pendant qu'on l'enfonce à petits coups de marteau.
● Faire ainsi un trou de la longueur de la cheville.
● Retirer le tamponnoir.
● Souffler dans le trou pour en faire sortir toute la poussière.
● Introduire la cheville dans ce trou à légers coups de marteau.
● Enfoncer ensuite clou ou vis comme si la cloison était entièrement en bois.

Faire un scellement

On pratique de la même façon que pour poser une cheville, à cette différence près que le trou, une fois fait au tamponnoir, doit être rempli de plâtre de Paris, avant d'y placer soit une cheville de grande dimension, soit un clou, soit une patte ou, un support de tringle à rideau.

Les scellements sont nécessaires lorsque l'on veut poser des accessoires de salle de bains par exemple.

Arranger une porte

Si elle traîne :

● Soulever la porte par le bas à l'aide d'un levier.
● Intercaler une rondelle de cuivre entre les pièces de chaque gond.

Ou :

● Démonter la porte et raboter le bas, si l'espace compris entre le haut de la porte et le chambranle est insuffisant pour supporter la hauteur supplémentaire donnée par les rondelles de cuivre.

Si elle se coince facilement :

● Fermer la porte.
● Repérer les parties qui frottent en passant un carton léger tout le long de la fente.
● Marquer au crayon les parties où le carton ne passe pas.
● Raboter légèrement ces parties avec un rabot, une râpe à bois ou à défaut un papier de verre très épais.

(Même travail pour les fenêtres qui coincent).

Arranger un tiroir

S'il accroche :

● Poncer au papier de verre toutes les parties glissantes, puis les frotter avec du savon.

S'il se bloque :

● Faire un crochet avec un fil de fer recourbé pour déplacer l'objet qui gêne l'ouverture.

S'il est branlant :

● Placer à l'intérieur des petites équerres plates métalliques qui le consolideront.

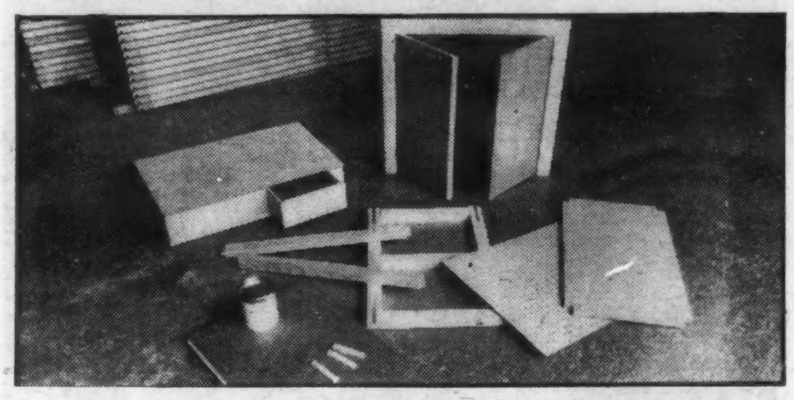
Monter un meuble préfabriqué

● Lire attentivement le mode d'emploi qui accompagne généralement les pièces détachées.
● Faire une répétition en montant provisoirement les différents éléments, sans les coller, ou en les vissant à demi afin de bien se pénétrer de la marche à suivre.
● Visser ou coller les éléments entre eux dans l'ordre prescrit.
● Finir l'assemblage, vérifier si tout va bien, passer si besoin est un peu de papier de verre, avant de poser les serrures, poignées, aimants, etc.

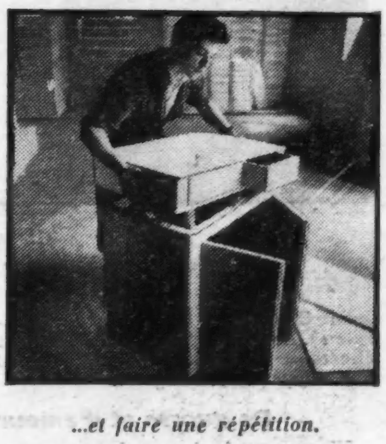
Il est plus difficile de :

Fabriquer des rayonnages

● Prendre les mesures exactes des différentes pièces de bois qui doivent composer le rayonnage.
● Acheter les planches toutes débitées dans un magasin spécialisé ou chez un menuisier.
● Placer ces différents morceaux découpés sur chant, par terre afin de « faire un effet » et de déterminer l'emplacement des vis (ou clous) qui doivent maintenir l'assemblage.
● Indiquer ces emplacements au crayon.
● Visser chacune des pièces de bois suivant l'ordre le plus rationnel, sans bloquer les vis.
● Vérifier si tout va bien.
● Bloquer alors les vis lorsque tout l'assemblage est terminé.
● Poser des pattes à l'arrière du rayonnage, soit pour le suspendre soit pour le maintenir collé contre le mur.



UN ÉLÉMENT DE CUISINE M.C.
Lire attentivement le mode d'emploi...



...et faire une répétition.

Pour plus de raffinement, on peut poser sur le chant de toutes les tablettes une petite baguette dite « quart de rond » destinée à supprimer les arêtes vives du bois.

Confectionner un paravent

● Construire des cadres correspondant au nombre de feuilles désirées en utilisant des tasseaux de 3 cm × 1,5 cm de section.

(La hauteur et la largeur de ces tasseaux sont fonction de la taille que l'on désire donner au paravent.)

● Assembler ces tasseaux en clouant les deux grands côtés sur les deux petits côtés. L'encadrement est ainsi prêt.
● Consolider cet encadrement avec quatre tasseaux qui serviront de traverses de maintien. (Consolider à la colle forte.)
● Pratiquer sur chacune des deux grandes parties les entailles qui vont recevoir les charnières.
● Clouer sur chacun de ces cadres un panneau de contre-plaqué ou d'isorel si le paravent doit être laqué ou recouvert de papier.
● Clouer au contraire l'étoffe sur la tranche du cadre si le paravent doit être recouvert de tissu.

(Dans ce cas commencer le travail par le milieu pour que la tension du tissu soit régulière.)

● Utiliser un petit marteau de tapissier, et des clous dits « semences ».
● Coller sur la tranche du paravent un galon plat destiné à cacher les clous.
● Assembler ensuite les feuilles du paravent (qu'il soit de bois ou de tissu) à l'aide de charnières à double évolution.

C'est la partie délicate du travail, les charnières devant être très méticuleusement posées pour éviter que le paravent ne boite.

Réparer un pied de chaise ou de table

● Percer un trou au vilebrequin dans chacune des parties cassées.
● Introduire dans un de ces trous un morceau de bois dur, d'un diamètre égal à celui du trou. (Ce morceau de bois devra dépasser suffisamment pour s'encastrer dans l'autre morceau du pied.)
● Faire un essai, en glissant ensuite ce tenon dans le trou préparé dans l'autre partie du meuble.
● Rectifier s'il y a lieu la hauteur du tenon.
● Enduire ensuite ce tenon de colle forte, glisser l'autre partie du pied, maintenir solidement les deux morceaux en attendant que la colle ait eu le temps de sécher.

Remettre en état un meuble ciré

● Sortir si possible ce meuble à l'extérieur.
● Le laver à l'eau froide additionnée de détergent de synthèse (Omo, Crio, etc.). Avec une bonne brosse en chiendent.
● Recommencer l'opération plusieurs fois pour bien le débarrasser de l'ancienne cire, et de la poussière accumulée.
● Laisser sécher.
● Passer toutes les parties plates au papier de verre très fin.
● Préparer une décoction de chicorée très forte. Passer cette préparation sur le meuble pour lui donner du ton (s'il s'agit de bois foncé évidemment).
● Cirer ensuite au Vernicire.
● Entretenir à la brosse de chiendent.

Il faut être du métier pour :

● Remettre en état un meuble de marqueterie.
● Vernir au tampon.
● Poser des joints métalliques.
● Décaper un meuble doré ou peint.
● Monter une cloison.
● Fabriquer un meuble soigné.
● Installer un faux plafond, etc.

CETTE SEMAINE

● **Découvert** le Centre de renseignements fiscaux ouvert par la Direction des Impôts à Paris, 182, rue Saint-Honoré. Ce centre donne également des renseignements par téléphone : GUT. 90-80 à 87.

● **Monté** un élément de cuisine préfabriqué en un quart d'heure, de ses propres mains (voir ci-contre : « Bricolage »).

● **Appris** la naissance de deux nouveaux couturiers parisiens de sang espagnol qui présenteront pour la première fois une collection cette saison (début des présentations chez Jean Patou, le 28 juillet, à 10 h. 30).

L'un, Michel Goma, 25 ans, grand, brun, bronzé, très timide. De son Neyrac natal, il a conservé un léger accent. Obligé de gagner sa vie à 20 ans, il a quitté les Beaux-Arts de Montpellier pour « monter à Paris ». Avec un grand carton de croquis sous le bras, il se présente chez son compatriote Balenciaga qui ne le reçoit pas. Il fait le tour des journaux de mode. Mme Castagnié, directrice de « L'Officiel de la Couture », l'envoie chez Jeanne Lafaurie qui l'engage comme modéliste pour l'A.C.P. (Association

MICHEL GOMA
De l'obstination.

PETIT-BATEAU

Petit-Bateau présente le slip qui vous avantage. Grâce à sa ceinture Bateaulastic pur para, ses coutures extra-plates, sa coupe incurvée, vous aurez l'allure sportive de l'homme moderne.

MADAME EXPRESS A :

SERGE MATTA
De la fantaisie...

des clientes et du personnel). C'était en 1955 ; aujourd'hui, l'A.C.P. est devenue la maison Michel Goma. Il présentera faubourg Saint-Honoré, le 30 juillet, une collection entièrement créée sur de petits mannequins de bois.

L'autre, Serge Matta, Espagnol né au Chili, 30 ans. Un physique de torero. A voulu successivement être architecte, puis comédien, jusqu'au jour où Schiaparelli, séduit par sa fantaisie, lui propose de créer des modèles pour sa maison.

Ensuite, il fait cavalier seul pendant trois ans, habille ses amies et crée des « toiles » pour les Américains. Les jolies femmes de Paris grimpent les six étages qui mènent à son petit appartement, quai Voltaire, pour se faire habiller. Serge Matta vient de s'installer assez somptueusement, avenue Franklin-Roosevelt, dans le faux marbre et le satin. Il présentera le 1[er] août sa première collection. « Un homme qui habille les femmes, dit-il, doit être vêtu presque comme un prélat », mais il n'a pas encore dit comment il comptait habiller les femmes.

● **Confectionné** en un après-midi une robe de plein été dessinée spécialement pour « L'Express » par la maison Chloé (voir ci-contre les explications, la photo et le croquis). Robe que Jacky, le mannequin, a trouvée tellement à son goût qu'elle l'a emportée.

● **Trouvé** à Prisunic un séduisant petit chemisier de coton à carreaux fait pour être porté sur la jupe (ou le pantalon), bien coupé, gai, pas du tout « bon marché » à l'œil et vendu 1.750 frs. Il existe en rose, en vert, en bleu, en noir. Mais méfiez-vous, il disparaît à une allure record.

● **Conservé** des roses par grosse chaleur en mettant trois fois par jour dans le vase trois ou quatre glaçons.

COUTURE

A faire soi-même

LES jeunes femmes d'aujourd'hui ont bien des vertus... et quelques défauts. Beaucoup d'entre elles sont persuadées par exemple qu'il est de bon ton de se montrer incapables de faire une jupe ou de tricoter une brassière, à condition d'être informées de la situation au Moyen-Orient ou d'être skieuse rapide.

L'un n'exclut pas l'autre.

A l'intention des lectrices de « L'Express » qui savent parfaitement — nous en sommes sûres — conjuguer l'art de philosopher et celui de coudre, voici toutes les indications nécessaires pour réussir, en un après-midi, une robe de vacances.

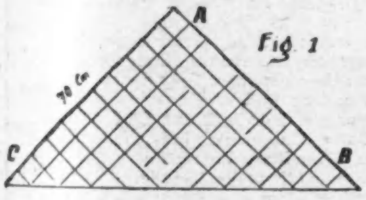
MÉTRAGE : *2 m. 70 de tissu en 90 pour une taille 42-44.*
50 cm de tissu de coton uni léger (linon, batiste, toile fine).

Choisir de préférence un tissu à carreaux ou à raies (plutôt qu'un uni ou un imprimé fantaisie), parce que tout le chic de la robe est donné par le contraste entre l'empiècement et les bretelles en biais et la jupe droit fil.

Coupe

1° JUPE : Plier le tissu en deux et couper deux fois un mètre pour le devant et pour le dos de la jupe. On obtient ainsi deux rectangles de 90 cm de largeur sur un mètre de long. Marquer, avant de déplier, le milieu du devant et du dos.

2° EMPIÈCEMENT : Enlever 20 cm sur les 90 cm de morceau restant, pour obtenir un carré de 70 cm de côté. Plier ce carré en deux pour obtenir un triangle ABC. C'est sur ce triangle que l'on coupera l'empiècement et les bretelles (*fig.* 1).



a) LE DEVANT. — Partir du point B et mesurer 25 cm sur la ligne BC. Marquer le point I, puis 14 cm sur la même ligne et marquer le point II. Du point I, tracer perpendiculairement une ligne de 17 cm, point III. Du point II, tracer perpendiculairement une ligne de 26 cm, point IV. En partant du point IV, tracer une nouvelle ligne perpendiculaire (aux 26 cm) de 9 cm qui donnera le point V. Relier le point V au point III par un arrondi qui formera le dessous de bras (*fig.* 2).

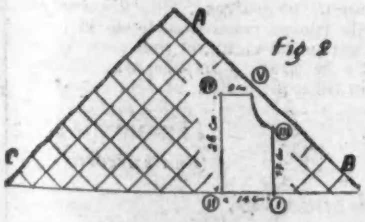
Faite en un après-midi, une robe de vacances.

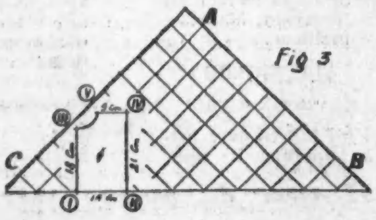
b) LE DOS. — Partir du point C du triangle et mesurer 20 cm sur la ligne CB. Point I', puis 14 cm et marquer le point II'. Du point I', tracer une ligne perpendiculaire de 18 cm jusqu'au point III'. Du point II', une ligne de 21 cm qui donne le point IV'. De ce point IV', une perpendiculaire de 9 cm qui donne le point V'. Couper l'arrondi entre V' et III' (*fig.* 3).

● BRETELLES : Entre les deux morceaux d'empiècement, couper une bande de 13 cm de large, sur 30 cm de long. On obtiendra ainsi deux bretelles qui, une fois repliées, feront chacune 6 cm et demi (*fig.* 4).

● CEINTURE : Couper la ceinture dans la bande de 20 cm droit fil enlevée au carré dans lequel on a coupé l'empiècement.

● DOUBLURE : Une fois l'empiècement coupé, tailler le même, mais en droit fil, dans le coton uni. Les poser l'un sur l'autre et bâtir tout autour. Le droit fil doublant l'empiècement en biais l'empêchera de se détendre.





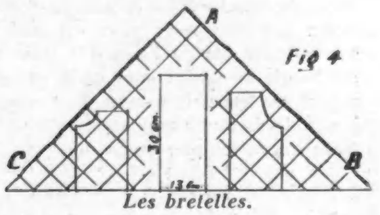
L'empiècement.

Montage

● Assembler d'abord les empiècements dos et devant en faisant une couture de chaque côté (prévoir 2 cm de rentré).

● Rabattre le décolleté et les emmanchures.

● Ajuster les bretelles et essayer l'empiècement en rectifiant sa largeur si besoin est. Rectifier également la longueur des bretelles.



Les bretelles.

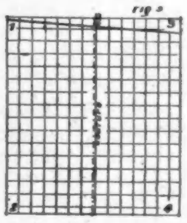
Une fois l'empiècement bien au point, procéder au montage de la jupe.

● Assembler le dos et le devant en faisant les coutures de côté.

● Mettre l'une sur l'autre les deux coutures obtenues. On a ainsi un rectangle 1-2-3-4, 1-2 étant le milieu du devant et 3-4 le milieu du dos.

● Faire avec un crayon un point sur la ligne 1-2 à 2 cm du bord. Puis un point sur la couture à 4 cm du bord. Puis un point à 7 cm du bord sur la ligne 3-4.

● Recopier ces repères sur l'autre côté du tissu et tracer au crayon ou à la craie une ligne d'un repère à l'autre (*fig.* 5).



La jupe.

● Passer un double fil de fronces le long de cette ligne. C'est parce que le dos de la jupe est ainsi monté « en pente » qu'il ne gonfle pas. Et c'est tout son secret.

● Monter la jupe sur l'empiècement.

● Régler l'ourlet du bas.

● Réserver deux fentes dans les coutures de côté pour passer la ceinture. La robe aura plus de chic si ces fentes se trouvent deux centimètres au-dessous de la taille réelle ; il n'est pas nécessaire de laisser d'ouverture, la robe s'enfilant très facilement.

RECETTE

Le concombre à la caucasienne

— 1 *beau concombre.* — 1 *botte de radis.* — 2 *oignons nouveaux.* — 1 *pot de yaourt (ou de crème fraiche).* — 2 *œufs durs.* — 2 *cuillerées à soupe d'huile.*

● Faire dégorger le concombre dans le sel ● Couper les radis en rondelles ● Râper les oignons ● Faire durcir les œufs ● Battre le yaourt et l'huile et incorporer les oignons râpés ● Verser ce mélange sur le concombre et les radis ● Orner le plat avec les œufs durs découpés en rondelles.

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

20 JUILLET

« LA saison du crime... » ainsi ai-je toujours désigné les grandes vacances : cette année, à peine aurons-nous eu le temps de respirer ; voici déjà, en Irak et au Liban, les deux maîtres du monde affrontés. Et chacun se vante de pouvoir en un quart d'heure anéantir l'autre. Et non seulement l'autre, mais aussi l'héritage des morts (des deux camps), toutes leurs œuvres et toutes leurs pensées ; et la matière même. Cet excès d'horreur rassure.

POURQUOI craindrions-nous ? Le passage de l'épître de saint Paul, lu aujourd'hui à la messe, est un acte de foi en l'Esprit qui fait de nous des fils de Dieu : « *Ainsi, n'est-ce point l'esprit de servitude que vous avez reçu pour rester encore dans la crainte, mais vous avez reçu l'esprit d'adoption filiale dans lequel nous crions : « Père ! »* Croire à l'Esprit, face aux millions d'êtres qui croient que tout est matière, ce n'est pas croire seulement que l'Esprit existe en soi et par soi, mais qu'il pénètre toute substance et que le monde en est comme possédé. Voilà le secret de notre paix, en ce dimanche, si nous sommes des fils de l'Esprit : Rien de ce qui est Esprit ne périra quoi qu'il advienne. Tout amour est éternel, comme l'est aussi la part ineffable de tout chant, et de tout poème, et de toute image sculptée ou peinte.

LA volonté de puissance freinée par la peur d'être détruit avant d'avoir eu le temps de détruire, toute la politique du monde tient dans cette avidité et dans cette terreur.

21 JUILLET

JE me surprends de songer : « Je n'ai plus rien à lire... » dans cette maison de campagne où s'accumule depuis des années le trop-plein des livres que je reçois. Rien à lire au milieu de ces montagnes d'imprimés ! Et chacun de ceux qui ont apporté leur pierre à cet amoncellement compte sur elle pour survivre.

Cette vue que chaque écrivain prend de la littérature à partir de lui-même et de ce qu'il appelle son œuvre, en fait en réalité un fou, un fou inoffensif et dont la manie ne menace personne. Folie pour une large part volontaire. De cette histoire, chaque auteur se berce : nous laisserons de nous une image vivante et parlante : et qu'elle soit confondue avec des milliers d'autres et que chaque génération y ajoute un contingent innombrable, n'entame en rien cette espérance que notre voix d'outre-tombe ne sera pas couverte et qu'on l'entendra toujours et qu'elle retentira dans les siècles des siècles !

Tout de même, tant qu'il est vivant, et si sûr qu'il soit de survivre, l'écrivain ne s'interrompt pas d'ajouter quelques traits à ce monument immortel pour accroître encore ses chances d'aborder aux époques lointaines. Tel qui n'a plus rien à raconter depuis des années chaque matin s'assied devant sa table et écrit à vide, à la lettre : ce sont des maîtres de néant.

Du fond de ce néant, ils prennent en pitié les pauvres gens qui s'intéressent à la politique. Le mot de Napoléon que la seule tragédie aujourd'hui c'est la politique, ne les atteint pas dans leur certitude d'être eux-mêmes plus intéressants que le reste du monde. Ce qui n'est pas une erreur absolue. Qui dira le prix d'une seule âme ? Et c'est vrai qu'il y a plus à apprendre d'un seul chef-d'œuvre de l'art humain que de toute la confuse Histoire quotidienne et de ses crimes.

UN vieil auteur, ce qu'il écrit est fonction de ce qu'il est devenu. Dans la jeunesse, dans la maturité, les passions sont inspiratrices. Au soir de la vie, la Grâce seule peut l'être.

La Grâce qui pour moi a un visage et un Nom. Mais elle se déguise pour d'autres. J'ai longtemps souffert de cette angoisse d'être « du petit nombre ». Très peu janséniste en cela. J'ai compris aujourd'hui le sens de la parole que beaucoup entendront au dernier jour : « *C'est à Moi-même que vous l'avez fait...* » Et qui répond à la question de ceux qui ne connaissaient pas le Christ : « *Quand donc, Seigneur, vous ai-je visité, lorsque vous étiez prisonnier, vous ai-je soigné lorsque vous étiez malade ?* » — « *Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces petits, c'est à Moi-même que vous l'avez fait...* » Les frontières de l'Eglise invisible débordent infiniment celles de l'Eglise visible.

JE ne me glorifie donc pas, étant chrétien, de posséder seul une paix inconnue de ceux qui donnent un autre nom à leur foi et à leur espérance. Ceci dit, je reviens à mon propos : au soir de la Vie, seule la Grâce est inspiratrice. Sinon — et les exemples illustres sont tout près de nous — le sexe occupe, dans une destinée finissante, cette place que l'obsession lui assigne...

JE resonge à cette folle espérance de l'écrivain qui prétend que ses livres se détacheront de cette marée d'imprimés, grossie, d'année en année. Pas si folle après tout : et il est vrai qu'en dehors des œuvres illustres, il existe des survies discrètes et tenaces, dont le temps ne vient pas à bout. Je ne puis plus parler avec personne aujourd'hui de Maurice de Guérin. Il n'empêche que je reçois, plusieurs fois par an, *La Revue Guérinienne* qui témoigne que Maurice et Eugénie de Guérin ont toujours leur escorte de cœurs fidèles et que leur moindre lettre est recueillie avec amour. L'abondance du flot imprimé ne peut rien contre ce signe auquel se reconnaissent, de génération en génération, les esprits d'une même famille : ralliés par exemple, autour d'une œuvre frêle en apparence, et qui ne répond plus à rien de ce que le monde recherche et goûte, comme celle de Maurice de Guérin.

CE soir, 21 juillet, je tourne le bouton de la radio. O merveille ! je plonge d'un seul coup dans le *Don Juan* d'Aix. La terrible joie du débauché traverse la nuit orageuse et déferle dans cette chambre d'une maison de Seine-et-Oise. Je n'irai pas dormir avant d'avoir reçu la visite du Commandeur. Ce sont les marches de mon escalier qui vont retentir dans un instant sous les semelles de pierre. Il vient toujours dans toute vie. Et nous sommes toujours l'un des deux don Juan : celui de Molière et de Mozart qui fait le brave contre Dieu, ou celui qui s'agenouille et qui demande grâce et qui a le temps, à la dernière minute, de devenir un saint.

F. M.

L'EXPRESS

DIRECTION : Françoise Giroud.
J.-J. Servan-Schreiber.
REDACTION : 91, Champs-Elysées - Paris (8e).
Tél. : ELY. 88-61.
ABONNEMENTS / PUBLICITE / VENTE — **29, rue de Marignan - Paris (8e) (angle Champs-Elysées) Tél. : BAL. 19-68.**

ABONNEMENTS (1 AN)
France, Union française : **4.000 francs.**
Etudiants, rappelés, maintenus : **3.000 francs.**
Etranger : **4.700 francs.**
Etudiants étrangers : **3.700 francs.**

PRIX DE VENTE AU NUMERO :
France et Afrique du Nord : **100 francs.**
Suisse : **1 fr. 90.**
Belgique et Luxembourg : **18 francs.**

PAR AVION
8.000 fr. - A.E.F., A.O.F.
6.000 fr. - Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie.
12.200 fr. - Congo Belge, Ethiopie.
8.300 fr. - Egypte, Iran, Irak, Israël, Liban, Syrie, Libye.
11.900 fr. - Guyane française, Guadeloupe, Indochine, Madagascar, Martinique, Océanie.
12.200 fr. - Etats-Unis, Canada.
13.500 fr. - Afrique du Sud.
14.800 fr. - Argentine, Bolivie, Brésil, Chili, Chine, Colombie, Cuba, Guatemala, Inde, Indonésie, Japon, Pérou, Porto-Rico, Venezuela.
20.000 fr. - Australie, Nouvelle-Zélande.

Règlement par chèque bancaire
ou C.C.P. 7378-19 Paris.

LE «BLOC-NOTES» VU PAR LA PRESSE

● « Le *Bloc-Notes* de François Mauriac. Nous y trouvons le goût de la liberté et du courage, un esprit qui se nourrit de ses propres flammes, le sens incomparable du bien précieux que représente un seul homme, surtout s'il s'agit de l'homme pauvre et abandonné. »

« PARIS-PRESSE »
(Kléber Haedens)

● « Après la lecture du *Bloc-Notes*, on peut le dire sans crainte de se tromper, mais on le savait déjà : François Mauriac est de beaucoup et de loin, notre premier écrivain politique. D'aujourd'hui — et je suis tenté d'ajouter : de toujours.

« Il n'y a pas deux façons de comprendre la position de Mauriac devant le problème algérien : elle est celle d'un homme pour qui l'Evangile garde sa pleine signification et pour qui, en Afrique, les raisons du cœur s'accordent avec celles du patriotisme et du bon sens...

« L'impression que je garde de la lecture du *Bloc-Notes* est que, comme écrivain, Mauriac, ici, ne s'est jamais montré meilleur. »

« LE FIGARO »
(André Billy)

● « Mauriac a ce don, qui lui fait trouver instantanément la formule à imprimer de nuit, pour le numéro en cours de « L'Express », sur le fait de la dernière heure à consigner, saignant, fumant, dans son *Bloc-Notes*... L'admirable est que cet instantanéisme sera capable de durer.

« Le *Bloc-Notes* est rempli entre deux escarmouches, deux colères, d'heureux et libres aperçus purement littéraires... Une vigueur et une alacrité de plume remarquable de la part d'un homme qui se dit vieux, et tout près de se détacher dans la grande indifférence finale. Mais il n'est indifférent à rien, et déjà retourne au combat. »

« LE MONDE »
(Emile Henriot)

Le bloc-notes de François Mauriac 1952-1957 vient de paraître chez Flammarion.